

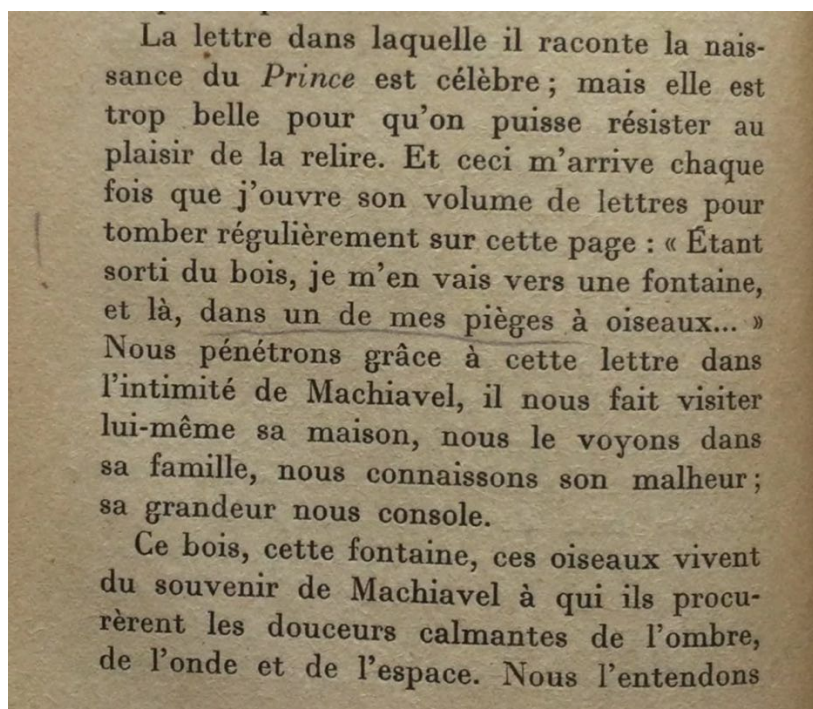


Fig. 2.15 P. 156 de *NMPREZ*.⁸³

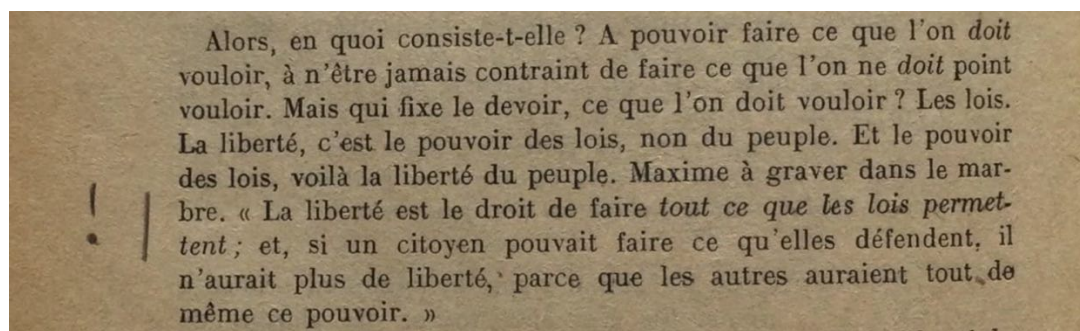


Fig. 2.16 P. 120 de *OPCHEV*.⁸⁴

L'emphase se réalise par l'emploi de traits plus forts ou épais, par la combinaison de plusieurs signes ou par la répétition des mêmes (traits verticaux, soulignages, astérisques) :

- traits vertical plus forts ou épais (Fig. 2.17)
- soulignage avec un trait plus fort ou épais (Fig. 2.18)
- deux traits latéraux doubles (Fig. 2.19)
- double soulignage (des fois avec un trait plus fort ou épais) (Fig. 2.20)

⁸³ *NMPREZ*, cit., p. 156.

⁸⁴ *OPCHEV*, cit., p. 120.

- de nombreux traits verticaux (Fig. 2.21)
- double astérisque (Fig. 2.22)
- coches dans des passages soulignés (Fig. 2.23)

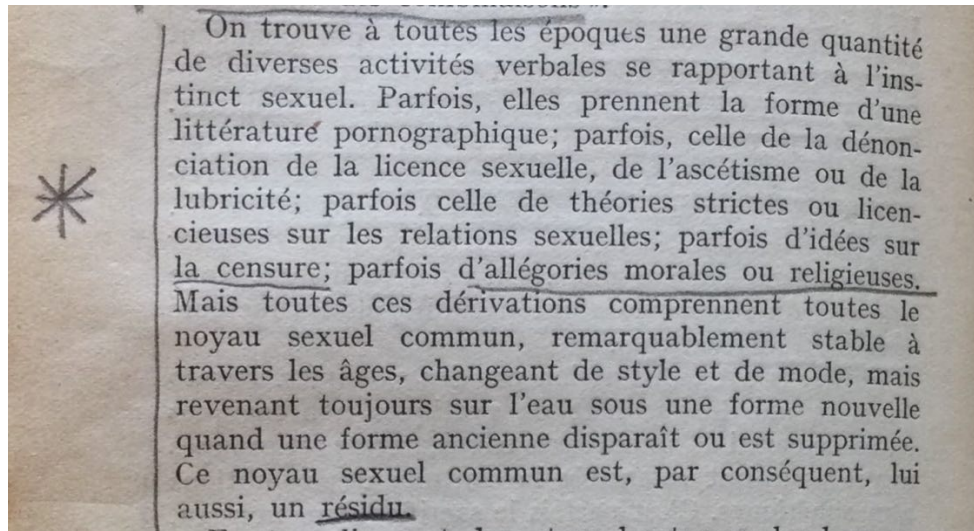


Fig. 2.17 P. 200 de MACHBURN.⁸⁵

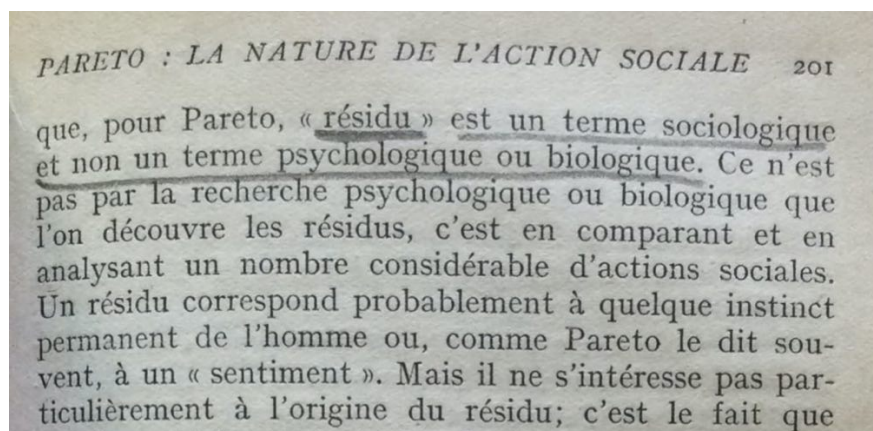


Fig. 2.18 P. 201 de MACHBURN.⁸⁶

⁸⁵ MACHBURN, cit., p. 200.

⁸⁶ Ivi, p. 201.

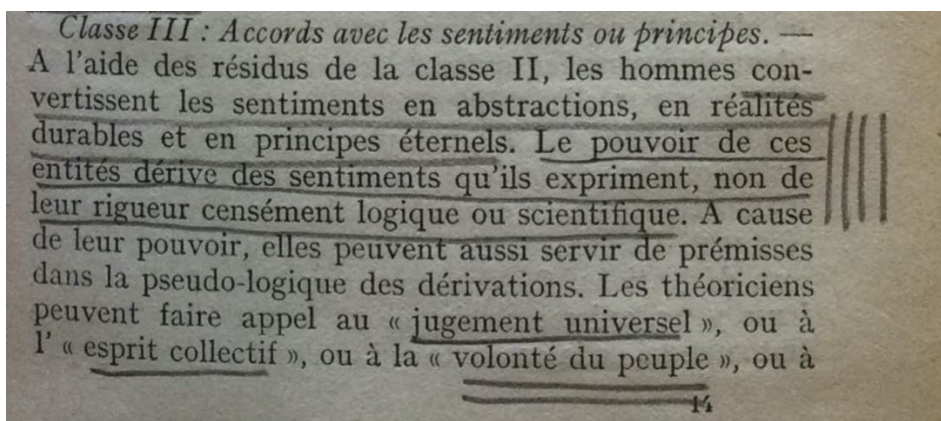


Fig. 2.19 P. 209 de MACHBURN.⁸⁷

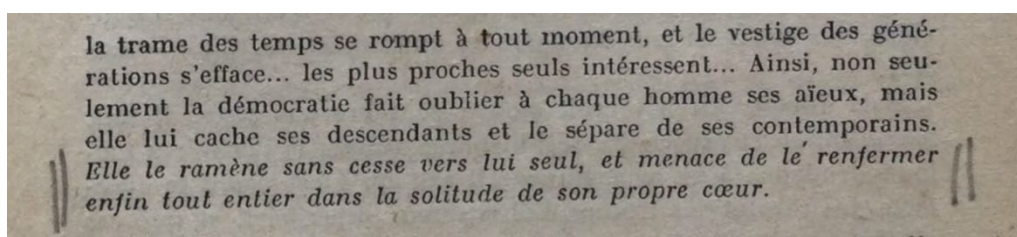


Fig. 2.20 P. 237 de OPCHEV.⁸⁸

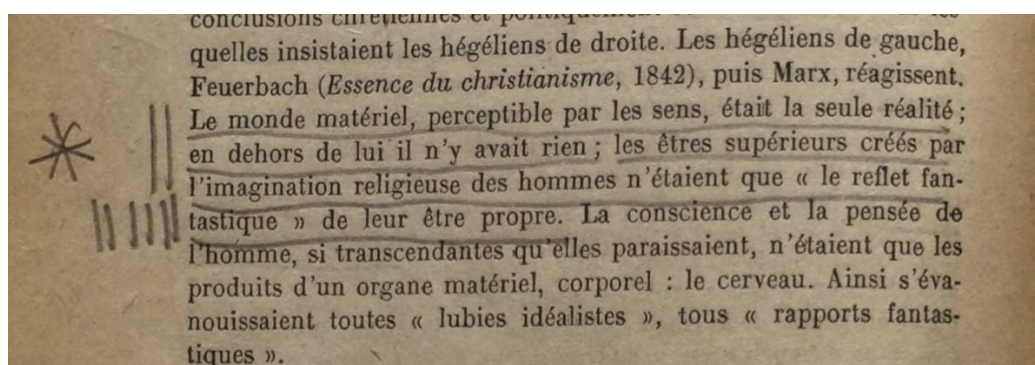


Fig. 2.21 P. 264 de OPCHEV.⁸⁹

⁸⁷ MACHBURN, cit., p. 209.

⁸⁸ OPCHEV, cit., p. 237.

⁸⁹ Ivi, p. 264.

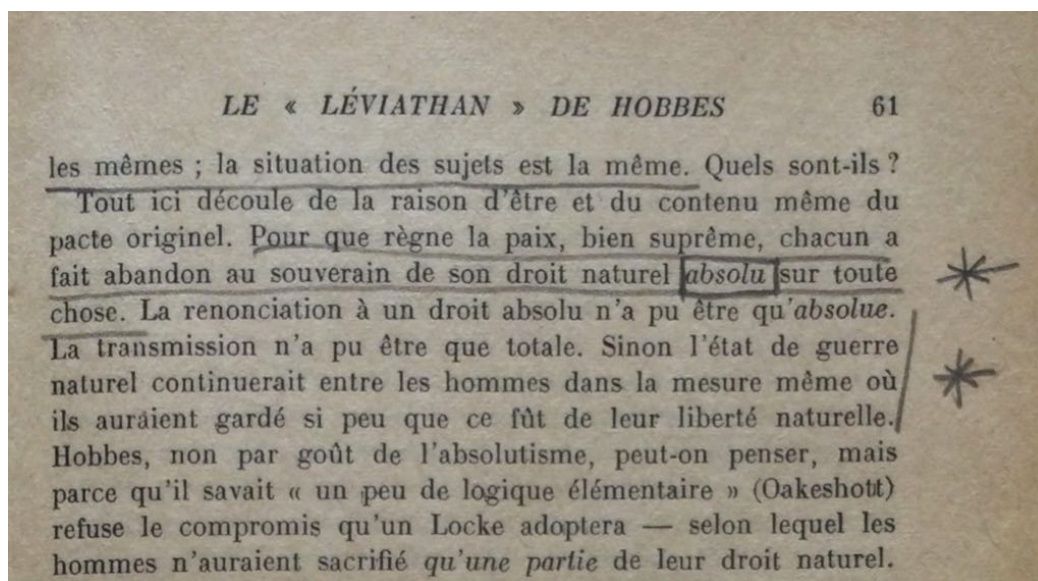


Fig. 2.22 P. 61 de *OPCHEV*⁹⁰

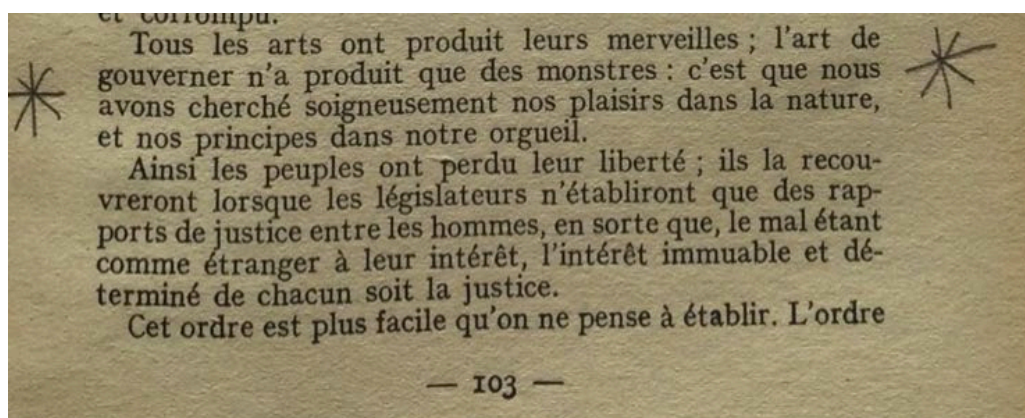


Fig. 2.23 P. 103 de *SJVEL*.⁹¹

Lorsqu'un passage plus ou moins long attire l'intérêt de l'écrivain, Giono a tendance, au lieu d'en souligner chaque ligne, de marquer le texte avec un long trait vertical ou d'étendre la portée d'un signe (comme l'astérisque par exemple) par le biais d'une flèche (Fig. 2.24) ou d'un trait vertical. D'habitude, l'astérisque est placé à côté ou au-dessus du trait vertical ou de la flèche, qui peut pointer vers le bas (Fig. 2.25) ou, plus rarement, vers le haut (Fig. 2.26).

⁹⁰ Ivi, p. 61.

⁹¹ *SJVEL*, cit., p. 103.

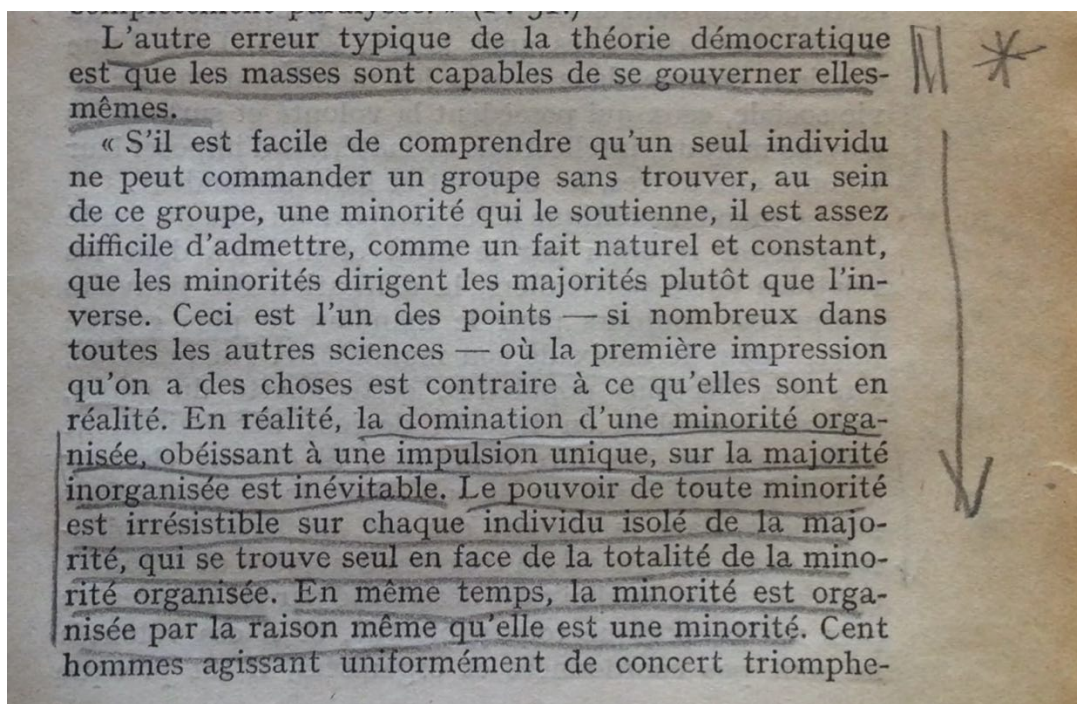


Fig. 2.24 P. 99 de *MACHBURN*.⁹²

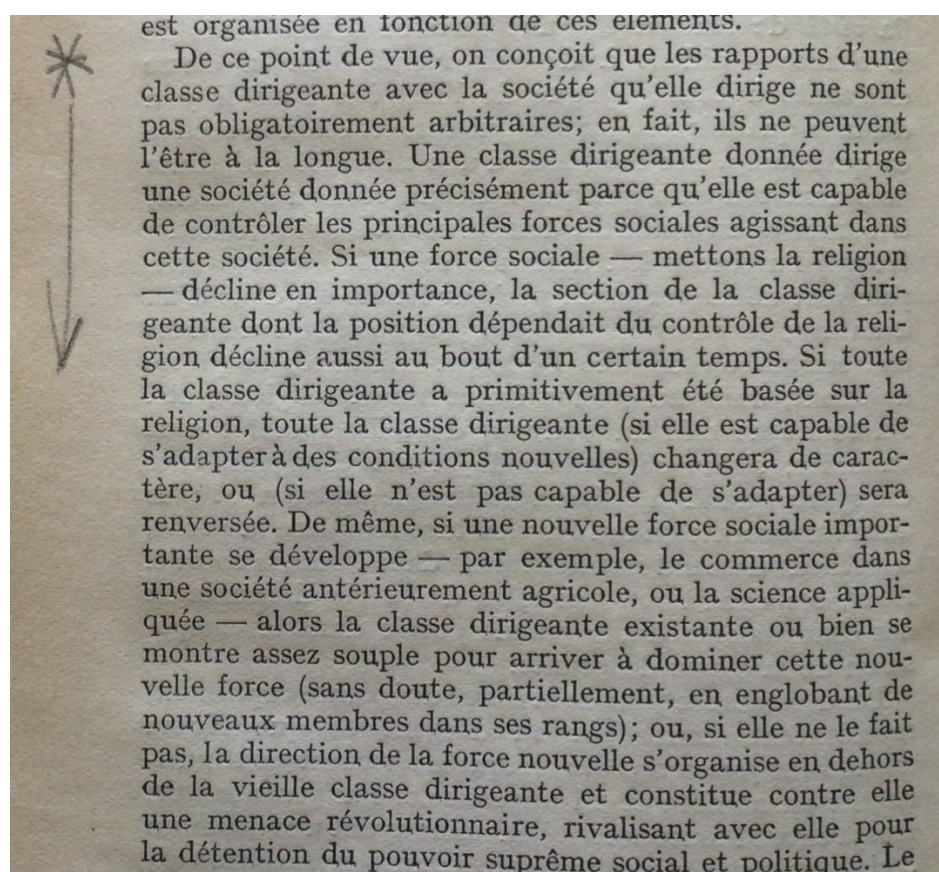


Fig. 2.25 P. 108 de *MACHBURN*.⁹³

⁹² *MACHBURN*, cit., p. 99.

⁹³ *Ivi*, p. 108.

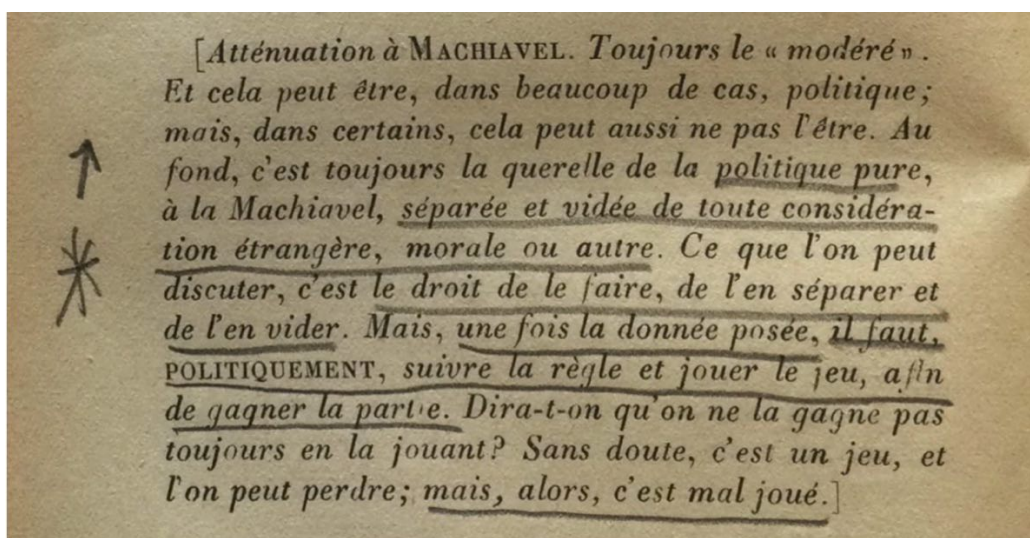


Fig. 2.26 P. 176 de *Le Machiavélisme*, III.⁹⁴

Les marques de lecture, examinées séparément, ont l'importance de révéler les passages qui ont attiré l'attention de l'écrivain. Mais leur étude nous permet d'aller au-delà de ces considérations immédiates. En effet, si l'on examine les relations entre les signes, on détecte la présence d'une véritable architecture, ou d'un système hiérarchique d'annotation qui aide Giono à se repérer à l'intérieur de ses volumes. Ainsi, les livres deviennent des cartes qui détaillent une géographie personnelle des contenus, avec des coordonnées qui permettent de reconstruire le fil des pensées. Voici une liste des combinaisons les plus fréquentes :

- astérisque + soulignage
- traits verticaux ou horizontaux + soulignage
- soulignage + flèche + marginalia
- astérisque + flèche + marginalia
- astérisque + trait vertical unique + marginalia
- astérisque + flèche + soulignage
- astérisque + flèche + trait vertical unique
- trait + astérisque + marginalia
- soulignage + astérisque + trait unique
- soulignage + astérisque + double trait

⁹⁴ BENOIST, Charles, *Le Machiavélisme*, III, cit., p. 176.

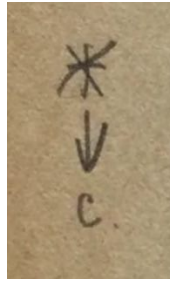


Fig. 2.27 P. 25 de *OPCHEV*.⁹⁵

Certaines unités textuelles de référence pour un signe ou un groupe de signes, révèlent plusieurs niveaux hiérarchiques. Le système hiérarchique des marques de lecture est lisible à travers les catégories fonctionnelles illustrées précédemment. Prenons un exemple. Dans le volume de Burnham, p. 81 (fig. 6), le niveau 0 étant constitué par les unités textuelles non marquées, le soulignage confère à l'unité textuelle de référence un niveau 1 dans la hiérarchie, tandis que les portions mises en évidence par un astérisque, un trait et une coche relèvent d'un niveau 2. La catégorie fonctionnelle est celle de l'emphase.

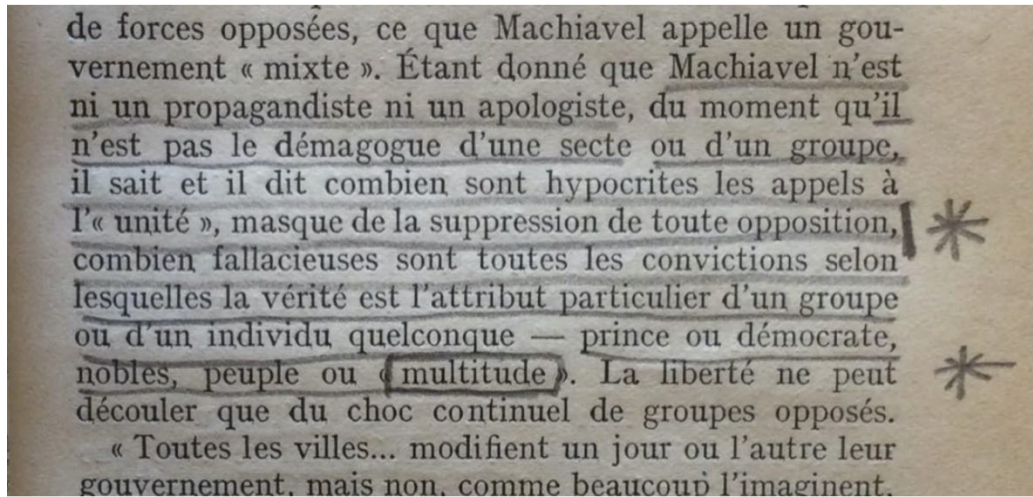


Fig. 2.28 P. 81 de *MACHBURN*.⁹⁶

Les unités textuelles de référence peuvent être spatialement éloignées des marques auxquelles elles sont ancrées, ce qui crée de renvois intratextuels, intertextuels ou

⁹⁵ *OPCHEV*, cit., p. 25.

⁹⁶ *MACHBURN*, cit., p. 81.

extratextuels. Les renvois intertextuels relient les lectures de Giono, créant un réseau. Ces liens sont signalés par des moyens différents :

- marginalia – ex. « Cf. » + référence bibliographique (auteur, volume, numéro de la page ou du chapitre)
- marque non verbale + marque verbale (ex. flèche + marginalia)
- combinaison de marques non verbales (ex soulignage + flèche + marginalia)
- combinaison de marques verbales et non verbales (ex soulignage + flèche + trait vertical + marginalia, Fig. 2.29).

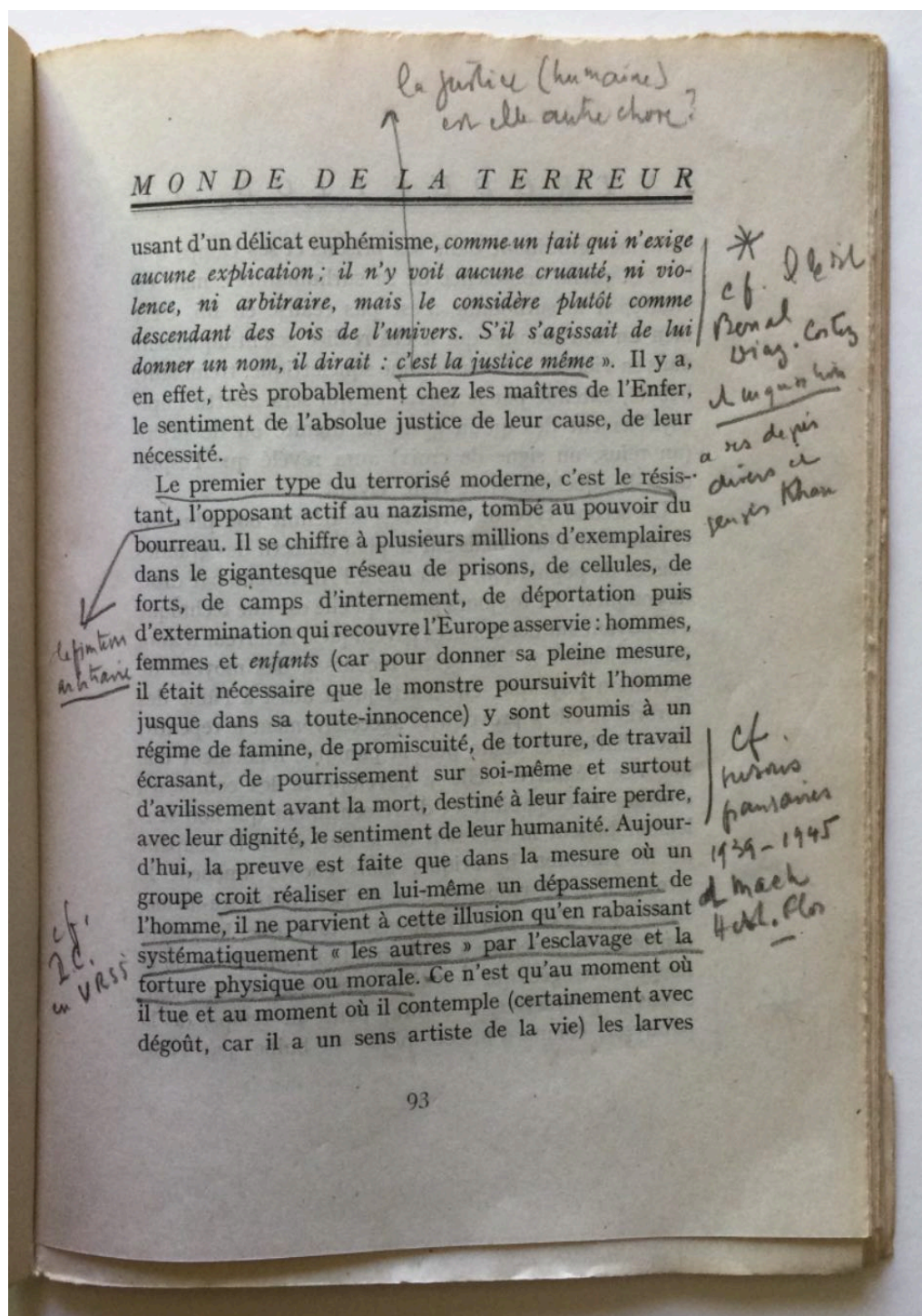


Fig. 2.29. P. 93 de MTDAST.⁹⁷

⁹⁷ MTDAST, cit., p. 93.

Comme nous le voyons dans la Fig. 2.29, le *Cf.* peut aussi exprimer des références à des événements historiques ou à des phénomènes, ou aux idées d'un auteur sans que la référence bibliographique soit explicitée.

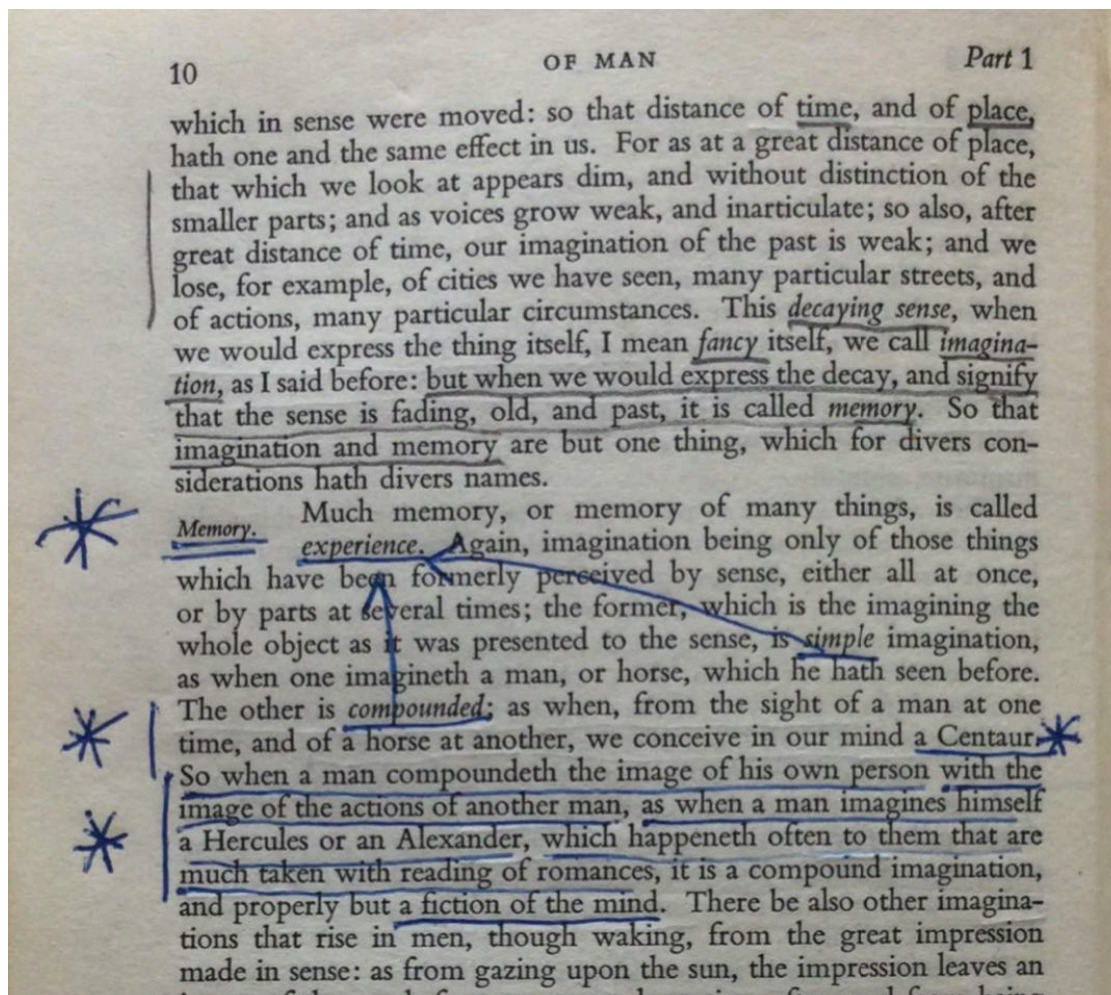


Fig. 2.30 P. 10 du *LÉV*.⁹⁸

Si, dans les pratiques d'annotation de Giono on relève la présence d'un système, tel qu'on vient de le décrire, les cas du *Nouveau Machiavel*⁹⁹ brise cette systématisation, en faisant du volume un support pour la création artistique, tel un carnet de dessins. Cas unique dans notre corpus, ce livre contient des dessins qui envahissent et altèrent ses pages, rendant parfois difficile la lecture (Fig. 2.31). De même que les autres marques de lecture, ces signes témoignent de la posture de l'écrivain à l'égard de ses livres, montrant une liberté

⁹⁸ *LÉV*, cit., p. 10.

⁹⁹ WELLS, Herbert George, *Le Nouveau Machiavel*, cit.

et une volonté de s'exprimer à travers un art de type visuel. Voici une liste des dessins présents dans l'ouvrage :

- 1x dessein de personne (p. 13)
- 1x dessein de personne (p. 15)
- 1x dessein de personne/animaux (p. 17)
- 1x dessein section d'un cercle (p. 43)
- 1x dessein de personne (p. 49)
- 1x dessein de personne (p. 55)
- 1x dessein d'un cœur (p. 64)
- 1x dessein d'un cœur (p. 65)
- 1x dessein de personne (p. 278)
- 1x dessein de chaise avec une personne (p. 298)

nore-moi, torture-moi, détruis-moi, à ta volonté! Mais
sauve-moi de la satisfaction béate, des intérêts mesquins,
des succès mesquins, et d'une vie qui passe comme
l'ombre d'un rêve...!

FIN DU PREMIER VOLUME



Fig. 2.31 P. 298 de *Le Nouveau Machiavel*.¹⁰⁰

¹⁰⁰ Ivi, p. 298.

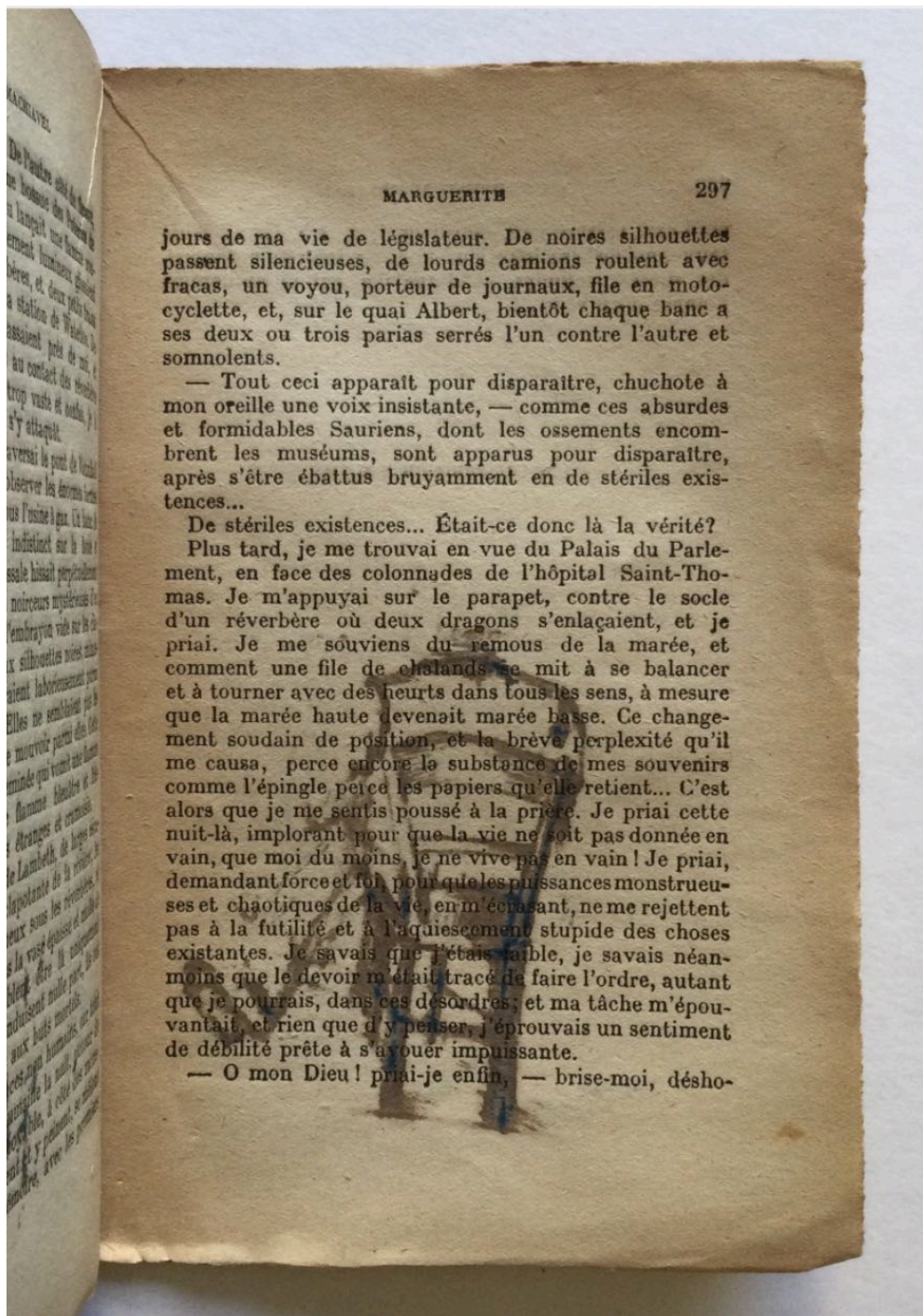


Fig. 2.32 P. 297 de *Le Nouveau Machiavel*.¹⁰¹

Lorsqu'on observe les marques de lecture que l'écrivain a apportées à l'intérieur du volume, il faut tenir compte des instruments d'écriture qu'il a utilisés. En effet, ces données peuvent être révélatrices de la présence de plusieurs campagnes de lecture, ou

¹⁰¹ Ivi, p. 297.

d'un retour sur un même passage dans un moment successif à celui de la première campagne d'annotation. Dans le volume de Hobbes, par exemple, Giono emploie, dans l'espace de deux pages (pp. 7-8) ou sur une même page (9,12,397) trois instruments différents (crayon, stylo bleu, stylo fuchsia), ce qui laisse croire qu'il est revenu sur ces contenus et donc qu'ils ont retenu son attention (Fig. 2.33).

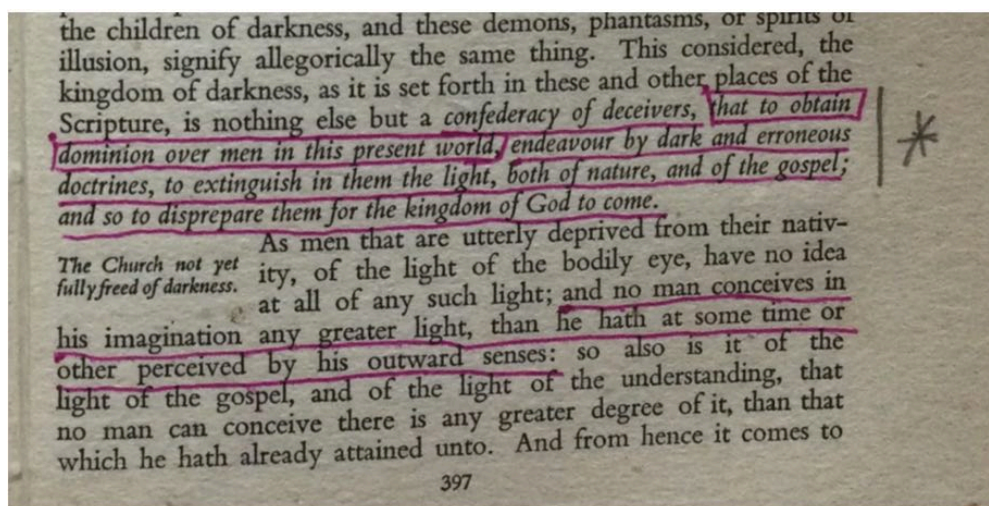


Fig. 2.33. P. 397 du *LÉV*.¹⁰²

En général, Giono emploie beaucoup le crayon de graphite, même si l'on trouve des annotations au crayon de couleur. Dans *Le machiavélisme « après Machiavel »*, par exemple, on trouve les deux (Fig. 2.34).

¹⁰² *LÉV*, cit., p. 397.

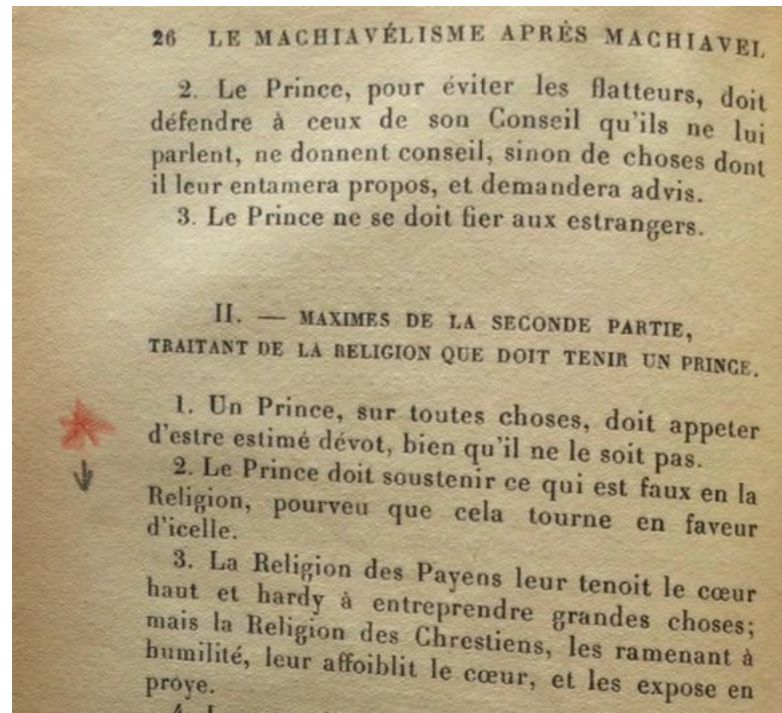


Fig. 2.34 P. 26 de *Le Machiavélisme*, III.¹⁰³

2.2.4 Noyaux d'intérêt. La bibliothèque comme réseau intertextuel

Comme nous l'avons anticipé, certains signes verbaux à l'intérieur des volumes renvoient à d'autres passages du même texte ou à d'autres textes de la bibliothèque, ce qui crée un réseau intratextuel et intertextuel dont les liens sont explicités par le sujet producteur. Dans le cas des renvois intratextuels, Giono peut citer le nom d'un auteur, le titre d'un ouvrage, ainsi qu'une idée ou un thème, avec la page de référence. Dans ce passage tiré du volume de D'Astorg, par exemple, le lien avec un passage précédant est fait en citant le nom de Sade et la page correspondante ainsi qu'un fragment du passage auquel Giono fait allusion, ce qui indique de manière précise l'idée qu'il entend reprendre (Fig. 2.35 et 2.36).¹⁰⁴

¹⁰³ BENOIST, Charles, *Le Machiavélisme*, III, cit., p. 26.

¹⁰⁴ « Cf. Sade. Comment la nature exposerait-elle – page 49 ».

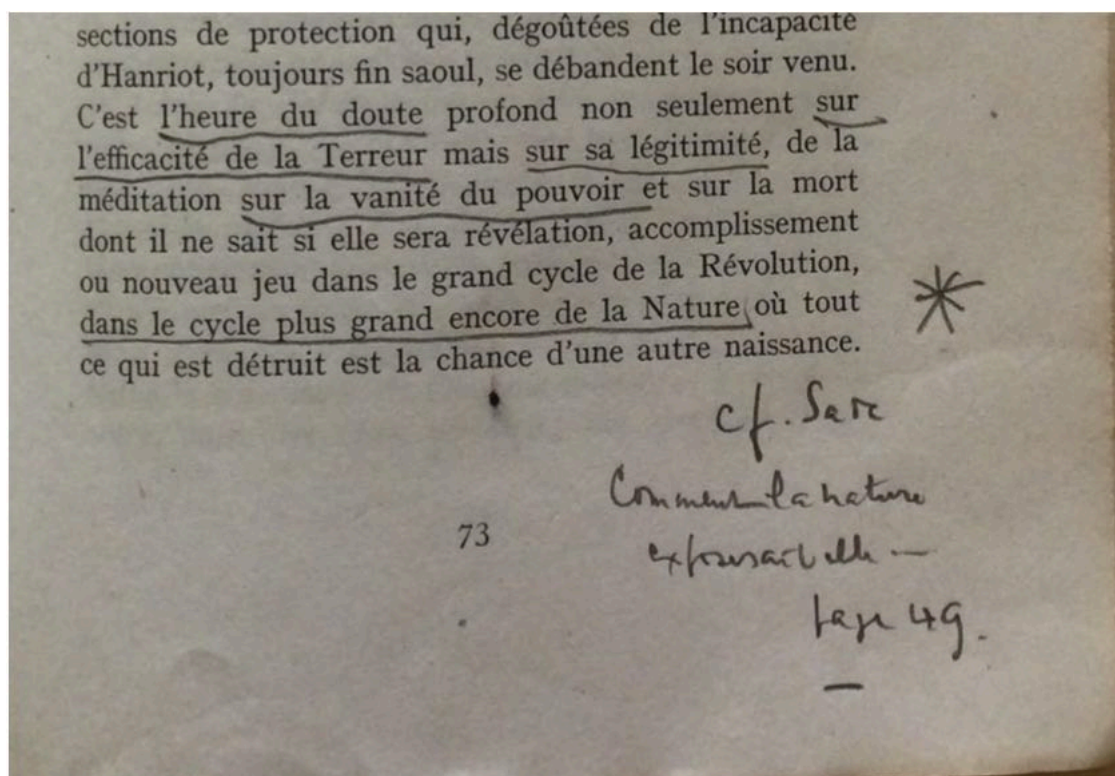


Fig. 2.35. P. 73 de *MTDAST*.¹⁰⁵

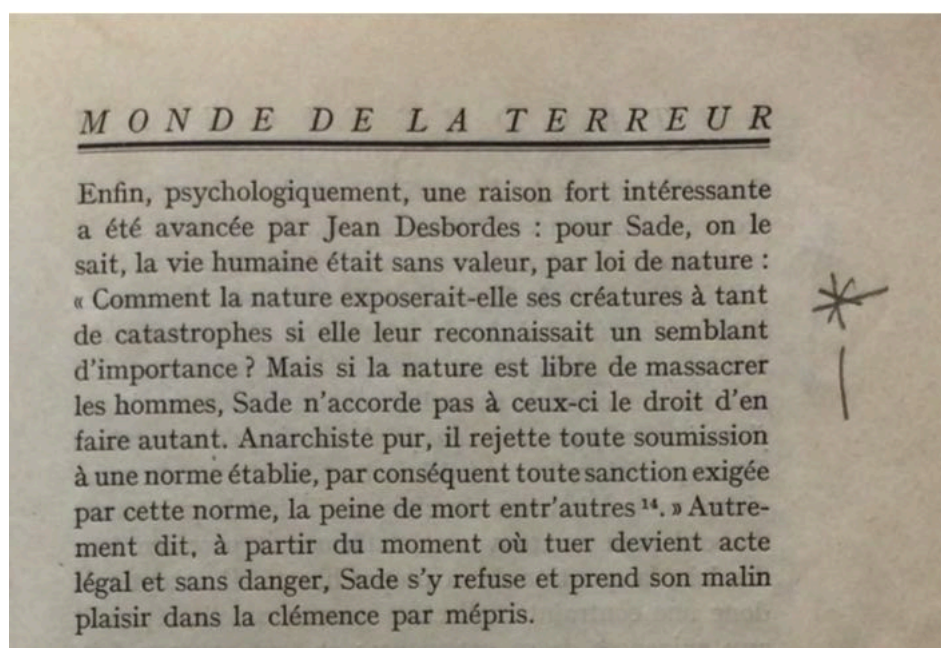


Fig. 2.36 P. 49 de *MTDAST*.¹⁰⁶

¹⁰⁵ *MTDAST*, cit., p. 73.

¹⁰⁶ *Ivi*, p. 49.

Dans le passage de page 73, D'Astorg est en train de décrire comment Saint-Just, après avoir vu dans la terreur le moyen pour passer de l'anarchie de boue, où sombrait la France, à celle, utopique, de l'or, aurait compris que, à force de tuer, on y prend l'habitude. Cette découverte aurait fait naître chez le révolutionnaire un doute lié à l'efficacité de la Terreur et à sa légitimité, ainsi qu'une médiation sur la vanité du pouvoir et de la mort, dans le cadre du cycle de la nature où la destruction est une occasion de renaissance. Le passage de p. 49 reprend la condamnation que Sade fait de la terreur perpétrée par les hommes à leurs semblables. Si la terreur existe en nature, ce qui montre que la vie humaine est sans valeur, elle n'est pas acceptable dans le cadre d'une norme établie. C'est pourquoi, Sade, anarchiste pur, se proclame contre la peine de mort. Le renvoi entre ces deux passages nous semble révélateur d'une réflexion sur la légitimité de la Terreur et de la peine de mort parmi les hommes, dans le cadre de la place que l'homme occupe dans la nature.

Dans les cas de renvois intertextuels à d'autres textes de sa bibliothèque, Giono peut noter le nom de l'auteur et/ou le titre de l'ouvrage en question, ainsi que la/les page(s). Outre à permettre de rapprocher les lectures entre elles, ces marques peuvent également fournir une chronologie de ces lectures, ce qui est important pour la datation des campagnes d'annotation et pour la mise en rapport des textes politiques avec la production romanesque. Dans l'ouvrage de D'Astorg, par exemple, Giono renvoie à un « Saint-Just », qui pourrait être celui de Vellay ou de Gignoux (Fig. 2.37).

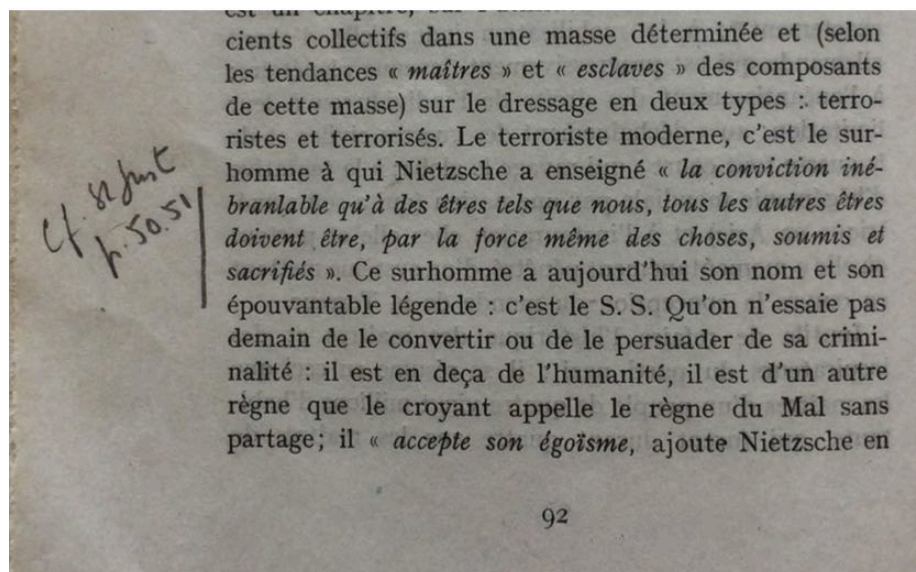


Fig. 2.37. P. 92 de *MTDAST*.¹⁰⁷

¹⁰⁷ Ivi, p. 92.

Le passage en question, qui est mis en évidence par le biais d'un trait vertical, concerne le terrorisme moderne qui s'appuie sur l'idée du surhomme de Nietzsche et sur le droit à obtenir la soumission des autres, dans une relation de type maître/esclave. Dans le volume de Vellay, aux pages 50-51, on trouve un extrait de *l'Esprit de la Révolution*, Seconde partie, chapitre III. Le cadre est celui de la description des ruses de l'Assemblée nationale pour enchaîner le peuple.¹⁰⁸ Nous mettons en évidence le passage qui occupe les deux pages en question :

Oserai-je mettre sur le papier une réflexion que tout le monde a faite, c'est que la France vit bientôt des maîtres dans la personne de ses législateurs et perdit ainsi sa dignité. Si l'assemblée nationale n'a point de projets éloignés, elle seule est vertueuse ou sage, elle n'a point voulu d'esclaves et a brisé les fers d'un peuple qui ne paraît fait que pour en changer. On n'omit rien pour lui prouver qu'on lui était assujéti ; on les qualifiait d'augustes représentants ; les officiers tyrannisant le peuple souverain, sous le nom de frères, pliaient devant les législateurs qu'ils ne devaient que respecter et qu'aimer. Lâches que vous étiez, vous les croyiez des Rois, parce que votre faiblesse ne connaissait que l'espérance ou la crainte.¹⁰⁹

[...]

L'Assemblée nationale ne fut point une législature ; cette institution ne commencera qu'après elle, c'est pourquoi sa mission n'est limitée que par la fin de son ouvrage. Aussi juste que profonde, elle obéit à ses propres décrets ; elle porta cette loi, qui ravit mon cœur et celui des hommes libres, que les prêtres qui se trouvaient dans l'assemblée enverraient aux municipalités de leur ressort l'acte de leur serment civique.

On me demandera si je pense sérieusement que la constitution de France, telle qu'elle est, soit la volonté de tous ; je réponds catégoriquement que non ; parce qu'il est impossible que quand un peuple passe un contrat nouveau, après que le premier est perdu et souillé, les fripons et les malheureux ne forment deux partis ; mais ce serait un étrange abus de la lettre, que de prendre la résistance de quelques scélérats pour une part de la volonté. Règle générale, toute volonté même souveraine, inclinée vers la perversité, est nulle ; Rousseau n'a point tout dit quand il caractérise la volonté incommunicable, imprescriptible, éternelle. Il faut encore qu'elle soit juste et raisonnable. Il n'est pas moins criminel que le souverain soit tyrannisé par lui-même que par autrui, car alors, les lois coulant d'une source impure, le peuple serait esclave ou licencié, et chaque individu serait une portion de la tyrannie et de la servitude. La liberté d'un peuple mauvais est une perfidie générale, qui, n'attaquant plus le droit de tous ou la souveraineté morte, attaque la nature qu'elle représente. Je reviens à moi, et je suis convaincu que l'institution reçue avec joie et sous la foi du serment, par le peuple, est inviolable, tant que l'administration sera juste.

¹⁰⁸ Comme l'explique Saint-Just dans l'extrait qui ouvre le chapitre, tiré de la première partie, chapitre I de *L'Esprit de la Révolution*, dans un moment de chaos un corps politique a englouti les partis. L'Assemblée nationale a dompté l'esprit public, enchaîné le peuple de sa liberté et « l'a étroitement lié à la constitution en érigeant ses droits en maximes, et en séduisant ses passions ». *SJVEL*, cit., p. 46.

¹⁰⁹ Ivi, p. 50.

J'ai dit que l'Assemblée nationale avait mis bas ses pouvoirs ; ses décrets, purement fictifs, n'avaient force de loi qu'après la sanction. Quand le législateur décerna des statues, il fit bien de les ériger au nom du peuple, et non point en son nom. La reconnaissance comme la volonté d'une nation, ne peut sortir que de sa bouche et de son cœur ; usurper les droits de sa liberté, c'est tyrannie ; usurper ceux de sa vertu, c'est sacrilège, et le crime est plus grand encore.¹¹⁰

Comme nous pouvons l'observer, dans ce passage, Saint-Just souligne l'assujettissement du peuple de la part de l'Assemblée et associe la constitution à un instrument de contrôle. Le passage du texte de Vellay est mis en évidence par un astérisque (Fig. 2.38), alors qu'à la page 51 les marques de lecture sont absentes. La présence de cette marque ainsi que celle du thème de l'assujettissement confirmeraient donc l'association de Giono entre les deux textes (suggérant que celui de Vellay a été lu avant celui de D'Astorg). Dans le texte de Gignoux sur Saint-Just, aux pages 50-51, le thème n'est pas abordé et les marques de lectures sont absentes, ce qui exclurait le renvoi à cet ouvrage.

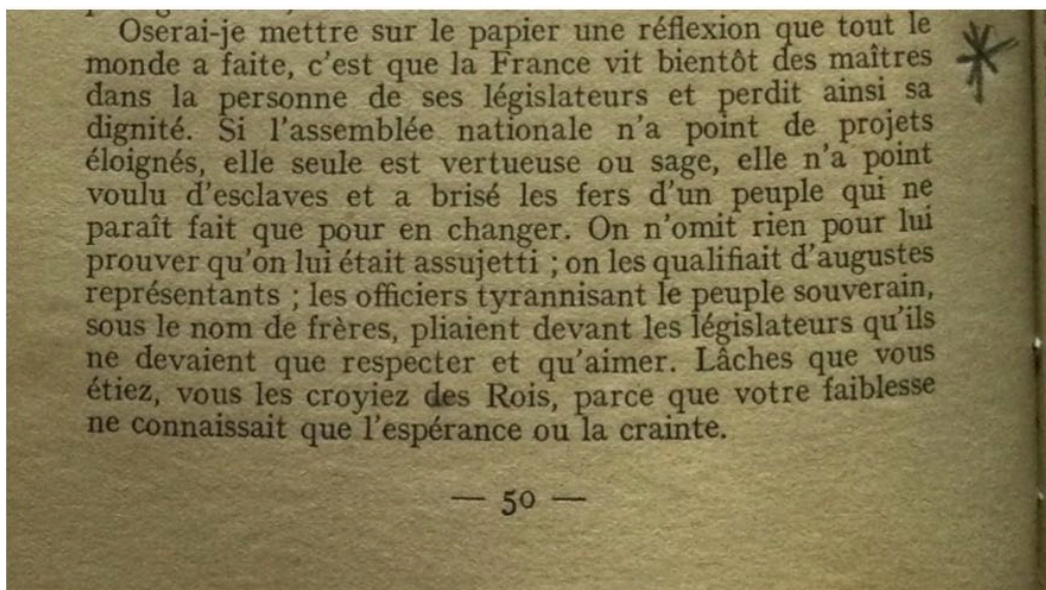


Fig. 2.38 P. 50 de *SJVEL*.¹¹¹

Dans certains cas, les renvois ne sont pas explicités par des notes marginales, mais sont identifiables ou concevables à partir de la présence de marques de lecture non verbales présentes dans des textes différents mais qui se réfèrent à un même contenu. Dans le sous-ensemble des textes sur Saint-Just et sur la Révolution de 1789, par exemple, il y a deux ouvrages qui citent un même passage de *l'Esprit de la Révolution*. La première occurrence

¹¹⁰ Ivi, p. 51.

¹¹¹ Ivi, p. 50.

se trouve dans *Saint-Just, théoricien de la Révolution* de Vellay, et, plus précisément, dans le cadre de l'extrait du premier, deuxième et troisième chapitre de l'ouvrage,¹¹² alors que le deuxième paraît, sous forme de citation, dans la reconstruction biographique du révolutionnaire que Gignoux propose dans son *Saint-Just*.¹¹³ Dans les deux cas, Giono met en évidence deux passages en apposant un astérisque, ce qui suggère que son contenu a retenu son attention d'un texte à l'autre (Fig. 2.39 et 2.40). Les passages en question sont « Les révolutions sont moins un accident des armes qu'un accident des lois... Il est une époque dans l'ordre politique où tout se décompose par un germe secret de consommation ; tout se déprave et dégénère. Les lois perdent leur substance naturelle et languissent. » et « La postérité pourra se figurer à peine combien le peuple était avide, avare, frivole... ». Comme nous le verrons, Giono est en train de s'intéresser aux mécanismes qui règlent le fonctionnement des révolutions par rapport aux passions humaines, à l'idée de masse aveugle en opposition à l'individualité, au sens de la lutte pour la collectivité et à celui de la recherche du bonheur personnel.

¹¹² Ivi, p. 37.

¹¹³ *SJGIGN*, cit., p. 40.

LES PREMIÈRES SECOUSSES RÉVOLUTIONNAIRES ET LA PRISE DE LA BASTILLE

(*Esprit de la Révolution*, Première partie, chap. I, II, III)

Les révolutions sont moins un accident des armes qu'un accident des lois. Depuis plusieurs siècles la monarchie nageait dans le sang et ne se dissolvait pas. Mais il est une époque dans l'ordre politique où tout se décompose par un germe secret de consommation ; tout se déprave et dégénère ; les lois perdent leur substance naturelle et languissent ; alors, si quelque peuple barbare se présente, tout cède à sa fureur, et l'État est régénéré par la conquête. S'il n'est point attaqué par les étrangers, sa corruption le dévore et le reproduit. Si le peuple a abusé de sa liberté, il tombe dans l'esclavage ; si le prince a abusé de sa puissance, le peuple est libre.

L'Europe, qui par la nature de ses rapports politiques n'a point encore de conquérant à redouter, n'éprouvera de longtemps que des révolutions civiles. Depuis quelques siècles la plupart des empires de ce continent ont changé de lois et le reste en changera bientôt. Après Alexandre de Macédoine et le bas empire, comme il n'y avait plus de droits des gens, les nations ne changèrent que de rois.

Le nerf des lois civiles de France a maintenu la tyrannie depuis la découverte du Nouveau-Monde ; ces lois ont triomphé des mœurs et du fanatisme ; mais elles avaient besoin d'organes qui les fissent respecter ; ces organes étaient les parlements ; ces parlements s'étant dressés contre la tyrannie, l'ont entraînée.

Fig. 2.39 P. 37 de *SJVEL*.¹¹⁴

¹¹⁴ *SJVEL*, cit., p. 37.

SAINT-JUST, THÉORICIEN DE LA RÉVOLUTION

*
↓
Vergennes moururent ; ce dernier surtout chérit le bien qu'il ne sut pas faire ; c'était un satrape vertueux ; la cour après sa mort n'offrit plus qu'un torrent d'impudicités, de scélératesses, de prodigalités qui acheva la ruine des maximes. La bassesse des courtisans se peut à peine concevoir ; la politesse couvrait les plus lâches forfaits : la confiance et l'amitié naissaient de la honte de se connaître, de l'embarras de se tromper : la vertu était un ridicule : l'or se vendait à l'opprobre ; l'honneur se pesait ensuite au poids de l'or ; le bouleversement des fortunes était incroyable. La cour et la capitale changeaient tous les jours de visages par la nécessité de fuir les créanciers, ou de cacher sa vie ; l'habit doré changeait de mains ; parmi ceux qui l'avaient porté, l'un était aux galères, l'autre en pays étranger, et l'autre était allé vendre ou pleurer le champ de ses pères. C'est ainsi que la famille des Guéménés engloutit la cour, acheta, vendit les faveurs, disposa des emplois, et tomba ensuite par l'orgueil comme elle s'était élevée par la bassesse ; l'avidité du luxe tourmentait le commerce et mettait aux pieds des riches la foule des artisans. C'est ce qui maintint le despotisme, mais le riche ne payait point, et l'Etat perdait en force ce qu'il gagnait en violence.

*
La postérité se pourra figurer à peine combien le peuple était avide, avare, frivole ; combien les besoins que sa présomption lui avait forgés le mettaient dans la dépendance des grands ; en sorte que les créances de la multitude étant hypothéquées sur les grâces de la cour, sur les fourberies des débiteurs, la tromperie allait par reproduction jusqu'au souverain, descendait ensuite du souverain jusque dans les provinces, et formait dans l'état civil une chaîne d'indignités.

*
Tous les besoins étaient extrêmes, impérieux, tous les moyens étaient atroces.

... La cour était une nation évaporée qui ne songeait pas, comme on l'a prétendu, à établir une aristocratie, mais à subvenir aux frais de ses débauches. La tyrannie existait, ils ne firent qu'en abuser. Ils épouvantèrent imprudemment tout le peuple à la fois par des mouvements de corps d'armée ; la famine s'y joignit ; elle venait de la

Fig. 2.40 P. 40 de *SJVEL*.¹¹⁵

¹¹⁵ Ivi, p. 40.

la tiennent pour achevée, Saint-Just affirme qu'elle commence et qu'elle s'étendra à l'Europe entière, qu'elle n'est pas un accident, le résultat d'un coup de force heureux, mais l'effet d'un mouvement profond. « Les révolutions sont moins un accident des armes qu'un accident des lois... Il est une époque dans l'ordre politique où tout se décompose par un germe secret de consommation ; tout se déprave et dégénère. Les lois perdent leur substance naturelle et languissent. » Ainsi en a-t-il été de la monarchie française, le cours naturel des choses ayant été aidé par le génie de quelques philosophes qui « avait rénové le caractère public et formé des gens de bien ou des insensés également fatals à la tyrannie ». Ce dernier trait est assez remarquable chez un disciple de Rousseau et de même l'objectivité avec laquelle nous sont ensuite présentés les portraits de Louis XVI, Marie-Antoinette, Necker, La Fayette et autres premiers rôles du drame commençant. Le peuple n'est pas, lui-même, plus favorablement jugé : « La postérité pourra se figurer à peine combien le peuple était avide, avare, frivole... On vit qu'il n'agissait pour l'élévation de personne mais pour l'abaissement de tous. Le peuple est un éternel enfant. » Soyons attentifs à ce parfait mépris ; il durera. Saint-Just l'aura en commun avec Robespierre ; il faut libérer le peuple et faire son bonheur, mais malgré lui et autant que possible de loin, car le contact de la canaille est insupportable. Par contre, en face de la faiblesse du roi et de ses ministres, de la Cour corrompue, du peuple « avide et frivole » s'est manifestée, dès la première heure de la révolution, la « pénétrante sagesse de l'Assemblée ». « La postérité saura mieux que nous quels mobiles animaient ce grand corps. Il faut convenir que la passion soutenue de

Fig. 2.41 P. 40 de *SJGIGN*.¹¹⁶

Autre exemple: la phrase « On ne peut point/pas/ régner innocemment » de Saint-Just est mise en évidence dans le volume de Vellay (soulignage + astérisque, Fig. 2.42) aussi bien que dans celui de Gignoux (astérisque, Fig. 2.43).

¹¹⁶ *SJGIGN*, cit., p. 40.

INTRODUCTION

prélevés dans les 83 départements. Pour marquer son opposition à ce projet, il avait mis en œuvre des considérations qui dépassaient de beaucoup l'objet particulier de la discussion. Le succès du nouvel orateur fut tel que la Société, dans sa séance du 24 octobre, décida de faire imprimer son discours et de l'envoyer à toutes les Sociétés affiliées.

Le même souci d'élargir les débats, de remonter aux principes, de replacer chaque question sur un plan supérieur, hors des contingences de détail ou de circonstance, nous le retrouverons dans le discours qu'il prononça à la Convention, quelques jours plus tard, le 13 novembre, sur le jugement de Louis XVI. Tandis que tous ses collègues, qu'ils fussent amis ou ennemis de la monarchie, examinaient et discutaient, les uns pour la justifier, les autres pour la condamner, la conduite personnelle du roi, Saint-Just seul, envisageant les choses de plus haut, s'attachait, non aux faits, secondaires à ses yeux, mais au principe. Pour lui, le jugement et la condamnation du roi découlaient, non de ses actes, mais de l'autorité dont il était revêtu, autorité usurpée parce que non consentie par le peuple. Le crime de la monarchie n'était pas dans la nature de ses manifestations, mais dans la conception même de son institution. Si cette institution est reconnue comme légitime, le roi doit jouir d'un pouvoir absolu et régner sans contrôle, sans atténuation à sa puissance, sur un peuple esclave ; si, au contraire, il est établi que le peuple doit être libre, l'institution royale doit disparaître parce qu'elle détruit ou limite cette liberté. Le roi, simplement parce qu'il est roi, n'est plus qu'un rebelle en lutte contre son souverain, le peuple ; et tout citoyen a sur lui « le même droit que Brutus avait sur César », car, concluait Saint-Just, « on ne peut régner innocemment ».



Fig. 2.42 P. 13 de *SJVEL*.¹¹⁷

¹¹⁷ *SJVEL*, cit., p. 13.

Le roi, tous les rois sont hors la loi : « On semble ici chercher une loi qui permette de punir le roi, mais de peuple à roi, je ne connais plus de rapport naturel... Pour moi, je ne vois point de milieu ; cet homme doit régner ou mourir. Il vous prouvera que tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour soutenir le dépôt qui lui était confié ; car, en engageant avec lui cette discussion, vous ne lui pouvez demander compte de sa malignité cachée ; il vous perdra dans le cercle vicieux que vous tracez vous-mêmes pour l'accuser... Juger un roi comme un citoyen ! Ce mot étonnera la postérité froide. Juger, c'est appliquer la loi. Une loi est un rapport de justice ; quel rapport de justice y a-t-il donc entre l'humanité et les rois ? Le procès doit être fait à un roi, non point pour les crimes de son administration mais pour celui d'avoir été roi, car rien au monde ne peut légitimer cette usurpation, et de quelque illusion, de quelques conventions que la royauté s'enveloppe, elle est un crime éternel contre lequel tout homme a le droit de s'élever et de s'armer ; elle est un de ces attentats que l'aveuglement même de tout un peuple ne saurait justifier. Ce peuple est criminel envers la nature par l'exemple qu'il a donné, et tous les hommes tiennent d'elle la mission secrète d'exterminer la domination en tous pays. On ne peut point régner innocemment. »



Voilà le mot essentiel ; le reste du discours ne sera que répétition, précaution incidente contre un appel au peuple, « le peuple même ne pouvant effacer le crime de la tyrannie », justification sommaire d'une condamnation sans phrases à l'usage de ceux qui hésiteraient à tuer par principe. « Louis était un autre Catilina. Louis a combattu le peuple, il est vaincu. C'est un barbare, c'est un étranger prisonnier de guerre.

Fig. 2.43 P. 62 de *SJGIGN*.¹¹⁸

Si les marques de lectures, verbales et non verbales, internes aux volumes nous permettent de saisir des liens entre les lectures, cela va de même pour les extractions. Les carnets de travail de l'écrivain témoignent de lectures politiques de Giono et font partie des documents que les spécialistes des bibliothèques d'écrivains étudient dans le cadre

¹¹⁸ *SJGIGN*, cit., p. 62.

d'analyse des marques de lecture.¹¹⁹ Les extractions impliquent le découpage d'un contenu et signalent donc l'intérêt du sujet producteur : « “ extraire ”, suppose au minimum une analyse qui repèrera les linéaments de ce qui est détachable [...] avant de découper, il faut avoir décidé qu'il y avait dans cette œuvre quelque chose à retenir, au nom d'un système de valeur ou d'un dessein ».¹²⁰ En 1949, Giono transcrit dans ses carnets des passages provenant de ses lectures politiques, parfois avec des commentaires et parfois avec les références bibliographiques, ou encore sans aucune sans référence ni remarque. Comme le fait remarquer Mény, ces extractions permettent de dater les lectures ainsi que d'observer le développement de la pensée de Giono au fil des pages : « Il arrive que certaines phrases soient retenues provisoirement comme épigraphes possibles pour un roman en chantier et plus particulièrement *Le Hussard sur le toit*. Isolées, d'autres prennent valeur d'aphorismes. Beaucoup sont « élues » parce qu'elles étayaient les convictions de l'écrivain ».¹²¹ Un exemple intéressant d'extraction, ainsi que de reprise d'une note marginale, provient du volume de Chevallier, et montre clairement comment la marge de la page du volume présente des contraintes en termes d'espace d'annotation, ce qui oblige l'auteur à utiliser son carnet. Le passage en question se trouve dans le chapitre que Chevallier consacre à *La démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville. À la page 247, on lit :

¹¹⁹ Voir, par exemple, DEL VENTO, Christian, *Come leggeva e postillava Alfieri: le postille «di soglia» tra 'estrazione' e 'marginalizzazione'*, in « Prassi Ecdotiche », cit., p. 35.

¹²⁰ D'IORIO, Paolo (dir.), FERRER, Daniel (dir.), *Bibliothèques d'écrivains*, cit., pp. 16-17.

¹²¹ MÉNY, Jacques, *Lectures politiques de Jean Giono (I)*, cit., p. 34.

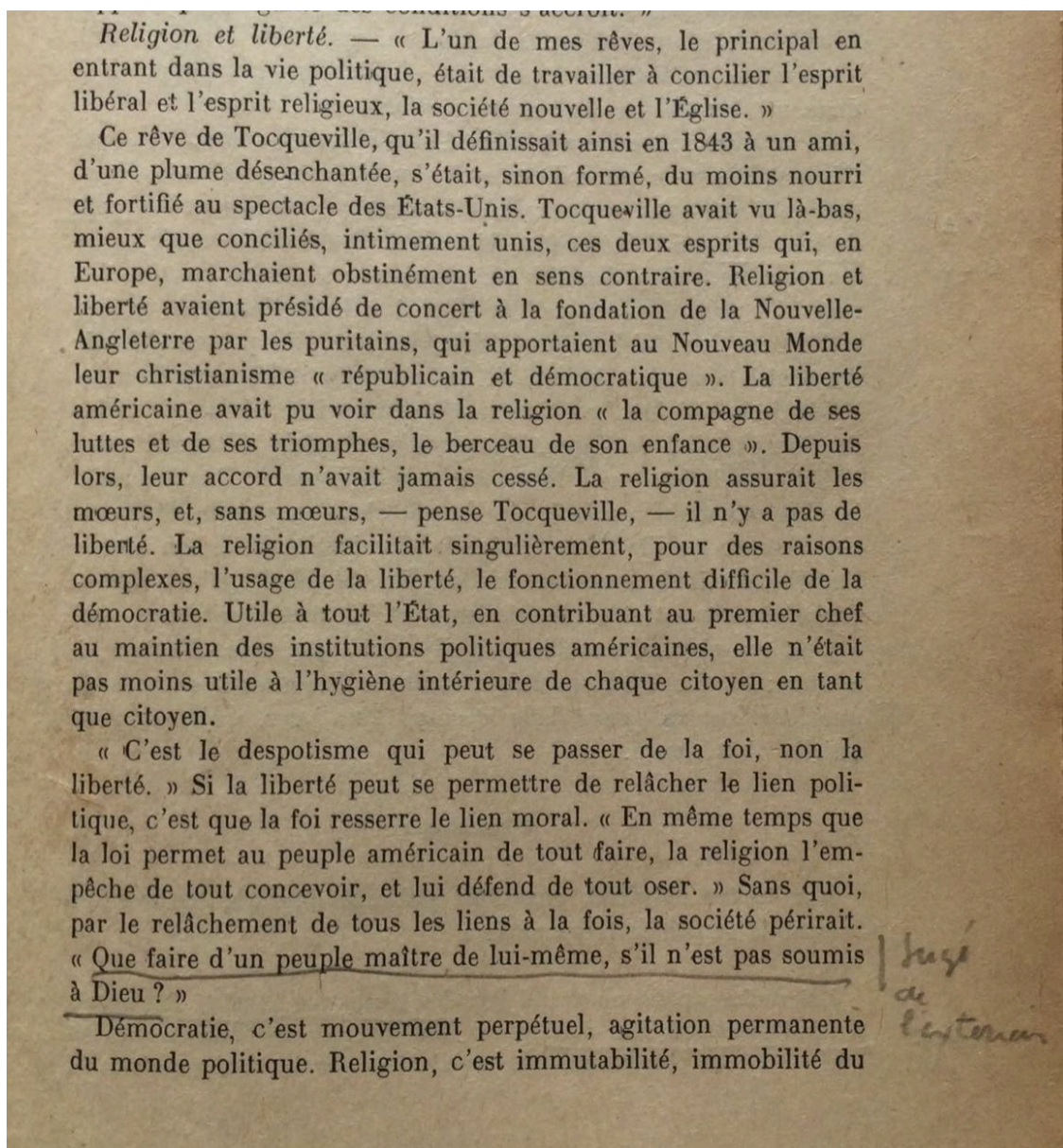


Fig. 2.44 P. 247 de OPCHEV.¹²²

Dans le carnet du 14 mai 1949), on trouve une extraction ainsi que la reprise de la note marginale suivie d'autres considérations et réflexions :

« L'Etat qui seul s'élève au milieu de l'abaissement universel » (Tocqueville).
 « Que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à dieu » (Tocqueville). Ceci est jugé de l'extérieur. Pourquoi voulez-vous faire quelque chose d'un peuple ? Et pourquoi justement vous. Il aurait fallu poser la question autrement : que peut faire de lui-même un peuple maître de lui-même ? Alors on voit tout de suite qu'il n'en est pas réduit à la seule soumission à dieu. Il peut tout faire et d'abord, être heureux (dans quel bonheur il peut y avoir dieu, je le concède, mais comme il

¹²² OPCHEV, cit., p. 247.

peut y avoir, le sport, l'amour, le jeu, l'ivrognerie, la débauche et ainsi de suite – nous voilà retombé à la valeur de l'homme : que peut faire de lui-même un homme maître de lui-même?). Dans la première façon de poser la question est sous-entendue l'idée que celui qui interroge ne fait pas partie de ce peuple mais est le chef de ce peuple qui ainsi – en réalité – est loin d'être maître de lui-même [F° 57 v°] puisque quelqu'un (ici Tocqueville) pose la question : « Que puis-je en faire, moi? Moi, que puis-je faire de ce peuple? ». ¹²³

Les exemples comme celui que nous venons de citer sont nombreux ¹²⁴ et leur présence ainsi que les remarques de Giono révèlent le rapport qu'il entretenait avec cette marque de lecture. En effet, l'écrivain se montre très attaché à la pratique de l'extraction et tient à faire de ses carnets une sorte de journal de la lecture. Dans les notes qu'il prend dans le cadre du projet de publication des œuvres complètes de Machiavelli en Pléiade, il écrit :

Lire le « discours de l'ouvrier » (Histoire de Florence, livre III) je répète : c'est le plus admirable Roman de masses qu'on ait jamais écrit. C'est déjà le ton (et la dialectique) de Pierre Verkhovensky :

« Il faut multiplier le nombre de nos complices, dit-il. Lorsque les coupables sont trop nombreux, on ne punit personne : on châtie un simple délit, on récompense les grands crimes... » « Vous ne devez craindre ne les remords ni l'infamie, car il n'y a jamais d'infamie pour les vainqueurs, de quelque manière qu'ils aient vaincu. Les reproches de la conscience ? nous ne devons pas en faire plus de compte. Partout où existe comme chez nous la crainte de la faim et de la prison, celle de l'enfer ne peut ni ne doit trouver place. »

(Il faut que je résiste de recopier le morceau tout entier. On le lira plus loin). ¹²⁵

Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, les carnets constituent un pont entre la lecture et la production, puisque, d'une part, ils sont le lieu de l'extraction et, de l'autre, l'un des lieux de l'écriture, avec des essais de phrase et des réflexions qui aident à interpréter les romans. À cause de cette double nature, les carnets constituent une source de données inestimable pour notre travail.

2.2.5 L'influence de la bibliothèque sur l'écriture

En ligne avec nos propos initiaux ainsi qu'avec une conception de la bibliothèque comme réseaux d'informations qui peut permettre de relire la production à la lumière de l'influence jouée par les textes dans l'esprit de l'auteur, l'étude de cette sélection des

¹²³ *Journal de Giono 1946-1949 II*, cit., p. 31.

¹²⁴ Nous renvoyons à l'article de Mény pour d'autres exemples. MÉNY, Jacques, *Lectures politiques de Jean Giono (I)*, cit., pp. 34-37.

¹²⁵ GIONO, Jean, *Autres notes sur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel* cit., p. 233. C'est nous qui soulignons.

lectures politiques est fonctionnelle à l'exégèse de certains romans de l'après-guerre. Les critères généraux pour la description des fonds littéraires modernes prévoient les étapes suivantes, que nous avons suivi, et qui nous ont permis d'acquérir une connaissance de Giono en tant que sujet producteur de sa bibliothèque et des marques de lecture :

AUTEUR-SUJET PRODUCTEUR

1. Étude de l'auteur de sa production
2. Première analyse du fond
3. Étude renouvelée de l'auteur, maintenant en vue d'une description du sujet producteur

Comme on le voit, le premier point prévoit une étude de l'auteur et de sa production avant de s'approcher au fond, alors que le travail sur ce dernier permet de revenir aux considérations initiales avec un regard nouveau. Le travail de systématisation des marques de lecture, qui nous permet de considérer le texte dans son rapport dynamique avec les marques de lecture,¹²⁶ ainsi que de découvrir la posture de Giono lecteur/annotateur, n'est que le point de départ pour un étude de l'œuvre et de la pensée de l'auteur après la Seconde guerre mondiale. En effet, les lectures politiques à partir de 1945 révèlent l'intérêt de Giono pour les idées politiques précisément au moment où commence son prétendu désengagement. La datation de l'acquisition et de la lecture des volumes, lorsqu'il est possible de l'établir,¹²⁷ permet de mettre en relation les contenus avec la production romanesque et non romanesque, pour constater les échos des idées exprimées pendant « la période pacifiste », assister à l'évolution de sa pensée et essayer de comprendre si et comment ces lectures influencent son écriture à partir de l'après-guerre. Que ce soit pour proposer de nouvelles clés de lecture de l'œuvre, ou pour confirmer des hypothèses émises par la critique, le présent travail constitue un point de départ pour accomplir cette tâche.

Dans les deux prochains chapitres, nous essayerons de mettre en évidence l'intertextualité qui noue les romans aux lectures, ces dernières constituant un contexte

¹²⁶ PIOLA CASELLI, Chiara, *Note sul postillato del Discorso sul testo della Commedia di Dante di Foscolo e commento di una postilla 'quacchera'*, in « Prassi Ecdotiche », cit., p. 311.

¹²⁷ Par exemple, à travers les témoignages de l'auteur, les entretiens, les journaux et carnets de travail, les témoignages de ses proches, les échanges épistolaires et les factures d'achat.

intertextuel des premiers, dont les traits, comme nous le verrons, sont révélateurs de la posture de Giono vis-à-vis de l'engagement littéraire, avec le refus de réduire les lectures à des intertextes doctrinaux et avec la volonté d'être un lecteur critique et d'élaborer librement leurs contenus. Comme le souligne Ferrer, l'intérêt primordial des bibliothèques d'écrivains comme champ d'investigation réside aussi dans le fait que les bibliothèques apportent à la production littéraire d'un auteur une dimension nouvelle, en restituant la dimension intertextuelle invisible.¹²⁸

¹²⁸ FERRER, Daniel, *Un imperceptible trait de gomme de tragacathe...*, in D'IORIO, Paolo (dir.), FERRER, Daniel (dir.), *Bibliothèques d'écrivains*, cit., p. 27.

TROISIÈME CHAPITRE

De la lecture à l'écriture. Les romans (1946-1952) à la lumière des idées politiques

3.1 Le retour à l'homme et le changement de perspective

Le travail dans la bibliothèque gionienne et l'analyse des marques de lectures de notre corpus nous a permis d'observer le *modus operandi* de l'écrivain vis-à-vis de l'activité de lecture et d'annotation de textes et de considérer les relations que ces signes entretiennent entre eux. Ce travail permet également de cerner les thèmes et les domaines d'intérêt de l'auteur vis-à-vis du social et du politique, à savoir la valeur de la paix et les effets meurtriers de la guerre, l'impact de la technique et de l'industrialisation sur la société paysanne, le sens de la lutte pour une cause collective et l'importance du bonheur personnel, le rapport de l'individu à la société, l'influence du paysage dans la formation des agrégats humains et la place de l'homme dans le monde naturel et social. Dans ce chapitre nous allons proposer un parcours qui vise à examiner la production romanesque en relation à ces thèmes, tenant compte de l'engagement gionien dont nous avons constaté les spécificités au premier chapitre. À partir du texte romanesque, nous réfléchirons sur la base documentaire des marques de lectures, sur l'intertextualité qui lie les romans de la période 1946-1952 aux volumes de la bibliothèque et à d'autres textes non romanesques de l'auteur, afin d'observer les modalités d'actuation d'un engagement qui résonne, entre continuité et renouvellement, avec celui de l'entre-deux-guerres. Au-delà de l'intertextualité proprement dite, au sens genettien de relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, le plus souvent par la présence d'un texte dans un autre,¹ nous ferons attention à toutes les catégories de la transtextualité, telles que le spécialiste les a définies. Le lien entre les idées politiques de Giono et ses romans peut se manifester également au niveau du contenu, sur le plan des idées. Effectivement, au-delà de l'intertextualité proprement dite, nous pourrions constater la coprésence de noyaux sémantiques entre les

¹ GENETTE, Gérard, *Palimpsestes. La littérature aux second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

textes qui seront pris en examen. Ainsi, les romans-hypertextes peuvent entretenir avec leurs hypotextes de relations qui dépassent l'intertextualité conçue comme « réseau de références positivement constatables d'un texte à un autre »² et véhiculer dans leur contenu (thèmes abordés, histoire et propos des personnages, représentation de la société) une vision du monde que les hypotextes ont contribué à façonner (Fig. 3.1).



Fig. 3.1. Les catégories genettiennes de la transtextualité sur un axe qui va de la citation à une évocation sans références précises d'une idée ou d'une vision du monde que les hypotextes ont contribué à façonner.

Sur le plan formel, ces renvois peuvent se manifester au niveau diégétique aussi bien que mimétique, chaque niveau en permettant une manifestation plus ou moins explicite selon la volonté de l'écrivain.

3.1.1 Machiavelli et la réorientation des lectures politiques

Comme nous l'avons anticipé, le travail de reconfiguration de l'écriture romanesque après la guerre, avec l'adoption d'un style plus direct et rapide, moins lyrique, et d'un ton beaucoup plus noir, correspond à un renouvellement des lectures et à un intérêt grandissant pour les textes des grands penseurs politiques et de leurs théories à partir de Machiavelli. En effet, comme l'affirme Mény, en proximité de l'après-guerre, l'écrivain montre un intérêt beaucoup plus prononcé à l'égard de la culture et de la littérature politique.³ Si la reconfiguration de l'écriture gionienne a déjà fait l'objet de plusieurs études, celle des lectures, politiques en particulier, l'est beaucoup moins.⁴ Sur l'axe

² MARX, William, *Des étoiles nouvelles. Quand la littérature découvre le monde*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2021, pp. 67-68.

³ MÉNY, Jacques, *Les lectures politiques de Jean Giono*, cit., p.23.

⁴ La bibliothèque du Paraïs a été acquise par l'Association des Amis de Jean Giono en 2015.

diachronique, l'activité de lecture de textes politiques s'alterne ou se superpose à celle de l'écriture romanesque. Nous proposons un schéma de l'activité d'écriture et de lecture d'ouvrages politiques entre 1945 et 1952 (Fig. 3.2), qui nous fournira des points de repère.

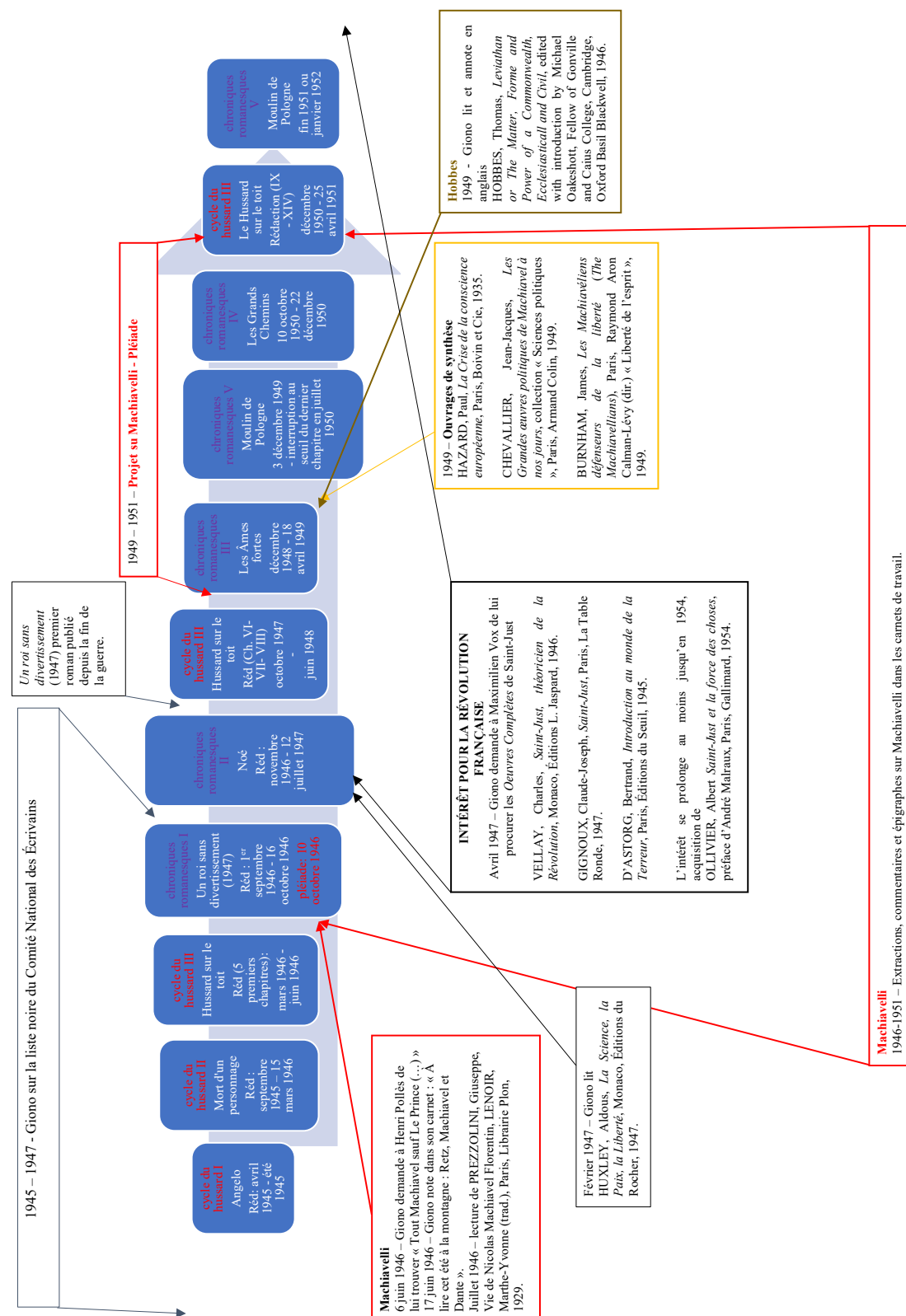


Fig. 3.2 Schéma représentatif de l'activité d'écriture et de lecture d'ouvrages politiques entre 1945 et 1952.

Comme le montre ce schéma et comme nous l'avons anticipé au chapitre II, Machiavelli représente le point de départ de la réorientation des lectures de Giono. Si, avant 1945, l'écrivain ne semble avoir lu que *Le Prince*, à partir de l'après-guerre le secrétaire florentin exerce une influence considérable sur lui, la lecture des œuvres primaires et secondaires étant liée au projet des *Oeuvres complètes de Machiavel* destiné à la bibliothèque de la Pléiade, à laquelle Giono participe avec le professeur d'italien Edmond Barincou.⁵ Pour comprendre l'attitude de Giono vis-à-vis de la figure de Machiavelli et de sa pensée, nous avons à notre disposition, outre aux volumes présents dans la bibliothèque, des textes dans lesquels l'écrivain exprime ses considérations sur l'auteur du *Prince*. Nous nous référons aux essais et notes rédigés entre 1951 et 1955 pour le projet d'édition des *Œuvres complètes* dans La Pléiade⁶ : les *Notes sur un Machiavel* (réd. 1950, parues dans « La Table ronde » en 1955 et reprises dans *De Homère à Machiavel* en 1986),⁷ *Monsieur Machiavel où le cœur humain dévoilé* (réd. 1951-1955), paru dans « La Table ronde » en octobre 1951, puis en tant que préface de *Toutes les lettres de Machiavel* en 1955 et dans *De Homère à Machiavel* en 1986,⁸ *Autres notes sur Machiavel* (première préface écrite pour les *Œuvres complètes* dans La Pléiade, réd. 1951, publié dans *De Homère à Machiavel* en 1986),⁹ l'*Introduction aux Œuvres de Machiavel* (réd. 1952, publiée la même année dans le volume de la Pléiade).¹⁰ Ces textes constituent une source essentielle pour comprendre la vision que l'auteur avait du penseur florentin. Les

⁵ En 1947, Giono est inspiré par la rencontre avec Edmond Barincou, agrégé d'italien, professeur à Grenoble, auteur de manuels de littérature et de civilisation italienne et traducteur. En 1948 il propose à Gallimard d'éditer les *Œuvres complètes* de Machiavelli dans la Pléiade. La maison d'édition accepte et demande à Giono de diriger le projet et de préfacier les volumes. Barincou s'occupe de la traduction. La décision de Gallimard de publier séparément les *Lettres* et les *Œuvres* de Machiavelli oblige Giono à écrire une seconde préface. CITRON, Pierre, *Giono 1895-1970*, cit., p. 452 ; MÉNY, Jacques, *Les lectures politiques de Jean Giono (2)*, à paraître en 2024.

⁶ Voir CITRON, Pierre, *Giono 1875-1970*, cit., pp. 633-634 ; MOREL, Jean, *Bibliographie et Médiagraphie des œuvres de Jean Giono* (par ordre chronologique de rédaction), Association des Amis de Jean Giono, Manosque, hors-série « Revue Giono », 2000, p. 77.

⁷ GIONO, Jean, *Notes sur un Machiavel*, in « La Table Ronde », n°85 janvier 1955, Paris, Librairie Plon, pp. 54-56 ; février 1955, pp. 41-49 ; Id., *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.) *De Homère à Machiavel*, Paris, Gallimard, « Cahiers Giono 4 », 1986 ; dorénavant : GODARD, Henri (dir.) *De Homère à Machiavel*, pp. 190-216.

⁸ GIONO, Jean, *Monsieur Machiavel où le cœur humain dévoilé*, in « La Table Ronde », Paris, Librairie Plon n° 46, octobre 1951, pp. 38-71 ; BARINCOU, Edmond (dir.), *Toutes les lettres de Machiavel*, Paris, Gallimard, 1955 ; GODARD, Henri (dir.) *De Homère à Machiavel*, cit. pp. 135-173.

⁹ GIONO, Jean, *Autres notes sur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.) *De Homère à Machiavel*, cit., pp. 217-249.

¹⁰ GIONO, Jean, *Introduction aux Œuvres de Machiavel* in *Les Oeuvres Complètes de Machiavel*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, pp. IX-XXI ; in GODARD, Henri (dir.) *De Homère à Machiavel*, cit., pp. 175-189.

extractions, les commentaires et les épigraphes que Giono a insérés dans ses carnets de travail jusqu'en 1951 et qui sont tirés des lectures politiques seront également utilisées en tant que sources de données. En outre, dans la période qui va de 1945 à 1952, Giono entre en contact aussi avec d'autres penseurs politiques. En 1947, lors qu'il est en train d'écrire *Noé*, il montre un intérêt pour la Révolution française et pour la figure de Saint-Just, dont il demande les *Œuvres Complètes* à l'éditeur Maximilien Vox. Il lit également des textes secondaires tels que *Saint-Just, théoricien de la Révolution* de Charles Vellay, publié en 1946 et l'essai biographique *Saint-Just* de Gignoux (1947), outre à l'*Introduction au monde de la Terreur* de D'Astorg (1945).¹¹

Comme le souligne Mény, 1949 est l'année très intense sur le plan des lectures politiques.¹² Après la rédaction des *Âmes fortes*, Giono entreprend la lecture d'ouvrages de synthèse de l'évolution de la pensée politique en Occident, tels que *La Crise de la conscience européenne* de Paul Hazard (1935), *Les Grandes œuvres politiques de Machiavel à nos jours* de Chevallier (1949) et *Les Machiavéliens défenseurs de la liberté* de Burnham (1949).¹³ À partir de 1949, Hobbes devient un nouvel point de référence pour Giono, comme le témoigne l'acquisition pendant cette année de l'édition anglaise du *Léviathan*.¹⁴ Sur le plan de la création littéraire, Giono est en train d'écrire le *Moulin de Pologne* (3 décembre 1949 - interruption au seuil du dernier chapitre en juillet 1950, repris à la fin de 1951 ou en janvier 1952), *Les Grands Chemins* (10 octobre 1950 - 22 décembre 1950) et les chapitres de IX à XIV du *Hussard sur le toit* (de décembre 1950 au 25 avril 1951). Cet aperçu sur les dates de lecture et de rédaction nous est utile pour nos considérations sur l'influence qu'ont pu exercer les différentes idées sur l'auteur et sur les romans qui ont pu recevoir certaines des réflexions de Giono.

Comme nous l'avons anticipé, en juin 1946, Giono s'intéresse à la vie de Machiavelli par le biais de la biographie romancée de Prezolini. Les notes de lecture présentes dans ce volume montrent une certaine affinité entre Giono et ce Machiavelli prezolinien, qui est un homme intelligent qui sera blessé par le manque de compréhension de la part de ses contemporains. C'est un texte aux tons légers et ironiques, où la prose narrative invite le lecteur à découvrir le parcours et l'expérience

¹¹ *SJVEL*, cit. ; *SJGIGN*, cit. ; *MTDAST*, cit.

¹² MÉNY, Jacques, *Lectures politiques de Jean Giono (2)*, à paraître en 2024.

¹³ HAZARD, Paul, *La Crise de la conscience européenne*, cit. ; *OPCHEV*, cit. ; *MACHBURN*, cit.

¹⁴ *LÉV*, cit.

d'un homme qui, grâce à son expérience et à son érudition, acquiert une connaissance profonde des mécanismes qui régissent le pouvoir politique au XVI^e siècle. C'est un Machiavelli visionnaire, qui aspire à l'unité de l'Italie et qui n'est pas compris par ses contemporains, aveuglés par les passions et par les jeux du pouvoir. Forcé à l'exil, il terminera sa vie dans le désespoir. Les traits en commun avec Giono sont multiples : autodidacte,¹⁵ passionné pour la littérature latine, anticlérical, méfiant à l'égard de la philosophie officielle, incompris. Évidemment, la lecture de ce texte, juste après la guerre, a favorisé l'empathie de Giono, comme le montre l'astérisque à côté du passage qui décrit l'état d'esprit de Machiavel à la fin de sa vie (Fig. 3.3).

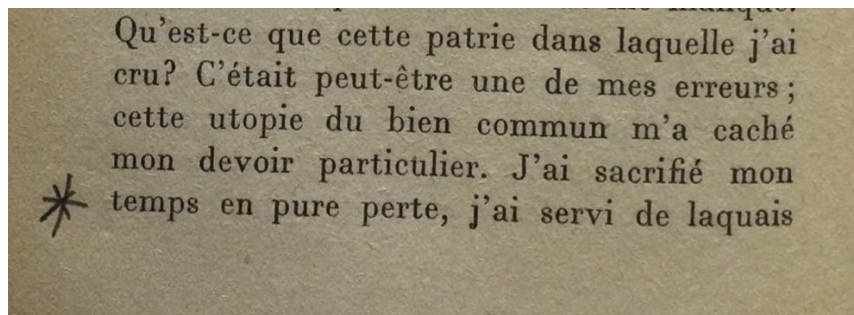


Fig. 3.3 P. 238 de *NMPREZ*.¹⁶

¹⁵ « Mais il avait trop d'intelligence pour devenir un sec érudit. Il s'attachait plus à l'esprit qu'à la lettre des livres. Il en tirait la moëlle. Ce qui fait que ses contemporains n'eurent pas une haute idée de ses études. Varchi le jugeait : « plutôt sans lettres que lettré » et Giovio le donne comme un homme brillant mais autodidacte sans instruction régulière et qui aurait tout appris de Marcello di Virgilio Adriani ». *NMPREZ*, cit., p. 27.

¹⁶ *NMPREZ*, cit., p. 238.

à des gens qui valaient moins que moi.

La colère et le regret montaient en lui et lui suggéraient des réflexions de plus en plus amères. Toute une vie gâchée, répétait-il, tout est vain, inutile ; il regardait avec dépit sa femme, ses fils, ses livres préférés. Rien ne lui faisait plus plaisir. Il se rappelait avec mépris les discours et les éloges des grands hommes d'État et de guerre avec lesquels il avait traité. Une petite chaîne, don du duc Valentinois et qu'il avait conservée précieusement, lui faisait l'effet de l'abominable souvenir d'une grande erreur. On ne pouvait lui adresser un mot qui ne suscitât en lui un mouvement de colère, une intime conviction d'inutilité et de détachement pour les choses du monde.

Fig. 3.4 P. 239 de *NMPREZ*.¹⁷

Au sentiment d'avoir perdu son temps s'ajoute le sentiment d'avoir mené une action inutile, de ne pas avoir été écouté.¹⁸ C'est un sentiment qui engendre, d'une part un « mépris pour les hommes – et pour lui-même », qui croit avec son mal, et, de l'autre, le besoin de se détacher des choses de ce monde.¹⁹ Si Giono éprouve, au moment de la lecture, « le sentiment d'avoir été dupe » alors qu'il regarde « avec du recul l'ensemble de son œuvre d'avant-guerre, surtout de 1935 à 1939 »,²⁰ il perçoit sûrement, dans ce Machiavelli de Prezzolini, l'écho de ses échecs et de ses souffrances. Certains critiques ont souligné la vision très personnelle que Giono se fait de Machiavelli. Commentant les *Notes sur Machiavel*, Citron affirme qu'elles « composent un étonnant portrait, une sorte de Machiavel imaginaire de Giono »,²¹ alors que, d'après Morello, l'auteur du *Prince*

¹⁷ Ivi, p. 239.

¹⁸ « Personne ne l'avait suivi, personne ne l'avait compris, même pas sa famille. Son exemple ne servait à rien ». Ivi, p. 245.

¹⁹ « Nicolas sentait tout l'édifice de sa vie crouler comme une maison secouée par un tremblement de terre. Il se détachait d'elle comme d'une chose qu'on reconnaît enfin fausse et bâtarde. [...] La lassitude qui envahissait son esprit n'y amenait que la conviction de la vanité absolue du monde et de l'existence ». Ivi, pp. 243-245.

²⁰ CITRON, Pierre, *Giono 1895-1970*, cit., p. 454.

²¹ MORELLO, André-Alain, *Machiavel flammèche* in SACOTTE, Mireille, *Giono l'enchanteur*, Grasset, Paris, 1995. Dorénavant : *Giono l'enchanteur*, p. 251.

devient un personnage gionien ainsi qu'un autoportrait de l'auteur manosquin.²² Si Morello affirme que l'intellectuel florentin occupe une place capitale dans son inspiration ainsi que dans son œuvre,²³ Citron souligne l'influence exercée par Machiavelli sur l'attitude de l'écrivain manosquin, qui aurait décidé de renoncer à toute manifestation de sa pensée politique et à une écriture explicite sur ce plan.²⁴ Les considérations de Citron à ce sujet aboutissent cependant à une séparation entre politique et poétique, que Schaelchli met en discussion :

Pierre Citron [...]distingue nettement le processus conscient par lequel Giono s'empare de la personnalité de Machiavel du caractère inconscient d'un travail plus profond, celui de la création romanesque, qui interdit de voir dans l'identification de Giono à son « personnage » de Machiavel la simple imitation d'un modèle, puisqu'au fond Giono n'emprunte en fin de compte que ce qui lui appartient déjà, ne fait que retrouver en Machiavel des idées qu'il avait déjà trouvées par lui-même, et rien n'a donc changé, dans le fond, par rapport à ce que Giono était au départ. Seulement, entre lui et les autres, un écran protecteur, une distance salutaire est posée qui préserve Giono de toute exposition directe à la mauvaise foi des hommes [...]. On voit bien que Citron fait tout ce qu'il peut pour dissocier le politique et le poétique, en excluant toute idée d'une possible continuité entre l'une et l'autre.²⁵

Le propos de Schaelchli va dans le sens inverse, visant à montrer l'impossibilité de séparer la politique de Giono de sa poétique, réalité qui est « à l'œuvre précisément là où Giono semble le plus *détaché* de toute préoccupation politique, et c'est peut-être ce qui confère sens et profondeur à toute son œuvre romanesque postérieure à 1943 ».²⁶ L'idée d'une poétique de la politique dans les écrits de Giono est évoquée par Morello,²⁷ qui propose de dégager les images dominantes et les principaux paradigmes de Machiavelli selon Giono, en particulier avec l'image de l'artiste,²⁸ qui plus s'éloigne de celle du

²² MORELLO, André-Alain, *Machiavel, Nicolas*, in *Dictionnaire*, p. 547.

²³ Ivi, p. 548.

²⁴ « Des formules comme « derrière l'air » ou « au fond de l'air » ont disparu : non seulement le mystère du monde est pour l'essentiel passé dans l'homme, mais, s'il en subsiste dans la nature, il s'exprime par son contexte sans que Giono dise qu'il est là : il ne le montre plus, il le fait sentir. [...]Giono, qui a toujours été mal à l'aise dans la théorie, trouve en Machiavel quelqu'un qui a bien avant lui formulé des idées dont ses romans d'après-guerre sont, sans qu'il en prenne clairement conscience, l'expression concrète. [...] [II] regrette d'avoir, dans ses romans d'avant-guerre, trop tenté d'expliquer. [...] [II] Il tient désormais à éviter la duperie, et Machiavel l'aide. ». CITRON, Pierre, *Giono 1895-1970*, cit., pp. 407-454.

²⁵ SCHAECHLI, Édouard, *Giono Politique*, cit., pp. 150-151.

²⁶ Ivi, p. 151.

²⁷ Contribution au Colloque Internationale de Paris Bibliothèque Nationale de France (2,3 et 4 octobre 1995) pour le Centenaire de Jean Giono, MORELLO, *Machiavel flammèche* in *Giono l'enchanteur*, cit., pp. 250-262.

²⁸ Ce travail s'articule autour de cinq points : le rôle de la science dans la politique, la conception ludique de la politique, l'emploi de l'ironie pour combattre le désenchantement, l'action génératrice d'une pensée

penseur politique et qui exprime sa poétique à travers son œuvre. Ce Machiavelli poète avant que penseur, « attentif à la nature, au paysage, méditant sur un lever de soleil », ²⁹ nous montre la conception de l'artiste selon Giono et pourrait en effet relier le romancier au « penseur politique », à travers une sublimation de l'expression engagée par l'emploi de la poésie ou par la narration. Celle de Machiavelli est une poétique amère, qui reflète celle de Giono après la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit d'un Machiavelli qui est pour Giono avant tout un narrateur et qui représente un point de départ pour son invention romanesque, miroir de l'imagination et source de reconfiguration de l'univers symbolique de son œuvre. ³⁰ Mais, comme nous le verrons dans une perspective qui n'est pas sans rapport avec la politique, outre à se faire porteur d'une poétique, le Machiavelli de Giono est, avant tout, un homme conscient de sa nature profonde, des mécanismes et des passions qui règlent les actions et la vie en société. Cette conscience le rend capable d'observer le monde avec un regard lucide et détaché. Ce point de vue sur les êtres humains et sur la société fascine profondément l'écrivain manosquin, qui, après la lutte utopique pour la cause commune de la paix et pour empêcher la guerre, maintenant, se lance à la conquête du cœur humain.

3.1.2 Nature humaine, société et politique. Noyaux thématiques et mots clé

Le parcours intellectuel de Giono après la guerre commence donc avec la découverte du penseur florentin, dont la biographie de Prezolini donne l'image. Au lendemain de la Libération, Giono essaie de se reconstruire et de retrouver sa posture d'écrivain. Les événements historiques auxquels il a assisté et les attaques qui l'ont ciblé ont laissé des traces et un goût amer dans son esprit. En se demandant quelles sont les raisons de son

innovante et l'image de l'artiste qui exprime une poétique de la politique. Machiavelli adopte une conception ludique de la politique, qui dévoile les stratégies du pouvoir et met au jour notre désir de pouvoir à chacun ; la découverte des règles du jeu social met à nue l'humanité et montre comment les hommes font tous de la politique, alors qu'ils agissent pour leur propre intérêt. Dans ce cadre, le crime est vu comme le comportement politique et le divertissement par excellence, résultat de la liberté d'action et du manque de punition. Une autre caractéristique de ce Machiavelli se situe dans le pouvoir libérateur de l'ironie, avec sa capacité de combattre la désillusion politique (et humaine) par l'intelligence. Pour Giono, « Machiavel barre la route au tragique pour nous entraîner sur la voie de l'ironie, la seule possible après le désenchantement ». Le « feu » destructeur et créateur est un autre élément relevé par Morello : « Machiavel ouvre la voie, dégage la route obstruée. Libère des illusions, dans la mesure où il fait exploser, il fait « voler en éclats » tout le système des valeurs du Moyen Âge chrétien ». Ibidem.

²⁹ Ivi, p. 259.

³⁰ MORELLO, André-Alain, *Machiavel, Nicolas*, in *Dictionnaire*, p. 547 ; Id., *Machiavel flammèche*, in *Giono l'enchanteur*, cit., p. 261.

changement d'attitude entre 1939 et 1945, Jean-Marc Carité explique la décision de renoncer à toute action engagée comme conséquence du mal que les hommes lui ont infligé.³¹ Si la lecture aide la guérison, Machiavelli est donc l'esprit lucide dont Giono a besoin pour porter un regard nouveau sur l'être humain et sur sa nature. Ainsi, « [Giono] cristallise autour de [Machiavelli] l'infléchissement – ou tout au moins le déplacement d'accent – que les événements de 1939 à 1945, ont imposé à sa manière de voir les hommes ».³² Un premier pas pour aborder la reconfiguration de la pensée gionienne inspirée par la lecture et qui laisse des traces dans l'œuvre romanesque est l'observation du passage du collectif à l'individuel. Ce sont les passions humaines, moteurs de leurs actions, qu'il faut connaître pour comprendre les mécanismes qui règlent le fonctionnement de la société, du gouvernement et les manifestations du pouvoir politique. Ce virement de la dimension collective à celle de l'individu est fondamental pour comprendre la tension entre évolution de la pensée et continuité avec l'entre-deux-guerres, surtout par rapport aux thèmes liés au rôle et au sens de la lutte pacifiste, à la liberté et au gouvernement. L'attention pour la nature humaine trouve un écho dans les comportements, les ambitions, les désirs et les passions des personnages romanesques, dans les caractéristiques de la société qui y est représentée, dans l'emploi de thèmes et motifs, dans le ton général de la narration et, plus en général, dans la vision plutôt pessimiste dont les romans sont porteurs. Les choix sur le plan du contenu révèlent, d'une part, une tension pour l'actualité, de l'autre, la tentation de s'évader de la réalité, la volonté de prendre les distances d'une reproduction mimétique du monde. Il faut souligner que ce nouveau focus n'implique pas une rupture totale avec l'attitude gionienne précédente mais témoigne plutôt de la volonté de réfléchir sur la politique par de nouveaux angles d'approche et de réorienter les modalités expressives de l'écriture romanesque, éléments qui seront plus évident une fois que l'écrivain aura mis de la

³¹ « Alors, entre le Giono qui œuvrait précisément “pour que la joie demeure” et celui qui devait déclarer après-guerre : j'ai constaté “ non que les hommes étaient des niais et des jobards, on le savait depuis longtemps – mais qu'ils étaient des salauds ”, que s'est-il passé ? [...] Ces hommes qui se révélèrent être des “ salauds ” peut-être précipitèrent-ils simplement la rupture de Giono d'avec un engagement qu'il trouvait certainement nuisible à son “ œuvre ” ; mais peut-être aussi lui firent-ils trouver vain tout engagement de cette sorte. Cela reste à éclaircir ». CARITÉ, Jean-Marc, *Giono, l'homme du Contadour*, cit., pp. 10-13.

³² GODARD, Henri, *Avant-propos*, in GIONO, Jean, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 4.

distance avec les événements liés à la Seconde guerre mondiale et retrouvé sa stature d'écrivain, comme nous le verrons.

À l'origine de la proposition de la part de Giono de rééditer l'œuvre de Machiavelli en France, il y a la nécessité pour ses contemporains de redécouvrir une pensée qui a été altérée au fil des siècles : "[n]ous en savons peut-être aujourd'hui plus que lui, mais nous sommes obligés de savoir d'abord ce qu'il savait".³³ Au tout début de *Monsieur Machiavel ou le cœur humain dévoilé*, Giono décrit comment la pensée de Machiavel a été déformée au fil des siècles, obtenant une acception péjorative :

Vers 1850, [...] une certaine Mme Fournier décorée de toutes les médailles officielles grave sur cuir les traits de l'homme qui va nous intéresser. Mme Fournier est une artiste habile [...] suggérer la noirceur d'une âme est un jeu d'enfant pour elle. [...] Elle est la fidèle servante de l'opinion publique. Entassant physiognomonie sur physiognomonie, Lavater sur Porta, hypocrisie sur hypocrisie, ruse sur ruse, duplicité sur duplicité : elle fait le portrait non pas d'un être vivant mais d'un adjectif péjoratif. C'est l'époque où un homme d'État interrogé sur le machiavélisme répond : le machiavélisme est révoltant (comme l'instrument est contondant, la nature indifférente et l'économiste distingué).³⁴

[...]

L'adjectif péjoratif, le verbe qu'on a tiré de son nom sont chargés de la mauvaise foi, de la perfidie, de la fausseté et de l'astuce de tout le monde. Le nom propre d'où ils viennent est le bouc émissaire.

Faux, perfide, hypocrite, lui ? Lui qui va lire dans le jardin des Ruccellai un naïf art de la guerre composé comme une commedia dell'arte, avec un général qui à chaque instant pousse le bel canto. Révoltant, voire, reflet de la nature humaine. Les mathématiques à ce titre sont révoltantes. Il y a des fois où l'on aimerait que 2 et 2 fassent cinq ou trois, 2 et 2 font quatre. On n'imagine pas à quel point cela peut être d'abord gênant, puis révoltant. À la lettre on a fait des révolutions pour ça. Notamment la française de 89.³⁵

Cette idée a pu prendre corps grâce à ses lectures : Prezzolini consacre le dernier chapitre de sa biographie romancée, soulignant, de manière peu détaillée, le rôle que Machiavel a joué dans l'exercice du pouvoir dans l'Histoire,³⁶ alors que Chevallier, qui poursuit un but didactique, traite le sujet avec plus d'ampleur et détaille chaque phase de la réception de l'œuvre de Machiavel à partir de la première publication du Prince jusqu'à la fin des

³³ GIONO, Jean, *Autres notes sur Machiavel*, Ivi, p. 248.

³⁴ GIONO, Jean, *Monsieur Machiavel ou le cœur humain dévoilé*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 135.

³⁵ Id., *Notes sur un Machiavel*, Ivi, p. 194.

³⁶ NMPREZ, cit., pp. 248-251.

années quarante du XX^e siècle.³⁷ Dubreton, montre le nombre de figures de Machiavel et réfléchit sur sa diabolisation au fil des siècles, s'opposant, notamment à la lumière du contenu des *Lettres familières*, à l'image diabolique qui a été attribuée au Florentin, à la place de laquelle il en propose une autre, plus positive et qui repose sur le travail et sur la vie quotidienne du Florentin.³⁸ Enfin, le politologue James Burnham réfléchit sur la tradition de la pensée politique machiavélienne et à l'approche à la politique qui relève du *Prince*.³⁹ Comme le soulignent Carte et Tabet, Machiavel est d'abord considéré comme un prisme, une mesure permettant de lire et de situer le débat politique des différentes époques.⁴⁰ Giono semble se rendre compte de ces optiques déformantes et vouloir dresser un portrait plus authentique de Machiavel, sans l'idéaliser et en le montrant dans toute son humanité : « Attention à ne pas en faire non plus un saint. Toutes les turpitudes des hommes il les a, et s'en sert pour jouir et éviter de payer. Il est un homme comme les autres : il dévoile son propre cœur, en même temps ». ⁴¹ Il est conscient de proposer une lecture de l'écrivain florentin qui n'est pas canonique. C'est ainsi qu'il écrit : « Nous avons plusieurs façons de lire Machiavel. Une d'elles consiste à chercher et à trouver facilement dans ce qu'il a écrit des traités de politique, ou encore un traité de politiques, au pluriel. C'est celle qu'on adopte généralement ». ⁴² À son éditeur, il exprime son intention de faire connaître un *nouveau* Machiavel : « Le premier volume pour la Pléiade sera donc prêt milieu 1950 et comprendra la publication chronologique des lettres familières et des légations où pour la première fois on verra en Machiavel un homme et non plus un nom péjoratif, et ensuite *Le Prince* » ; ⁴³ « L'esprit dans lequel j'ai entrepris la présentation, si l'on peut dire, d'un *nouveau* Machiavel ou plutôt d'une nouvelle figure de cet homme qui est autre chose qu'un adjectif péjoratif, est très loin des préfaces habituelles de la Pléiade ». ⁴⁴ Si, au cours du XX^e siècle la lecture dominante de

³⁷ OPCHEV, cit, pp. 33-37.

³⁸ DUBRETON, Jean, *La Disgrâce de Nicolas Machiavel. Florence : 1469-1527*, Paris, Mercure de France, 1913.

³⁹ MACHBURN, cit.

⁴⁰ CARTA, Paolo, TABET, Xavier, *Machiavelli nel XIX e XX secolo = Machiavel aux XIX^e et XX^e siècles*, Padova, CEDAM, 2007, p. 14.

⁴¹ GIONO, Jean, *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.) *De Homère à Machiavel*, cit., p. 210.

⁴² GODARD, Henri, *Introduction aux Œuvres de Machiavel*, Ivi p. 178.

⁴³ Jean Giono à Claude Gallimard, 6 mai 1949. MÉNY, Jacques (dir.), *Lettres à la NRF. 1928-1970*, Paris, Gallimard, 2015, p. 260.

⁴⁴ Jean Giono à Claude Gallimard, 22 décembre 1950. Ivi, p. 301.

Machiavelli a été philosophique, avec un intérêt dominant pour sa pensée,⁴⁵ aujourd'hui on assiste à une ouverture à des axes de recherches qui diffèrent de la théorie politique, dont l'approche historique et les sciences humaines sont un exemple.⁴⁶ Soixante-dix ans après les textes de Giono sur Machiavelli, on commence donc à proposer des lectures du florentin comme scientifique social, qui s'intéresse aux agrégats humains. S'il est vrai que, en tant que penseur politique, Giono n'est pas pris au sérieux par la critique,⁴⁷ il propose une vision qui s'appuie sur un certain nombre de lectures comme la correspondance de Machiavelli, jamais publiée en France avant les années Cinquante et adopte une approche qui trouvera un écho seulement dans la critique machiavélienne à partir des années 2000, outre à jouer un rôle dans la diffusion des œuvres de Machiavelli en France.

Giono invite ses lecteurs à redécouvrir la pensée et, plus en particulier, le regard lucide du florentin sur les hommes et leur nature. De plus, il fait des commentaires à propos de la distorsion de la nature humaine que la politique opère et qu'il faut savoir reconnaître pour ne pas se laisser entraîner dans les jeux du pouvoir. En effet, les politiques modernes proposent, selon Giono, une catégorisation de l'homme qui se base sur l'adhésion ou la non-adhésion à leurs idées ou à leur parti. Savonarole, précurseur de cette tendance, en avait fourni l'exemple :

Savonarole, le précurseur des temps modernes, a bien essayé de [...] partager [les hommes] de façon différente : Il a dit : Il y a deux camps : ceux qui combattent sous les ordres de Dieu : moi, et mes partisans ; ceux qui combattent sous les ordres du diable : mes adversaires. C'est simple. Il ajoute : il y a trois variétés d'humains : primo, les bons ; ce sont ceux qui me suivent. Secondo, les méchants, obstinés au mal, ce sont mes adversaires. Une troisième variété : les hommes qui mènent bonne vie, s'adonnent aux plaisirs, sans plus s'obstiner au mal qu'au bien parce qu'ils ne savent pas les discerner l'un de l'autre. Ceux-là, « forcez-les d'entrer » avec nous, avec moi.⁴⁸

⁴⁵ Plus précisément, la lecture machiavélienne de grands philosophes du XXe siècle, tels que Benedetto Croce, Leo Strauss, Isaiah Berlin, a contribué à structurer ce champ d'études autour des notions de moralité et liberté propres à l'auteur du *Prince*, desquelles dépendent une série de questions relatives à la religion, à sa formation, à la signification qu'il attribue aux milices ou au rôle des conflits dans l'espace politique républicain. TABET, Xavier, « La "querelle de Machiavel" en France aux XIX^e et XX^e siècles, « Philosophie du droit », Vol. 5/2013, pp. 217-223.

⁴⁶ Voir, par exemple, LANDI, Sandro, *Lo sguardo di Machiavelli. Una nuova storia intellettuale*, Bologna, Il Mulino « Studi e ricerche », 2017. Dorénavant: LANDI, Sandro, *Lo sguardo di Machiavelli*.

⁴⁷ « Sous le commentateur politique, Giono reste un écrivain, rustique. » ZORGBIBE, Charles, *Le Prince selon Giono*, « Revue politique et parlementaire », 2020. <https://www.revuepolitique.fr/le-prince-selon-giono/>.

⁴⁸ GIONO, Jean, *Monsieur Machiavel*, in *De Homère à Machiavel*, cit., pp. 151-152.

Dans ses notes, Giono réfléchit sur la fausseté et le danger du manichéisme sur la base des positions politiques : « Il ne faut pas croire que d'un côté il y a les bons (et c'est nous) et de l'autre les mauvais (ce sont les autres) », ⁴⁹ duquel dérive la justification morale de la violence, conceptualisée à travers le « fleuve de Pascal » :

c'est de toiture en toiture qu'on a le droit (et le devoir naturellement) de se fusiller; c'est mon copain de radeau que j'ai le droit et le devoir d'égorger avec les couteaux à dessert que nous avons sauvés ensemble du buffet familial. Car, étant donné que tu es de l'autre côté de cette frontière, j'ai le droit de tuer, Au fond, tout est dans ce droit. Me voilà héros. Et à peu de frais, enfin! ⁵⁰

Le complexe de Savonarola, cette attribution de valeurs morales aux positions politiques, qui légitime et encourage l'emploi de la violence, est une maladie des temps modernes :

Le complexe de Savonarole dans les temps modernes. Il a fait sur cette affection de l'esprit de bonnes études cliniques dans l'église de Sainte-Reparate et il a été le premier à décrire les symptômes de la maladie : Il distribua les Florentins en deux camps: l'un qui combattait sous les ordres de Dieu: lui et ses partisans; l'autre sous ceux du diable: ses adversaires. [...] Tout ses disciples étaient les plus parfaits des citoyens, tous ses adversaires les plus parfaits des scélérats. ⁵¹

Dans son carnet, à la date du 18 janvier 1949, Giono note un « joli titre pour l'époque de la Libération : *Le complexe de Savonarole* », ⁵² alors que le 24 avril de la même année, trois mois après, il écrit : « Les communistes ou « le complexe de Savonarole », ⁵³ ce qui confirme la volonté d'actualisation des lectures machiavéliennes et d'insertion de la réflexion sur la nature humaine dans une dimension d'ordre politique. Aussi, l'étude du fonctionnement de la nature humaine que Giono mène à partir de Machiavelli est fonctionnel à une déconstruction des discours politiques à lui contemporains, comme nous le verrons après.

Avec sa lecture non-canonique de Machiavel, sûrement très personnelle ⁵⁴ mais basée sur de nombreuses lectures, l'écrivain manosquin ne pense pas que Machiavel

⁴⁹ Id, *Notes sur un Machiavel*, Ivi p. 210.

⁵⁰ Id, *Autres notes sur Machiavel*, Ivi p. 232.

⁵¹ Id, *Notes sur un Machiavel*, Ivi, pp. 194-195.

⁵² MORZEWSKI, Christian (cur.), *Journal de Giono – 1946-1949*, in « Revue Giono » n°2/2008, p. 88.

⁵³ Id, *Journal de Giono – 1946-1949*, in « Revue Giono » n°3/2009, p. 18.

⁵⁴ « En Machiavel, Giono retrouve ou recompose un autre lui-même : un homme mal jugé, vilipendé, affublé d'une légende très éloignée de la vérité : c'est par là qu'il commence *Monsieur Machiavel* ». CITRON, Pierre, *Giono 1895-1970*, cit., p. 453.

puisse intéresser ses contemporains directement sur le plan des idées politiques, même s'il reconnaît sa pensée comme étant à la base de la politique : « Vouloir parler de la politique telle qu'elle se traite et s'exerce aujourd'hui, sans rien dire de Machiavel, c'est proprement ignorer la grammaire de la langue qu'on parle ».⁵⁵ Machiavelli « cherche à savoir si l'homme peut être gouverné par l'homme. Il est donc logiquement amené à étudier l'homme. C'est également cette étude que nous pouvons faire avec lui ».⁵⁶ Il est donc nécessaire de : « [s]auter par-dessus la politique et aller au cœur humain ».⁵⁷ La rupture avec une lecture strictement politique de Machiavel à l'aune de l'étude de l'homme est donc le point de départ de Giono : « Il n'y a pas de doctrine politique dans Machiavel. Il y a la connaissance du cœur humain, le cœur humain dévoilé dans un ensemble de principes qui ne sont politiques que parce qu'ils sont généraux »⁵⁸ dans un parcours qui essaye de comprendre la société et la politique de son temps. Avant d'approfondir la lecture moraliste du rapport à la société et la politique, il convient d'observer de plus près le procédé de déstructuration de l'être humain selon le Machiavelli de Giono.

Comme l'avait déjà souligné Citron, *Les Âmes fortes* décèle une vision extrêmement noire de l'humanité, s'alignant, de cette manière, aux autres *Chroniques romanesques*.⁵⁹ De Machiavelli, Giono saisit la duplicité intrinsèque à tout être humain : « Nous ne sommes ni bons ni mauvais ; un simple petit choix des deux ».⁶⁰ À partir de cette duplicité, les êtres humains ont tendance à agir à partir de leur intérêt, et c'est souvent vers le mal qu'ils se tournent :

Tous les hommes sont enclins au mal. Quand ils font le bien c'est par quelque raison secrète (et j'ajoute : en accord profond avec leur intérêt – qui peut être métaphysique) qui se découvre avec le temps, père de toute vérité. Que les hommes ne se portent jamais vers le bien d'eux-mêmes, cela est clair, en tout cas jamais vers le bien des autres (et malgré toutes les grâces). S'ils le font, ou s'ils ont toute l'apparence de le faire, c'est qu'ils y sont poussés par un intérêt particulier. Si cet intérêt n'existe pas, et s'ils ont le choix entre le bien et le mal, c'est le mal qu'ils choisissent. Voilà des affirmations qui n'ont pas besoin de preuve. Il suffit de vivre.⁶¹

⁵⁵ GIONO, Jean, *Notes sur un Machiavel*, GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit. p. 206.

⁵⁶ Id, *Introduction aux Œuvres de Machiavel*, Ivi, pp. 178-179.

⁵⁷ Id, *Notes sur un Machiavel*, Ivi, p. 211.

⁵⁸ GIONO, Jean, *Introduction aux Œuvres de Machiavel*, GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 180.

⁵⁹ CITRON, Pierre, *Giono 1895-1970*, cit., p. 429.

⁶⁰ GIONO, Jean, *Monsieur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 141.

⁶¹ Id, *Autres notes sur Machiavel*, Ivi, p. 235.

Cette vision de l'homme se complète et s'enrichit, en 1949, grâce à la lecture d'un autre penseur politique. Il s'agit de Hobbes, qui devient une nouvelle référence à partir de cette année.⁶² Giono a pu entrer en contact avec les idées de Hobbes grâce à l'ouvrage de Chevallier et de Hazard. À la différence d'autres penseurs, il décide d'aller plus en profondeur, attiré peut-être par l'éloge que Chevallier fait de l'écriture hobbesienne en langue originale,⁶³ et fait l'acquisition d'une édition anglaise du *Léviathan*, qu'il annote à plusieurs reprises.⁶⁴ Dans le chapitre que Chevallier consacre à Hobbes l'écrivain trouve la définition de nature humaine selon le penseur anglais. Ici, la nature de l'homme, « révélée par l'introspection, - « lis en toi-même », dit Hobbes »,⁶⁵ est analysée avec une lucidité qui dépasse celle de l'auteur du *Prince* : « Machiavel, tout empirique, ne l'avait pas dénudée à ce point ».⁶⁶ Si Giono ne laisse pas de marques de lecture dans le texte de Chevallier, il n'ignore pas cette idée dans l'introduction de son édition du *Léviathan*, avec ce *read thyself*, marqué par un double soulignage⁶⁷ qui désigne l'approche que tout gouvernant devrait suivre pour acquérir la sagesse nécessaire pour exercer ses fonctions (Fig. 3.5).

⁶² Le 5 mai 1949 il note dans son carnet: « Après Machiavel (sauf Hobbes), des *phraseurs*. » MORZEWSKI, Christian (cur.), *Journal de Giono – 1946-1949*, in « Revue Giono » n°3/2009, p. 23.

⁶³ « Résumons – avec tous les risques de simplification abusive et de déformation qu'implique, en présence d'une pareille œuvre, le terme de résumé – les développements donnés par l'auteur, dans un anglais d'une force, d'une sobriété et d'une propriété de mots admirables ». *OPCHEV*, cit. p. 55.

⁶⁴ Les instruments d'annotations employés laissent supposer en effet au moins deux campagnes de lectures.

⁶⁵ *OPCHEV*, cit., p. 56.

⁶⁶ Ibidem.

⁶⁷ Comme nous l'avons remarqué au Chapitre II, le double soulignage est un signal d'emphasis.

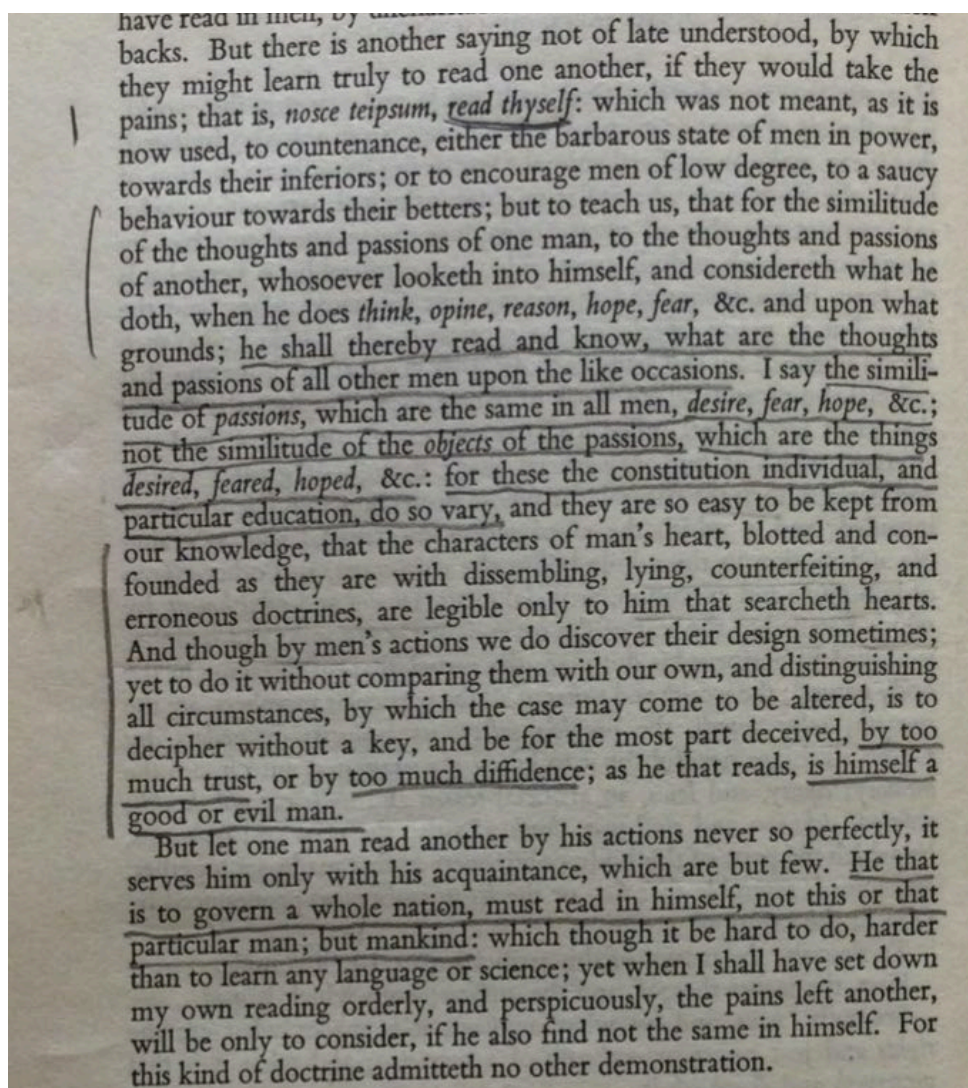


Fig. 3.5 P. 6 du LÉV.⁶⁸

Dans le texte de Chevallier, Giono trouve résumé le parcours qui, dans le *Léviathan*, mène de l'homme naturel à l'homme artificiel et donc de l'homme à l'État. Avant de sceller le pacte qui le conduira à renoncer à « son droit absolu sur toute chose », ⁶⁹ idée qui attire en elle-même Giono (Fig. 3.6), l'être humain dans l'état de nature est un mécanisme en mouvement vers le plaisir, donc à la sensation du bien et qui cherche à s'éloigner du mal, donc au déplaisir, dont la mort représente sa forme suprême.⁷⁰

⁶⁸ LÉV, cit., p. 6.

⁶⁹ OPCHEV, cit., p. 61.

⁷⁰ Ivi, pp. 55-56.

les mêmes ; la situation des sujets est la même. Quels sont-ils ?

Tout ici découle de la raison d'être et du contenu même du pacte originel. Pour que règne la paix, bien suprême, chacun a fait abandon au souverain de son droit naturel absolu sur toute chose. La renonciation à un droit absolu n'a pu être qu'absolue.

La transmission n'a pu être que totale. Sinon l'état de guerre naturel continuerait entre les hommes dans la mesure même où ils auraient gardé si peu que ce fût de leur liberté naturelle. Hobbes, non par goût de l'absolutisme, peut-on penser, mais parce qu'il savait « un peu de logique élémentaire » (Oakeshott) refuse le compromis qu'un Locke adoptera — selon lequel les hommes n'auraient sacrifié qu'une partie de leur droit naturel.

Par leur renonciation, par cette transmission définitive et irrévocable (sauf en un cas, nous le verrons), les hommes se sont volontairement dépouillés de leur liberté de jugement sur le bien et le mal, le juste et l'injuste. Ils se sont engagés à tenir pour bon et juste ce qu'ordonne le souverain, pour mauvais et injuste ce qu'il interdit. De leur part, aucun recours à qui que ce soit

Fig. 3.6 P. 61 de *OPCHEV*.⁷¹

Ainsi, la « Félicité existe quand nos désirs se réalisent avec un succès constant » et la puissance est « la condition sine qua non de cette Félicité [...] richesses, science, honneur ne sont que des formes de la puissance. Il y a dans l'homme un désir perpétuel, incessant de puissance qui ne cesse qu'à la mort ». ⁷² Dans le premier chapitre du *Léviathan*, première partie (*Of man*), dans lequel Hobbes expose cette idée de mouvement perpétuel à partir de la sensation, Giono apporte de nombreuses marques non verbales, comme le montre l'exemple de la première page (Fig. 3.7).

⁷¹ Ivi, p. 61.

⁷² Ivi, pp. 55-56.

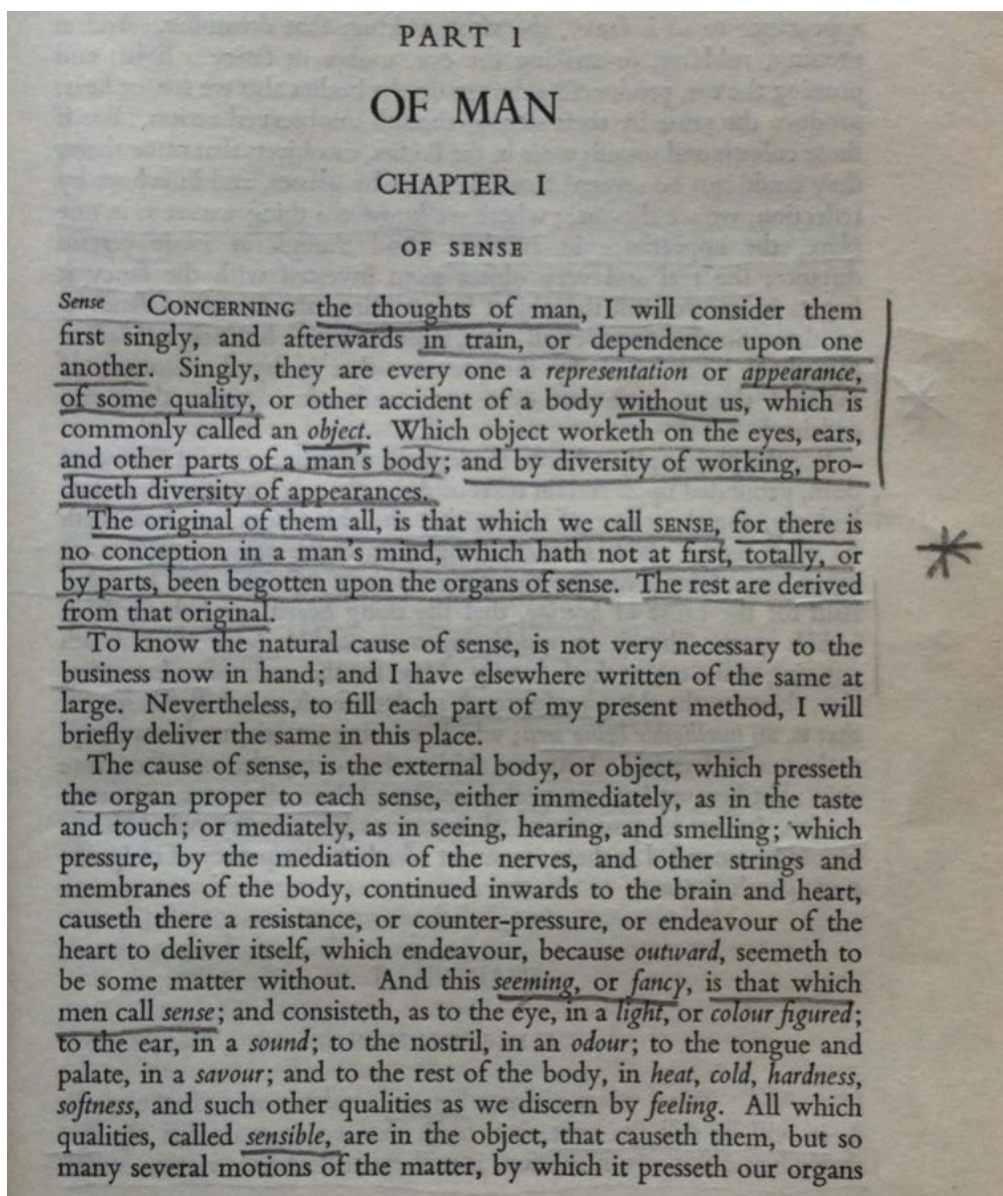


Fig. 3.7 P. 7 du *LÉV*.⁷³

Au fil des pages, Giono suit avec attention toute la description du procédé par lequel les objets extérieurs produisent, en passant par les sens, des pensées qui déclenchent le mouvement et le besoin perpétuel de l'homme d'aller vers le plaisir et de repousser le mal. L'écrivain montre donc un intérêt pour la lecture que Hobbes fait des mécanismes humains, de l'« art lucide et cruel de ramener tous les mouvements de l'être, en repoussant toute transfiguration, aux calculs de l'égoïsme et de la crainte »⁷⁴ dont le

⁷³ *LÉV*, cit., p. 7.

⁷⁴ *OPCHEV*, cit., p. 56.

penseur anglais fait preuve. Encore plus que Machiavelli, en effet, Hobbes fait le portrait d'une humanité qui agit toujours par intérêt et sur la base de l'égoïsme.

Cette vision noire de l'humanité est présente dans les romans de Giono dès *Angelo* qui est rédigé en 1945, que Godard a déjà associé à la lecture de Machiavel :

Tout ce que celle-ci suppose de calculs savants, de minutieuses mises au point, de pièges, de patience, séduit Giono presque autant que la naïveté et la spontanéité d'Angelo. C'est la seconde des deux attitudes en face des hommes et de la vie qui désormais l'intéressent. Elle repose avant tout sur une connaissance exacte du mécanisme des passions humaines, grâce à laquelle sera possible la manipulation sans limite qui définit le « virtuose ». Cette connaissance qui ne s'obtient pas sans un renoncement à tout préjugé et à toute illusion, un nom va de plus en plus l'incarner dans l'esprit de Giono, c'est celui de Machiavel. Le prénom même de Laurent, qui renvoie aux Médicis, à Florence et à Machiavel, n'est sans doute pas sans signification, si l'on se réfère à la note d'un carton préparatoire qui, à côté de Laurent, indique un second prénom possible : Cosme de Théus.⁷⁵

Après, cette même vision se reproduira dans *Un roi sans divertissement* (1947), rédigé en 1946, le roman du mal et de la violence qui existe au fond des hommes, thèmes qui sont esthétisés par le blanc de la neige et le rouge du sang.⁷⁶ Si Langlois se tue parce qu'il découvre qu'il est semblable à M. V., l'assassin de l'histoire,⁷⁷ ce texte met l'accent sur l'idée que l'assassin « n'est pas un monstre », mais « un homme comme les autres ».⁷⁸ Plus tard, Saucisse souligne encore cette idée, affirmant, à propos de Langlois « c'était un homme comme les autres ! », À quoi un interlocuteur du groupe d'hommes auquel elle s'adresse répond :

— Eh bien, il n'en manquait donc pas des hommes comme les autres. À croire alors que nous étions tous des hommes comme les autres au bout du compte. Si c'était ça qu'elle voulait dire, qu'elle le dise ! N'avions-nous pas déjà entendu Langlois dire que M. V. était un homme comme les autres ?...⁷⁹

⁷⁵ GODARD, Henri, *Notice à Angelo*, in GIONO, Jean, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., p. 1212.

⁷⁶ « Giono l'a découverte en lui, dès avant la guerre, sous forme de cette cruauté que lui faisait imaginer son rêve de révolte paysanne; puis autour de lui lors de la Libération et en prison; et à nouveau en lui ensuite parce que la haine, la rancœur, l'amertume d'être exclu, sont par instants montés dans son cœur ». CITRON, Pierre, *Giono 1895-1970*, cit., p. 406.

⁷⁷ Ivi, p. 405.

⁷⁸ GIONO, Jean, *RSD*, cit., p. 486. Lorsque Langlois entre dans la maison de l'assassin, à la fin du récit, le narrateur affirme que « [c]'était un homme comme les autres ! Même, je vous le répète, il avait un air familial. (C'était en effet, comme il le sut plus tard, celui avec lequel, pendant l'orage, il était resté accroupi dans le cagibi aux engrenages) ». Ivi, p. 503.

⁷⁹ Ivi p. 546.

Dans le roman, cette réflexion sur la nature humaine s'exprime dans les commentaires que les personnages font des autres personnages, donc sur le plan de la mimésis, et en particulier à travers l'emploi de la répétition. L'expression constitue un renvoi intertextuel à la biographie de Machiavelli par Prezzolini, où l'écrivain italien affirme, en décrivant le secrétaire florentin :

A peine a-t-il fini de lustrer les souliers de son maître mort qu'il s'adresse déjà à celui qui l'a tué et dans la maison même où il a servi. Ce secrétaire de gouvernement démocratique qui fait la roue devant les nouveaux tyrans, m'a tout l'air de vouloir conserver son nid douillet et d'avoir peur de l'air frais qui rôde la nuit autour du poulailler. Vous avez raison. Les hommes sont des hommes et Machiavel était un homme comme les autres. Il se peut très bien que ses besoins, la pensée de sa famille, l'aient porté à faire trop de courbettes devant les Médicis ; mais il offre son expérience, ses conseils, son dévouement bien plus à Florence, à l'Italie, à l'armée nationale, qu'à eux.⁸⁰

Ainsi Machiavelli, homme comme les autres, n'échappe non plus à ce mécanisme : « c'est que Machiavel a ses passions, comme vous et moi, et que, dans les exercices pratiques, ses passions dominent ses théories. Exactement ce qui nous arrive à chaque heure du jour ». ⁸¹

Par ailleurs, les romans de l'après-guerre sont traversés constamment par les thèmes des passions et des désirs dominant l'être humain et le poussant à l'action. Dans le *Moulin de Pologne* (1952) Giono insère une réflexion qui résume bien cette idée de fond. Le narrateur explique pourquoi les personnages ont attaqué Julie, la raison étant qu'elle avait du pouvoir. Si la recherche du nécessaire matériel occupe la majorité du temps des hommes, activité qui oblige souvent à s'emparer des biens des autres,⁸² cédant à l'instinct de conservation, ils ressentent néanmoins le besoin d'avoir une raison de vivre qui ne s'assouvisse pas et se renouvelle : « voilà le secret de ce que des esprits trop indulgents pour eux-mêmes appellent notre cruauté ». Ainsi « L'essentiel n'est pas de vivre : c'est d'avoir une raison de vivre. [...] C'est ainsi que nous avons utilisé Julie. Qu'aurions-nous pu faire d'autre de cette fille ? Elle n'avait qu'une moitié de beauté et cette moitié

⁸⁰ NMPREZ, cit., pp. 141-142.

⁸¹ GIONO, Jean, *Autres notes sur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 229.

⁸² Neuf fois sur dix nous constatons que, pour nous emplir la bouche, il faut vider celle du voisin. GIONO, Jean, *MP*, cit., p. 690.

avait plus de pouvoir qu'il n'était possible d'en supporter ».⁸³ Il peut s'agir du besoin d'améliorer sa position sociale, comme toujours dans le *Moulin de Pologne* :

Nous sommes des chrétiens, bien sûr, mais il ne faut jamais trop demander à personne. Notre âme a été neuve (plus ou moins longtemps selon les tempéraments), elle a servi de miroir aux forêts et au ciel ; elle a joué familièrement avec l'inconnaissable. Mais, nous avons dû rapidement nous rendre compte que ces reflets et ces jeux ne nous servaient à rien pour acquérir, conserver ou améliorer notre position sociale. Or, c'est elle qui fait bouillir notre marmite.⁸⁴

Il peut s'agir d'argent, comme dans le *Hussard sur le toit*, lorsqu'une sœur demande de l'argent à Angelo lorsqu'il est mis en prison :

Angelo était en train de trouver que cette prison avait des couleurs fort aimables et permettait de vivre royalement quand il s'aperçut que la religieuse était en train de palper avec les signes du plus sordide contentement les pans d'un petit châle de cachemire que la jeune femme avait noué autour du cou. Il fut outré de ce sans-gêne, de cette avidité non déguisée et il rabattit sans violence mais fermement cette main de laveuse de vaisselle.⁸⁵

Dans *Les Âmes fortes* (1949), les personnages agissent à partir de leurs passions, qui dépassent la recherche de l'argent. Le thème de la générosité exaspérée se développe à travers le couple des Numance, en particulier avec Mme Numance :

Madame Numance, je vous l'ai dit, avait toujours aimé donner. Elle était avec son mari comme les doigts de la main ; ce mariage s'était fait à la folie mais, donner était sa jouissance à elle. Cette passion, pour n'être jamais satisfaite, pousse ceux qui l'ont à donner sans mesure. Ils finissent par tellement donner qu'on croit que ce sont eux qui reçoivent. Comme ils donnent trop on croit qu'ils reçoivent trop. Ils donnent tellement que par le fait même on est quitte. Ils soulagent de telle façon et si totalement, et surtout si au-delà, que les gens soulagés s'envolent tout de suite comme des oiseaux et s'en vont à leurs affaires d'oiseaux. Ils deviennent inattentifs. Ils ont une fausse confiance dans la Providence. On n'a rien de commun avec ceux qui donnent sans mesure.⁸⁶

La générosité de Mme Numance frappe le lecteur pour sa démesure. Comme l'affirme Giono et comme le souligne Labouret, cette générosité hémorragique sert à Mme

⁸³ Ivi, pp. 689-690.

⁸⁴ Ivi, p. 686.

⁸⁵ Id, *HT*, cit., pp. 530-531.

⁸⁶ Id, *AF*, cit., p. 329.

Numance pour s'accomplir en se perdant⁸⁷ et elle est poussé jusqu'au point où « on ne peut plus distinguer le bien du mal », ⁸⁸ ce qui fait de ces âmes fortes des monstres :

Le généreux est un personnage exceptionnel, il n'est pas un personnage normal. [...] Le généreux est un homme qui cherche son bonheur par le moyen de la générosité. [...] [Dans *Les Âmes fortes*] cette générosité je voulais la pousser sans limites, jusqu'au bout ! C'est cette démesure, précisément, qui conduit à la catastrophe ! [...] Au fond, nous sommes dans le drame, dans le drame grec, le drame de la démesure, donnée ici à la générosité. [...] Je veux indiquer qu'il y a une limite à partir de laquelle le bien se transforme en mal. À cause de cette démesure, parce que c'est le démon de la démesure ! [...] Là, nous sommes dans la transformation constante du bien en mal et parfois du mal en bien.⁸⁹

Dans le *Moulin de Pologne*, nous retrouverons cette générosité poussée à l'extrême chez M. Joseph, pris d'amour pour Julie :

La construction du royaume à laquelle il employait tout son temps (et le mien) avec quelle passion! n'était pas un effet du désir de posséder, au contraire; par un de ces paradoxes finalement si raisonnables dès qu'il s'agit d'amour, il ne carrelait la terre de ses propriétés, cimentait champs de blé à vignobles, vignobles à vergers, vergers à prairies, que dans son ardent besoin de donner.⁹⁰

Même la jalousie peut causer cette générosité outre mesure « J'ai connu des jaloux qui avaient trouvé *le mouvement perpétuel* de l'amour en apprenant l'existence d'un rival ayant des chances. Ils devenaient des *cancers* de générosité ». ⁹¹ Évidemment, ce plaisir de donner jusqu'à l'excès n'est pas compréhensible dans une société puisqu'il est contraire à l'instinct de conservation qui tend, dans un système économique, à l'accumulation de l'argent. Dans *Les Âmes fortes*, Giono souligne ce point, en montrant que ce sont les passions à guider les personnages, ce qui peut signifier que la recherche de l'argent n'est pas le seul moteur possible. Dans la description que Thérèse fait d'elle-même, par exemple, l'argent est loin d'être une priorité, alors qu'elle accorde beaucoup d'importance au fait d'agir selon sa propre nature et d'être elle-même : « Mais les sous ne m'intéressaient pas outre mesure. On m'aurait donné des millions, je les aurais pris, mais l'intérêt n'aurait pas été dans les millions. Il aurait été dans la manière de me les

⁸⁷ LABOURET, Denis, *Intérieur nuit. Lire Les Âmes fortes de Jean Giono*, Rouen, PURH, 2016. Dorénavant : LABOURET, Denis, *Intérieur nuit*, p. 19.

⁸⁸ Ivi, p. 140.

⁸⁹ GIONO, Jean, *Entretiens avec Jean Amrouche*, cit., p. 208-209.

⁹⁰ Id, *MP*, cit., p. 1338.

⁹¹ Ivi, p. 742.

faire donner. Ce qui m'intéressait, c'était d'être ce que j'étais, et de faire ce que je faisais ».⁹² Pour Mme Numance non plus l'argent est important : « Elle pensa à Thérèse. Elle se dit : “ Quel dommage que l'argent ne compte pas ! Je n'ai rien à lui sacrifier à elle ; sinon *mon désir même*. ” Elle s'y résolut ».⁹³ Cette attitude est semblable à celle de Machiavelli tel que Giono le décrit à plusieurs reprises : « Au fond, il s'en fout de l'argent. Il en réclame quand il en manque, mais les joies qui comptent, c'est l'esprit des rois qui les lui donne. C'est moins la victoire diplomatique (il n'en remporte pas) que la bataille ; il aime lutter d'esprit avec l'esprit des rois ».⁹⁴ Dans le cas de Machiavel, le profit ne justifierait pas ses efforts, vu son salaire :

Il est payé au mois, et peu. Il touche à peu près l'équivalent de ce que touche actuellement un employé de banque ou un facteur de postes. Là-dessus il paye les neuf dixièmes de ses frais de déplacement, quand il va chez les rois. [...] S'il n'était pas passionné par ses expériences, est-ce qu'il poursuivrait ce jeu de dupes ?⁹⁵

Au thème de la générosité fait écho celui de l'égoïsme. Firmin, qui cherche à s'assurer une place dans la société et cherche à accumuler de la richesse, n'arrive pas à s'expliquer l'attitude de Mme Numance, son système de raisonnement ne pouvant pas concevoir une générosité comme fin en soi. Ainsi, il considère obligatoire la présence d'autres fins, qui, s'ils ne sont pas visibles, doivent forcément être cachés. :

Je me demande où ils veulent en venir. Si nous allons loger dans le petit pavillon de leur jardin, comme ils nous ont dit de le faire, est-ce que c'est pour nous mettre le pied dessus ? Ou bien quoi ? Cette façon de tout donner ça n'était pas catholique.

(...)

Elle m'a bien précisé, dit-elle, que ce pavillon, elle nous le donnait. — Halte-là ! l'interrompt Firmin, qu'est-ce qu'elle entend par donner ?⁹⁶

[...]

Il continuait à ne rien comprendre. Reveillard avait eu l'air de trouver la reconnaissance tout à fait bien et normalement libellée. Alors, que signifiait la douceur de madame Numance ? Est-ce qu'elle ne se rendait pas compte qu'elle se ruinait, qu'elle allait se trouver bientôt sur le pavé ?⁹⁷

⁹² GIONO, Jean, *AF*, cit., p. 421.

⁹³ Ivi, p. 387.

⁹⁴ Id, *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 203.

⁹⁵ Id, *Autres notes sur Machiavel*, Ivi, p.241.

⁹⁶ Id, *AF*, cit., p. 316.

⁹⁷ Ivi, pp. 388-389.

Paradoxalement, la vision de Firmin n'est pas loin de la vérité. Dans un schéma qui altère l'antithèse entre générosité et égoïsme, ce dernier apparaît, en effet, comme supérieur :

Tout va à vau le vent et à vau-l'eau. Il n'y a qu'une constante. Par un juste retour du monde extérieur, le cœur humain (une fois dévoilé) n'a pas trente-six façons de réagir. Il n'en a qu'une seule: l'égoïsme; dans quoi on peut faire entrer toutes les générosités, les dévouements, les courages, les passions et les turpitudes. Sur ce sujet Nicolas [Mach.] et nous-mêmes sommes tranquilles comme Baptiste.⁹⁸

Ainsi, renoncer à l'égoïsme pour placer quelqu'un avant soi-même est une démonstration sinon un paramètre pour l'évaluation de la valeur d'un homme.⁹⁹ Dans le *Moulin de Pologne*, on trouvera l'égoïsme démesuré chez Mlle Hortense, qui est décrite par le narrateur dans sa relation avec Jacques :

Il paraît que l'amour est un don de soi. Des gens qui semblent à première vue bien informés me l'ont dit. S'il s'agit vraiment de cette opération, on peut affirmer que Mlle Hortense n'aimait ni Jacques ni personne. C'était l'être le plus purement incapable de se donner à qui que ce soit, sauf à elle-même. Elle avait besoin de Jacques. Elle en avait besoin pour brimer le destin, comme les femmes ont besoin de fils pour brimer les maris et, à défaut de fils, font servir au même usage la religion et, d'une façon générale, tout ce qui peut leur donner barre. L'égoïsme, dans son extrême pureté, a le visage même de l'amour. C'est pourquoi on dit que Mlle Hortense mourut d'amour et que sa mort a été inscrite au compte de Jacques. Il venait de lui annoncer l'intention où il était de se marier.¹⁰⁰

Nous pouvons noter la tendance qu'ont souvent les narrateurs des romans gionien à généraliser et à expliquer les sentiments et les comportements des personnages par leur nature humaine.¹⁰¹ Dans *Le Hussard sur le toit*, lorsque Angelo et Pauline s'arrêtent à l'auberge et ils rencontrent un voyageur qui vient d'arriver, l'égoïsme se lie à l'esprit de conservation :

⁹⁸ Id, *Monsieur Machiavel où le cœur humain dévoilé*, in GODARD, Henri (dir.) *De Homère à Machiavel*, cit., p. 155.

⁹⁹ Si la nature humaine tend vers l'égoïsme, cela implique qu'on a besoin d'une bonne motivation pour aimer quelqu'un, comme c'est le cas pour Machiavelli : « On cherche souvent des pour savoir si un tel est vraiment un chic type ou non. Il y a une chose qui ne trompe pas: voyez s'il a un copain. [...] [I]nspirer une telle fidélité, ça classe un homme[...] [...] On n'est pas aimé de cette façon sans motif. La nature humaine est plutôt égoïste, vous savez ; et il n'y a pas d'égoïsme plus intransigeant que la frousse. Pour en arriver à préférer quelqu'un à soi-même, je ne sais pas si vous vous rendez compte ! » Ivi, pp. 137-138.

¹⁰⁰ Id, *MP*, cit., p. 680.

¹⁰¹ [Variante p. 680b] : Ce qui m'a attiré à [perdre] employer mon temps dans le projet que je poursuis, c'est qu'à chaque instant cette aventure pourrait être celle de n'importe qui [et qu'elle dessine nos propres frontières dans tous les sens] et qu'elle utilise [les forces secrètes que tout le monde possède] le goût de jouir des autres que tout le monde cache soigneusement. Ivi, p. 1293.

On ne peut pas prétendre que nous aimions beaucoup notre prochain. Vous me répondez : “Je ne fais de mal à personne.” Attention : la haine n’est pas le contraire de l’amour ; c’est l’égoïsme qui s’oppose à l’amour, ou plus exactement, monsieur, un sentiment dont vous entendrez désormais beaucoup parler en bien et en mal : l’esprit de conservation.¹⁰²

Ce premier aperçu dans l’œuvre romanesque montre combien d’attention Giono accorde aux mécanismes qui règlent les actions et les comportements des êtres humains. Si, d’une part, l’héritage de Machiavel et Hobbes influence cette vision, elle se réverbère dans la représentation des actions des personnages ainsi que dans les descriptions faites par eux-mêmes ou par des narrateurs lucides, qui ont tendance à proférer des maximes ou des considérations générales sur la nature humaine, du fait de leur expérience et de leur capacité d’observer les autres avec un regard détaché, comme dans le cas du narrateur du *Moulin de Pologne*, donnant donc à ces passages l’allure d’un discours moraliste.

Une autre caractéristique de la conduite des hommes est la tendance à la violence. Pour Giono qui veut partager avec son public sa lecture de Machiavelli, la violence fait certainement partie de la réflexion. Elle est une pulsion naturellement présente dans chacun, que l’on retient pour vivre en société. Dans certains cas, cette pulsion se manifeste : « Disons simplement que, lorsque la nature humaine que chacun porte en soi n’est plus retenue, enchaînée par la terreur du châtiment, on tue : on fait la Saint-Barthélémy, les massacres de Septembre, etc., avec allégresse, joie et même délire ».¹⁰³ Dans *Les Âmes fortes*, comme dans *Un roi sans divertissement*, Giono reprend le thème de la violence en tant que passion humaine. Lorsque Thérèse reconstruit la chaîne de ses propres raisonnements, elle évoque une prise de conscience de ses passions. Le désir de réaliser son projet est tellement fort qu’il pourrait la pousser à commettre un meurtre : « J’étais sûre d’en faire mon affaire. Pour m’éprouver, je me dis même : est-ce que tu serais capable de tuer dans ce cas-là ? Je n’eus pas besoin de réfléchir longtemps : j’en étais capable ».¹⁰⁴ Firmin, à la limite de la folie pour ne pas pouvoir comprendre les actions de Mme Numance, envisage de la tuer :

Madame Numance ne sut jamais qu’elle avait été sur le point de mourir en traversant le bois de chênes car Firmin s’était enfin décidé bêtement à l’étrangler et à fuir dans

¹⁰² Id, *HT*, cit., p. 505.

¹⁰³ Id, *Autres notes sur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 230.

¹⁰⁴ Id, *AF*, cit., p. 421.

la forêt. Mais au moment où il se rapprochait d'elle par-derrière, les mains déjà ouvertes, une lanterne qu'on démasqua à quelques pas d'eux dans les taillis le planta raide comme un pieu dans la boue du chemin.¹⁰⁵

La violence présente dans le roman n'est pas seulement le moyen pour satisfaire ses besoins ou désir. Elle est également une source de plaisir et de joie. Thérèse bat son mari Firmin et éprouve du plaisir à l'idée de préparer puis d'assister à sa mort :

Elle demanda à Firmin : « Est-ce que tu es bien ? Es-tu heureux ? » Il lui répondit : « Je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie. » Elle se dit : « Parfait ! C'est exactement maintenant qu'il faut le tuer. » Elle se mit à réfléchir dans un état de volupté qu'elle n'avait encore jamais connu. « Il faut, se dit-elle, qu'il se voie mourir. Ça va être un peu plus difficile. Mais, quelle différence ! »¹⁰⁶

Dans ce cadre, la phrase finale du récit de la mort de Firmin, prononcé par Thérèse, prend un ton particulièrement inquiétant : « Je n'aurais pas voulu manquer la mort de Firmin pour tout l'or du monde ».¹⁰⁷ Si, dans une société moderne, le rôle du gouvernement devrait être celui de dompter les citoyens, et on emploie ici le conditionnel car, comme nous le verrons, ce n'est pas toujours le cas, les menaçant de sanctions lorsqu'ils n'arrivent pas à contenir leur instinct de violence, lorsque cette autorité manque, comme dans le cas d'une épidémie qui sème le chaos dans le pays entier, elle se déchaîne avec des effets néfastes. C'est ce qui arrive dans le *Hussard sur le toit*, où Angelo fait noter à Pauline qu'ils sont tombés sur un lot de brigands : – Non, dit Angelo, nous sommes tombés sur de braves gens qui ne craignent plus les gendarmes. C'est pire. Ils vous couperaient la tête avec un cure-oreille, quitte à s'y reprendre à cent fois ».¹⁰⁸ L'une des fonctions des lois et des gouvernements serait donc celle d'empêcher la violence.

Les exemples que nous venons de citer contribuent à créer des réalités dans lesquelles les hommes sont en lutte entre eux et c'est le plus fort qui triomphe. C'est un phénomène qui est déjà présent dans les romans d'avant-guerre, mais Giono souligne alors beaucoup plus le fait que l'homme est opposé à des forces externes, telles que celles de la nature : par exemple dans *Regain* (1930), avec l'effort pour créer une vie nouvelle dans un village abandonné, ou dans *Batailles dans la montagne* (1935), avec la lutte d'une

¹⁰⁵ Ivi, p. 388.

¹⁰⁶ Id, *AF*, cit., p. 462.

¹⁰⁷ Ivi, p. 465.

¹⁰⁸ Id, *HT*, cit., p. 565.

communauté paysanne pour se sauver du désastre causé par l'eau et la boue. Dans *Promenade de la mort et départ de l'oiseau bagué le 4 septembre 1939*, comme le sera pour *Le Hussard sur le toit*, l'ennemi est partout autour des personnages, cette lumière aveuglante qui enveloppe tout et de laquelle on ne peut pas échapper. Dans les deux cas l'ennemi invisible contre lesquels les personnages se mesurent est la guerre, explicitement nommé dans le premier texte et symbolisé par le choléra dans le second. Lorsqu'il n'y a pas d'ennemi extérieur, les hommes ont tendance à créer des tensions entre eux et cela en raison de leur nature et de la nécessité de satisfaire leurs besoins matériels ou d'assouvir d'autres passions et donc au-delà de leurs besoins primaires. Dans *Les grande œuvres politiques de machiavel à nos jours* de Chevallier, Giono marque le passage suivant à propos de Machiavel et de la constatation de cette lutte et du triomphe du plus fort dans l'histoire des hommes :

Le lecteur qui s'attendrait à un débat préalable sur la question de droit, la question de la légitimité de l'acquisition, connaîtrait mal Machiavel ; c'est là un domaine radicalement étranger à l'auteur du <i>Prince</i>. Celui-ci ne se meut que dans le domaine du fait, c'est-à-dire de la force. Car le triomphe du plus fort est le fait essentiel de l'histoire humaine, Machiavel le sait, et le dit implacablement. Notons d'ailleurs que, ni Machiavel en écrivant <i>Le Prince</i>, ni ses contemporains en le lisant, n'éprouvaient cette impression d'implacabilité ; il y avait là, pour lui comme pour eux, <u>pure et simple constatation d'un fait tout naturel, tout banal.</u>	* *
--	-------------------

Fig. 3.8 Passage du texte de Chevallier avec la reproduction des annotations de Giono.¹⁰⁹

C'est la guerre perpétuelle de chacun contre chacun et de tous contre tous, que Hobbes décrira comme la volonté avérée de se battre : « tant qu'existe cette volonté, il y a guerre, non paix, et l'homme est un loup pour l'homme : homo homini lupus ». Et puisqu'en une

¹⁰⁹ OPCHEV, cit., p. 15.

telle guerre les tentatives d'usurpation sont constantes, pour Machiavelli comme pour Hobbes, la force et la ruse sont des vertus cardinales : « Voilà la misérable condition où la simple nature - en dehors de tout péché, de toute perversion – place l'homme. Voilà l'état de nature ».¹¹⁰

Comme nous venons de l'observer, Giono se montre attentif aux postulats de Hobbes, qui imagine l'homme dans l'état de nature en ligne avec le courant jusnaturaliste. Pour le penseur anglais, cet état est une notion hypothétique indispensable à l'étude du fondement et de la légitimité de l'État, de l'extension de son pouvoir et de ses droits sur les citoyens. L'approche du philosophe anglais, qui se fonde sur le rationalisme matérialiste, consiste à proposer des déductions sur la base d'une vision profondément pessimiste de l'homme, qu'il hérite de son expérience directe de la guerre civile anglaise. L'observation de l'homme, finalisée à en déceler les mécanismes les plus profonds est donc le point de départ de sa méthode, qui, aux yeux de Giono, est la naturelle évolution de celle de Machiavelli, porteur d'un regard désenchanté et capable d'aller au fond des choses et au-delà de l'apparence. Dans la production romanesque gionienne de l'après-guerre, l'appréciation de la méthode d'observation des hommes chez Hobbes et surtout chez Machiavelli se réverbère dans celle qu'ont certains personnages de percevoir le monde et d'agir. Il vaut donc la peine de comprendre, plus en détail, les caractéristiques de ce regard lucide, pour voir comment Giono l'hérite de ses lectures et comment il l'applique dans la création romanesque.

Dans le message qui ouvre le *Prince*, Machiavelli explique à Lorenzo de' Medici qu'il a acquis ses connaissances à travers une « longue expérience des choses modernes et une continuelle lecture des anciennes ».¹¹¹ Ainsi, l'observation des hommes et l'expérience directe du monde participent, conjointement à des études d'histoire à la formation du savant en matière de politique. Giono est très touché par cet aspect, comme le montrent les marques de lecture non verbales présentes dans le volume de Poirel (Fig. 3.9) :

¹¹⁰ Ivi, p. 57.

¹¹¹ « Désirant donc pour ma part m'offrir à Votre Magnificence avec quelque témoignage de ma soumission à son égard, je n'ai trouvé parmi mes biens nulle chose qui me soit plus chère et que j'estime autant que la connaissance que j'ai apprise par une longue expérience des choses modernes et une continuelle lecture des anciennes. Les ayant longuement et avec une grande diligence pensées et examinées et réduites à présent en un petit volume, je les adresse à Votre Magnificence ». MACHIAVEL, Nicolas, *Le Prince*, Paris, Pocket « Classiques », 2018, p. 9.

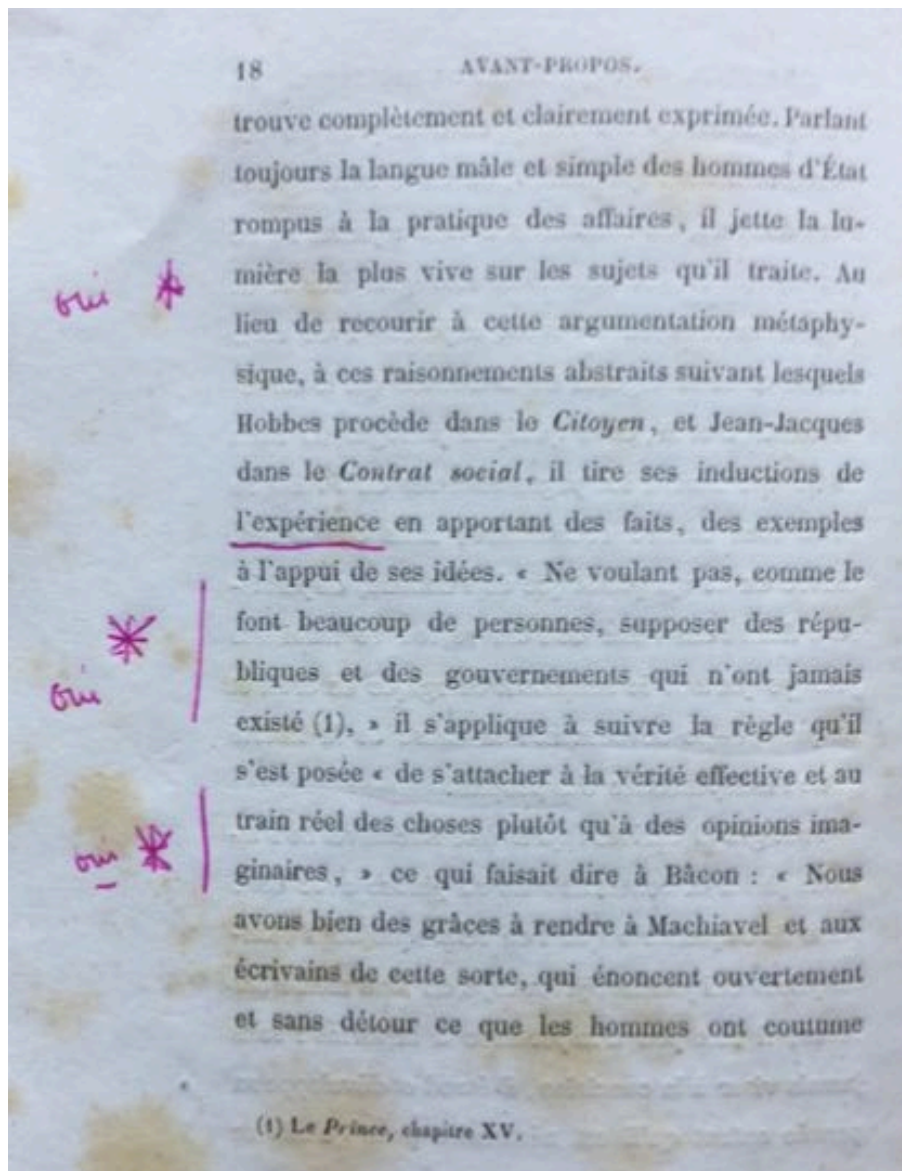


Fig. 3.9 Marques de lecture, p. 18 de Poirel.¹¹²

Cet intérêt se manifeste dans l'œuvre par le biais de l'insertion de personnages qui arrivent, par le biais du contact direct avec le monde, à connaître les hommes. Dans *Angelo*, par exemple, Céline de Théus acquiert sa connaissance des mécanismes qui règlent la société et les actions humaines grâce à son expérience :

Elle a vécu dans le monde ; elle n'a jamais cessé de tenir table et maison ouvertes ; elle comprend donc fort bien le rouage, le ressort et le roulement des roueries, et

¹¹² POIREL, Victor, *Essai sur les Discours de Machiavel*, avec les considérations de Guicciardini, Saint-Nicolas(Meurthe), Impr. de P. Trenel, Librairie Internationale, 1869, p. 18.

même, elle finit par apprécier dans certains tours de bâton supérieurs – dont elle dit qu’ils ont quasi la noblesse de tours d’épée – une logique, une mathématique d’escrime dont elle est bon juge.¹¹³

Dans *Le Moulin de Pologne* on trouve un narrateur qui fait partie de la communauté dans laquelle arrive M. Joseph, homme aux qualités extraordinaires qui acquerra du pouvoir grâce à sa capacité de traiter avec les gens. Ce narrateur décrit les événements ainsi les personnages à partir de son point de vue d’homme âgé qui a bien l’habitude de son pays et qui observe ses contemporains avec « avec indulgence et délice ».¹¹⁴ Au chapitre V, il affirme qu’il lui a fallu de nombreuses années avant d’avoir une vue générale du caractère de M. Joseph, duquel il dépend économiquement. Le narrateur affirme de connaître la nature humaine et décrit la méthode analytique qu’il emploie pour observer les gens : « J’avais une méthode bien simple chaque fois. L’important était qu’on me voie ; même pas : qu’on m’aperçoive, plutôt... ».¹¹⁵ Son métier de clerc de notaire lui permet de classer les informations : « Mon métier [- je suis clerc de notaire -] ou plutôt ma condition me permet d’être au courant de beaucoup de choses. [...] J’avais classé [...] ce que tout le monde en connaissait ».¹¹⁶ Grâce à son expérience, il est donc en mesure d’observer la société et les hommes avec un regard lucide : « C’est donc avec un esprit non prévenu et fort difficile à tromper que j’ai fait passer sous mon lorgnon la façon dont M^{lle} Hortense jouissait de Jacques ». À travers ces personnages, nous voyons apparaître la méthode analytique de Machiavel, qui se manifeste comme un intérêt pour les agrégats humains visant à relever la structure et les normes à sa base.¹¹⁷ Ainsi, dès *Angelo*, Giono aurait été séduit par cette attitude faite de « calculs savants, de minutieuses mises au point, de pièges, de patience », qui « repose avant tout sur une connaissance exacte du mécanisme des passions humaines ».¹¹⁸

Un autre moyen pour faire de l’expérience du monde est le voyage. Machiavelli, on le sait, a eu la possibilité de se déplacer lors des missions diplomatiques entre 1504 et 1508, en particulier chez le roi de France Louis XII et César Borgia. Ces voyages lui ont

¹¹³ GIONO, Jean, *A*, cit., p.14.

¹¹⁴ Id, *MP*, cit., p. 1266.

¹¹⁵ Ivi, p. 700.

¹¹⁶ Variante p. 682b, Ivi p. 1303.

¹¹⁷ Voir LANDI, Sandro, *Lo sguardo di Machiavelli. Una nuova storia intellettuale*, Bologna, Il Mulino « Studi e ricerche », 2017.

¹¹⁸ GODARD, Henri, *Notice à Angelo*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., p. 1212.

permis d'étudier les différents modes de gouvernement et la politique des régnants. Après la chute de la république de Florence, comme on sait, Machiavelli se retire à Sant' Andrea, où, à partir de 1513, il rédigera ses écrits les plus célèbres. Pendant cette période, ses fréquentations changent, avec l'adoption du mode d'existence de la campagne rurale au lieu de celui de la ville. La lettre que Machiavelli adresse à Francesco Vettori le 10 décembre 1513, très connue, est révélatrice de l'approche analytique dans l'observation de groupes humains différents, qui est fonctionnelle à l'élaboration de sa pensée politique :

Voici donc comme je vis. [...] Je me lève avec le soleil et je vais à un de mes bois. [...] [J]'y reste deux heures [...] à tuer le temps avec mes bûcherons. [...] En quittant mon bois, je m'en vais à une fontaine et de là à ma volière. J'emporte un livre sous le bras, tantôt Dante, tantôt Pétrarque, tantôt l'un de ces poètes mineurs, comme Tibulle, Ovide et autre [...] Je gagne ensuite l'auberge sur la grand'route: je m'entretiens avec ceux qui passent, je demande des nouvelles de leurs pays, je devine pas mal de choses, j'observe la variété des goûts et la diversité des caprices des hommes. [...] Sitôt déjeuné, je fais retour à l'auberge : il y a là d'habitude avec l'aubergiste un boucher, un meunier, deux chausfourniers.¹¹⁹

Comme l'affirme Landi, la dimension de la pérégrination, si commune dans l'Europe moderne avec ses pèlerins, ses marchands, ses militaires et ses vagabonds, se matérialise dans cette lettre. Selon le spécialiste, Machiavelli développe vis-à-vis de ce monde itinérant non seulement une certaine curiosité mais aussi une attitude analytique qui mérite de l'attention. Il est attiré par la diversité culturelle, dont il tire de la matière à réflexion pour ses études sur la nature des agrégats humains.¹²⁰

Si donc, d'un côté, dans l'étude de Machiavelli il ne faut pas séparer la dimension politique de la dimension ethnographique,¹²¹ l'intérêt anthropologique semble, de l'autre, inséparable de sa pensée politique. Dans les textes et les notes sur Machiavel, Giono se montre touché par la manière à travers laquelle l'écrivain florentin arrive à connaître le cœur humain, en particulier en ce qui concerne l'expérience de vie, l'observation du monde et de la société, l'interaction avec des gens qui exercent des métiers très différents et relèvent de milieux sociaux variés. Les manifestations de cet intérêt sont nombreuses, et vont de l'extraction exacte de certains passages (« L'expérience des choses et la lecture

¹¹⁹ MACHIAVEL, *Œuvres complètes*, BARINCOU, Edmond (dir.), GIONO, Jean (Introd.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, pp. 1435-1436.

¹²⁰ LANDI, Sandro, *Lo sguardo di Machiavelli*, cit., p. 93.

¹²¹ Ivi, p. 94.

assidue des anciens »)¹²² à l'élaboration personnelle: « C'est l'étude du monde et de ce qui s'y passe et non pas une creuse méditation de cabinet qui ont appris à Machiavel ce qu'il a écrit ».¹²³ Cette succession de rencontres est soulignée par l'emploi de l'accumulation ou de l'énumération :

Il connaît les façons de faire des juges, notaires, marchands d'étoffe, changeurs, banquiers, médecins, pharmaciens, art de la laine, pelletiers, corroyeurs, tanneurs, maçons, cordonniers, menuisiers, quand ils sont déchaînés, affamés de puissance ou de pain, et qui déambulent présentement enchaînés au bon soleil de mai.¹²⁴

[...]

A l'aide d'autocars (qui, parfois, partent de si loin qu'ils sont obligés de quitter le village ou le petit bourg avant le lever du jour), de trains et de michelines, il se fait un grand trafic de luxurieux, de gourmands, d'envieux, de cupides, d'ambitieux, de paresseux, de violents, d'hérétiques, de séducteurs, augures, simoniaques, sorciers, imposteurs, hypocrites, voleurs, falsificateurs, semeurs de discordes, faux-monnayeurs, fornicateurs et adultères de tous genres entre les collines de bronze et Marseille.¹²⁵

Dans *Les Âmes fortes*, Thérèse se sert de l'accumulation, nous avons vu comment Giono se sert de l'accumulation pour les descriptions de la composition de la société, ce qui permet la réalisation d'un inventaire social. Cette figure de style est considérable comme l'un des stylèmes de l'écrivain. Dans *Mort d'un personnage* (1949), il l'emploie pour décrire la présence humaine dans la ville de Marseille: « On ne faisait pas, cependant, très attention à nous.¹²⁶ Cette place était le rendez-vous d'une société très mêlée et extrêmement hétéroclite. Nous allions, pas à pas, à travers des marins, des Arabes, des débardeurs, des cavaliers, des dames, des ménagères, des ouvriers ».¹²⁷ Dans l'introduction aux *Œuvres complètes* de Machiavelli nous retrouvons le même procédé :

Il a eu entre les mains des âmes de rois, des âmes de papes, des âmes de républicains, des âmes de corps qui voulaient être rois; il manié l'âme des gens qui veulent la paix, l'âme de gens qui veulent la guerre; l'âme de commerçants, des banquiers, des boutiquiers, des ouvriers, l'âme réjouie des bourreaux et l'âme acide des suppliciés [...].¹²⁸

¹²² Extraction. GIONO, Jean, *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.) *De Homère à Machiavel*, cit., p. 203.

¹²³ Ivi, p. 205.

¹²⁴ GIONO, Jean, *Monsieur Machiavel ou le cœur humain dévoilé*, cit., p. 146.

¹²⁵ Id, *N*, cit., p. 711.

¹²⁶ L'image de l'inventaire a été proposée par Labouret. LABOURET, Denis, *Intérieur nuit*, cit., p. 72.

¹²⁷ GIONO, Jean, *MP*, cit., p. 158.

¹²⁸ GIONO, Jean, *Introduction aux Œuvres de Machiavel* in GODARD, Henri (dir.) *De Homère à Machiavel*, cit., p. 181.

Ce regard désenchanté que Machiavelli porte sur le monde et sur les hommes lui permet d'aller au-delà des apparences. En 1949, Giono lit cette phrase à propos de Machiavelli dans *Les grandes œuvres politiques* de Chevallier : « il avait les yeux singulièrement ouverts, et savait observer le fond des choses sous les masques divers qu'elles revêtent ».¹²⁹ Dans *Les Âmes fortes*, où le regard règle le rapport entre les personnages,¹³⁰ nous retrouvons cette capacité chez Thérèse, dont le lieu de travail, à savoir une auberge à l'intérieur de laquelle est présente une taverne qui accueille les voyageurs, constitue un *observatoire de la mosaïque sociale*,¹³¹ opération fonctionnelle à la compréhension des mécanismes qui sous-tendent l'agir humain afin de planifier le sien et atteindre ses objectifs :

Mais, l'ordinaire : la mère de famille, l'huissier, le notaire, le commis voyageur, le soldat en permission, le collégien, la ménagère sur son trente et un, le fonctionnaire, l'instituteur, l'épicier, ceux qui ne voyageaient pas mais qui se déplaçaient ; ceux qui allaient chez la cousine ou chez ma mère, ou rentrer chez moi ? ceux qui étaient attendus par des morts ou par des soupes ; ceux-là aussi, c'était rigolo comme il y avait à boire et à manger. Combien de fois ils m'ont fait envie ! Je voyais tout.¹³²

Nous pouvons noter que la taverne est l'un des lieux assidument fréquentés par Machiavelli à Sant'Andrea, et c'est, pour lui aussi, l'espace où advient la rencontre avec les habitants du bourg, et avec des gens variés, outre à la forêt et à la rue.¹³³ Si la lecture de la lettre de Machiavelli à Francesco Vettori que nous avons citée plus haut et qui est présente dans le volume de la Pléiade pour lequel Giono a écrit la préface était antérieure à la rédaction de ce passage, nous pourrions supposer un renvoi intertextuel. Comme le souligne Luce Ricatte, en 1947 Giono exprimait, dans une note du 9 juin de son carnet, son intérêt pour le thème de la route et du trimardeur, dans un plan de roman qui prévoyait un voyageur observateur : « Roman à écrire (à la première personne) sur un type qui trimarde en faisant de l'auto-stop de gros camions (itinéraires, auberges, aventures,

¹²⁹ OPCHEV, cit., p. 11.

¹³⁰ ZAMAGNI, Elena, *Les Âmes fortes sous le signe de Machiavel*, in Romestaing, Alain (dir.) *Lectures de Giono. Les Âmes fortes*, Rennes, PUR « Didact Français », 2016, p. 64.

¹³¹ LABOURET, Denis, *Intérieur nuit*, cit, p. 72.

¹³² GIONO, Jean, *AF*, cit., p. 404. Voir également le passage précédent, qui contient d'autres rencontres de Thérèse : [U]n petit bonhomme heureux comme un roi. [...] [U]n roi d'Espagne. [...] [L]e père de famille en rupture de ban [...] [U]n officier de marine. [...] [D]es drapiers de Nîmes : le père, la fille et le futur. Ivi pp. 401-403.

¹³³ LANDI, Sandro, *Lo sguardo di Machiavelli*, cit., p. 168.

routes, visions générales, portraits, portrait général de l'époque ». ¹³⁴ Dans les *Grands Chemins*, le narrateur se trouve dans un bistrot et observe :

Je retrouve chaque fois dans l'aube, au bistrot où j'étais allé le premier jour, toute cette bande de zèbres et de gonesses glacés qui attendent le départ du premier car. Ils sont verts comme des malades, et les poules se sont mis du rouge à côté des lèvres plus que dessus. Ils se ratatinent dans des canadiennes et des vestes en peau de mouton. Ils tapent du pied. Ils vont mettre le nez cinquante fois à la vitre et frotter la buée pour voir si le car est sur la place, puis ils retournent au comptoir sucer un petit godet de café au cirage. Je ne sais pas si c'est parce que le lit les a dégorgés un peu tôt : ils sont rudement moches et ils sentent fort. Je ne sais pas combien il y a là-dedans de bons pères, bons époux et de couples unis, mais le plus clair, c'est que chacun d'entre eux donnerait tout le reste de la société pour un petit œuf de chaud entre ses cuisses. Sauf une femme, qui sent la dent cariée comme tout le monde, mais qui serre contre elle un petit lardon. Elle s'est découverte pour le couvrir. On ne lui arracherait pas son os !

Je viens ici exprès pour toute cette paisible chiennerie. J'ai besoin de naturel. ¹³⁵

Pour Giono, Machiavelli est un simple appareil de connaissance, ¹³⁶ capable de voir au-delà des apparences et des masques que les êtres humains portent pour pouvoir poursuivre leurs objectifs. Chevallier, que l'écrivain a lu, soulignait cet aspect : « il avait les yeux singulièrement ouverts, et savait observer le fond des choses sous les masques divers qu'elles revêtent ». ¹³⁷ Dans le *Moulin de Pologne*, le narrateur affirme d'être le seul à entrevoir les mécanismes qui sous-tendent les actions de M. Joseph. S'il n'est pas capable de voir au-delà du masque il est le seul capable de s'apercevoir qu'il en porte une : « Je n'en revenais pas. Le plus drôle, c'est que je fus le seul à être éclairé par cet incident, et même à remarquer la désinvolture insolente avec laquelle il venait de nous signifier notre totale absence d'importance ». ¹³⁸ Comme le souligne Vissing, chez Machiavelli « l'instrument de la simulation, de la dissimulation – le masque – ne couvre jamais que partiellement le chef. En contournant le personnage déguisé on ne voit peut-être pas derrière son masque, mais l'on s'aperçoit qu'il en porte un ». ¹³⁹

Dans le chapitre XVIII du *Prince*, que Machiavelli consacre à la loyauté du souverain, il distingue clairement entre l'être et le paraître :

¹³⁴ RICATTE, Luce, *Notice aux Grands Chemins*, in GIONO, Jean, *ORC V*, cit., p. 1146 ; MORZEWSKI, Christian (dir.), *Journal de Giono – 1946-1949*, in « Revue Giono » n°2/2008 p. 80.

¹³⁵ GIONO, Jean, *GC*, cit., pp. 608-609.

¹³⁶ Id, *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 210.

¹³⁷ *OPCHEV*, cit., p. 11.

¹³⁸ GIONO, Jean, *MP*, cit., p. 729.

¹³⁹ VISSING, Lars, *Machiavel et la politique de l'apparence*, Paris, Presses Universitaires de France, « La politique éclatée », 1986, p. 13.

Pour un prince, donc, il n'est pas nécessaire d'avoir en fait toutes les qualités susdites, mais il est tout à fait nécessaire de paraître les avoir. J'oserai même dire ceci : si on les a et qu'on les observe toujours, elles sont néfastes ; si on paraît les avoir, elles sont utiles ; comme de paraître miséricordieux, fidèle à sa parole, humain, honnête, religieux, et de l'être, mais avoir l'esprit tout prêt, s'il faut ne pas l'être, à pouvoir et savoir changer du tout au tout. [...] Les hommes en général jugent plus selon leurs yeux que selon leurs mains ; car chacun a la capacité de voir, mais peu celle de ressentir. Chacun voit ce que vous paraissez, peu ressentent ce que vous êtes.¹⁴⁰

Le 10 mai 1949, Giono écrit une phrase qui renvoie à cette réflexion : « Au fond, ce qu'on cherche, au Thibet aussi bien qu'ici, c'est l'*explication des apparences* (y songer ; ceci peut être dramatique – je veux dire être le moteur d'un drame au lieu d'être le moteur du drame) ». L'apparence est donc une stratégie mise en œuvre par les êtres humains pour dissimuler leur nature et leurs objectifs. Cette idée est transposée dans *Les Âmes fortes*, où les habits influencent l'opinion que la société se fait des personnages, comme ce passage sur Firmin :

Firmin s'acheta des guêtres et une sorte d'uniforme : une veste de velours coupée à la garde-chasse, avec des boutons de cuivre gros comme des écus où les têtes de sanglier avaient un demi-centimètre d'épaisseur. Il se disait plusieurs choses. D'abord : « Comme ça il n'y a plus de doute, je ne suis plus un ouvrier. J'ai ma devanture ; c'est encore mieux que les cigares du baptême. C'est le chemin pour que les gens me disent : Monsieur. Je veux bien faire mes pommes de terre moi-même mais, qu'on me prenne pour un paysan, minute ! Je monte, je ne descends pas. »¹⁴¹

Thérèse, lorsqu'elle observe la société qui l'entoure, constate également ce fait, en particulier dans le passage dans lequel elle décrit les voyageurs de passage dans l'auberge où elle travaille :

Ils vous disent qu'ils ont tout ce qu'il faut dans leur valise mais que, pour rouler, ce qu'ils se sont mis suffit bien ; qu'on use beaucoup en voyage ; qu'un beau drap neuf en sort râpé. Ceci pour expliquer que, malgré tout, ils te commandaient sec. Et surtout parce que, l'important, c'est de figurer. Mais ça coûte. Alors, la valise est commode.¹⁴²

¹⁴⁰ MACHIAVEL, Nicolas, *Le Prince*, cit., pp. 79-80.

¹⁴¹ GIONO, Jean, *AF*, cit., p. 326.

¹⁴² Ivi, pp. 400-401. Voir aussi la note 251 pour une définition de l'expression : « avoir une figure capable de faire juger favorablement celui qui la possède ». Ivi, p. 1065.

Si, pour Giono, le caractère limité des sens complique la compréhension de la réalité,¹⁴³ Machiavelli semble avoir le pouvoir de dépasser cette limite, grâce à son détachement et à sa froideur, même si un doute reste sur le fait de pouvoir effectivement arriver à la vérité, comme le souligne Giono dans ces notes :

Or l'homme est naïf et se fie toujours aux apparences, donc avoir les apparences de ces vertus suffit. On a double visage, mais ne jamais montrer que celui des apparences, et que l'autre n'apparaisse jamais. Sous l'apparence des vertus, tout le mauvais côté obligatoire de l'homme réussit à vivre. Les hommes mettent donc toute leur habileté à composer les apparences et toute leur naïveté à croire à l'apparence des autres. De là les jeux de la politique universelle des passions. Les apparences d'ailleurs ne signifient pas superficialité mais doivent (et en fait sont échelonnées) s'échelonner à l'intérieur de l'âme ? D'écorce en écorce on n'arrive jamais à la vérité.¹⁴⁴

L'histoire de Nicolas, avec ses personnages caricaturaux, que nous reportons entièrement pour l'importance que revêt indiquant la présence de Machiavelli dans l'esprit de Giono, constitue un clin d'œil ironique aux lecteurs :

Un type qui s'appelait Nicolas, marchand drapier. Jamais un mot plus haut que l'autre : un modèle. À le voir il ne pouvait te venir aucune idée. Je parle des miennes. Il était plus gros qu'un demi-muid mais ce n'est pas ce que je veux dire. Nicolas meurt à six heures du soir, en chemise et dans le lit d'une autre femme que la sienne. Une veuve. Celle-là, qui était en pantalon ouvert, ne fait ni une ni deux et court chez les voisines telle qu'elle se trouvait. Et là-dessus, tout le monde reste court. Quoi faire de cet homme immense ? Moi, je l'aurais dressé sur un catafalque. Ça aurait été très instructif pour les enfants, au lieu de leur faire apprendre des fables. Ils avaient une autre idée : c'était de l'emporter le plus vite possible à l'endroit où il aurait dû être selon la loi, c'est-à-dire chez sa femme. Mais, outre qu'on n'arrivait pas à l'habiller, ce géant, on ne pouvait même pas lui faire passer la porte, à ce léviathan. « Comment faisait-il donc pour entrer ? » dit-on à la veuve. « Il se glissait, dit-elle, de biais. » Mais on avait beau essayer, il ne glissait plus ; au contraire. Il était raide comme la justice. Il n'avait jamais si franchement fait ce qu'il voulait faire. Il voulait rester là : c'était simple et clair, c'était visible. Il était en chemise ; il s'en foutait royalement (c'est le cas de le dire). Il était entouré de ses concitoyens qui le considéraient comme un pet à la messe. Il s'en foutait, je le répète : royalement. On trouva, vous pensez bien, un moyen pour l'emporter à la fin mais en lui écorchant le nez et les cuisses. S'il avait eu, vivant, la moitié du courage qu'il avait eu mort, il aurait fait sa vie à sa guise. Je me dis : « L'Amérique est immobile : si tu la veux, marche ! » Je suis restée longtemps timide. Je me disais bien que l'habit ne devait pas faire tout à fait le moine, mais de là à en être sûre ! Tout le monde dit : « Monsieur » à un chapeau et à une

¹⁴³ PERRIN, David, « *Comme Colomb devant l'Amérique* » : les nouveaux mondes de Giono in LABOURET, Denis (dir.), ALAIN ROMESTAING (dir.), *Les mondes de Jean Giono*, Paris, Gallimard, « Les cahiers de la NRF », 2022, p. 200. Dorénavant : LABOURET, Denis (dir.) et al., *Les mondes*.

¹⁴⁴ GIONO, Jean, *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 208.

redingote. Tu dis monsieur au chapeau et à la redingote. C'est à force de jugeote que tu finis par te poser la question : « Qu'est-ce qu'il y a sous le chapeau ? Qu'est-ce qu'il y a dans la redingote ? » Il y a Nicolas.¹⁴⁵

Sous le chapeau et la redingote, il y a Nicolas. Machiavelli dépasse les apparences et arrive au fond des choses. Cette dernière expression suggérée par Prezzolini à Giono (Fig. 3.10),¹⁴⁶ sera employée dans *Les Âmes fortes* pour décrire la capacité de regarder le monde avec un regard lucide et objectif : « Mais, si vous avez à faire à une de ces dames, surtout à une comme madame Numance, qui cherche toujours à voir le fond des choses, plus elle réfléchit plus elle s'échauffe ». ¹⁴⁷

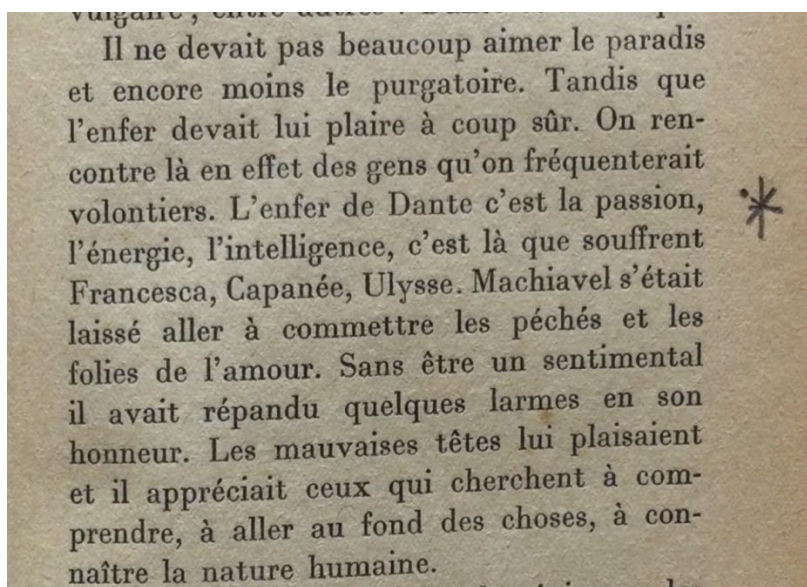


Fig. 3.10 P. 148 de *NMPREZ*.

Dans le *Moulin de Pologne*, M. Joseph, et avec lui le narrateur qui l'observe, voient la vraie valeur des choses et des gens, au-delà de l'apparence. Ici, les organisateurs du bal décident de le faire reculer parce que la couturière n'a pas terminé de fabriquer les robes pour les dames. La réflexion sur l'apparence prend alors un ton ironique :

¹⁴⁵ GIONO, Jean, *AF*, cit., pp. 413-414.

¹⁴⁶ *NMPREZ*, cit., p. 29 ; L'expression est répétée plus loin : « Le cas est fréquent dans l'histoire des peuples. Les médiocres traitent le sage de fou et prennent le nom de sages parce qu'ils sont médiocres. Ils choisissent une idée du sage, la coupent par la moitié pour l'approprier à leur taille ; mais lorsqu'elle ne réussit pas, ainsi tronquée, ils accusent le sage qui l'avait conçue entière, haute, vive et disent que c'était l'idée d'un fou qui ne pouvait donner rien de bon. Florence abondait alors en petits Machiavels. Ils désiraient ce que Machiavel voulait, mais n'avaient pas le courage de regarder au fond des choses, et réduisaient, de moitié les propositions de Machiavel ». Ivi, pp. 93-94.

¹⁴⁷ GIONO, Jean, *AF*, cit., p. 329.

On avait changé deux fois la date cette année-là. J'estime que ce sont des détails à connaître pour bien se pénétrer du caractère véritable de la cérémonie. Primitivement fixée au 15, on repoussa la nuit de l'amitié jusqu'au 17. La couturière des dames n'était pas prête. Rien n'est plus agréable que de savoir quelqu'un aux prises avec des difficultés insurmontables, surtout si l'on y voit du travail gâché, de l'argent perdu et des crises de nerfs. On avait tout ça avec la couturière. Cela faisait partie du plaisir que le bal donnait ainsi pendant plus de trois semaines. Les prétextes étaient excellents. Il était facile de répondre que, ni l'orphéon, ni la musique municipale, ni les pompiers ni tout le reste ne pouvaient être suspendus à une machine à coudre. On ne s'en priva pas. Mais, les robes de Mme de K..., de Mme de R..., de la petite M..., des demoiselles T... étaient suspendues à la machine à coudre. Si toutes ces dames n'avaient pas dû précisément se recouvrir de la tête aux pieds avec le taffetas, le satin, la soie, les merveilles de cette machine à coudre, elles se seraient elles-mêmes fort réjouies de l'aventure, mais il s'agissait de leur propre toilette et la toilette est sacrée. Ces dames avaient des pouvoirs très étendus. Malgré la cabale, elles triomphèrent. Le comité résista juste ce qu'il fallait pour faire porter le recul d'un jour à son crédit.

La rupture des illuminations qui ruine ce qui représente pour le maire une manifestation de son pouvoir, confirme l'extension de la réflexion de la société à la politique :

Les illuminations du soir étaient fichues. Les lanternes vénitiennes dégoulinantes d'eau s'arrachaient des fils de fer. Il allait ramasser les chandelles. Le maire était, paraît-il, dans tous ses états. Le bal avait pour lui une grande importance politique. Il aimait trôner à la porte, dans la lumière des lampions.¹⁴⁸

À travers les exemples que nous venons de citer, nous avons relevé que la méthode analytique de Machiavel pour cerner la nature de l'être humain et les agrégats humains a pu avoir une influence sur Giono lecteur/écrivain. Les romans constituent le lieu où se fait la réflexion de l'écrivain sur la nature de l'homme, sur l'apparence et sur les mécanismes qui règlent les comportements de l'homme en société. Giono crée des personnages qui agissent pour satisfaire leurs besoins, poussés par leurs passions. Si la nature humaine qui, entre le bien et le mal, tend plutôt vers le mal, comme l'affirment Machiavelli et Hobbes, ce dont on a besoin pour porter à bien ses projets est une occasion.

Dans le chapitre VI du *Prince*, consacré à la conquête de nouvelles principautés, grâce à ses armes et ses capacités, Machiavelli souligne comment certaines grandes figures de la tradition biblique, grecque ou latine tels que Moïse, Cyrus, Romulus et

¹⁴⁸ GIONO, Jean, *MP*, cit., p. 695.

Thésée, sont devenues de princes grâce à une situation propice qui leur a permis de mettre à profit leurs capacités :

Et à bien examiner leur vie, il se verra, que la fortune ne leur avoit fourni, que l'ocasion, qui leur donna lieu d'établir la forme de Gouvernement qu'ils jugèrent à propos. Et faute d'ocasion leur valeur eût été sans fruit , & faute de valeur l'ocasion se fut perdue¹⁴⁹

Le terme *valeur* présent dans ce passage, tiré de l'édition annotée de la bibliothèque de Giono, est la traduction de *virtù* du texte source.¹⁵⁰ Prezzolini associe la notion de *vertu* chez Machiavelli à l'activité humaine et souligne le rôle que l'occasion joue pour les êtres humains qui cherchent à atteindre leurs objectifs :

La vertu de Machiavel est simplement l'activité humaine, toujours prête à bondir sur l'occasion, à intervenir avec volonté, à apporter dans les événements le facteur et le poids de sa propre puissance. La vertu machiavélique est une conception purement moderne qui ne contient rien de chrétien ; est une conception antichrétienne et anticatholique parce qu'elle est antiquétiste. Cette vertu est le contraire de la bonté, sans être la méchanceté c'est l'activité supérieure au bien comme au mal.¹⁵¹

Ce passage se trouve dans une page qui contient des marques de lecture, comme l'on peut voir dans la Fig. 3.11 et 3.12.

¹⁴⁹ MACHIAVEL, Nicolas, *Le Prince*, traduit et commenté par A. N. Amelot, Sieur de la Houssaye, À Amsterdam, chez Henry Wetstein, 1684, p. 46.

¹⁵⁰ « Ed esaminando le azioni e vita loro, non si vede che quelli avessino altro dalla fortuna che la occasione; la quale dette loro materia a potere introdurvi dentro quella forma parse loro; e senza quella occasione la virtù dello animo loro si sarebbe spenta, e senza quella virtù la occasione sarebbe venuta invano ». MACHIAVELLI, Nicolò, *Il Principe*, cit., p. 136.

¹⁵¹ NMPREZ, cit., pp. 164-165. In fig. 3.11. Nous reproduisons les pages de l'édition de la bibliothèque Giono, pour montrer la présence et la distribution des marques de lecture. Même si ces marques n'intéressent pas directement le passage cité, elles témoignent néanmoins d'une lecture intensive du chapitre en question.

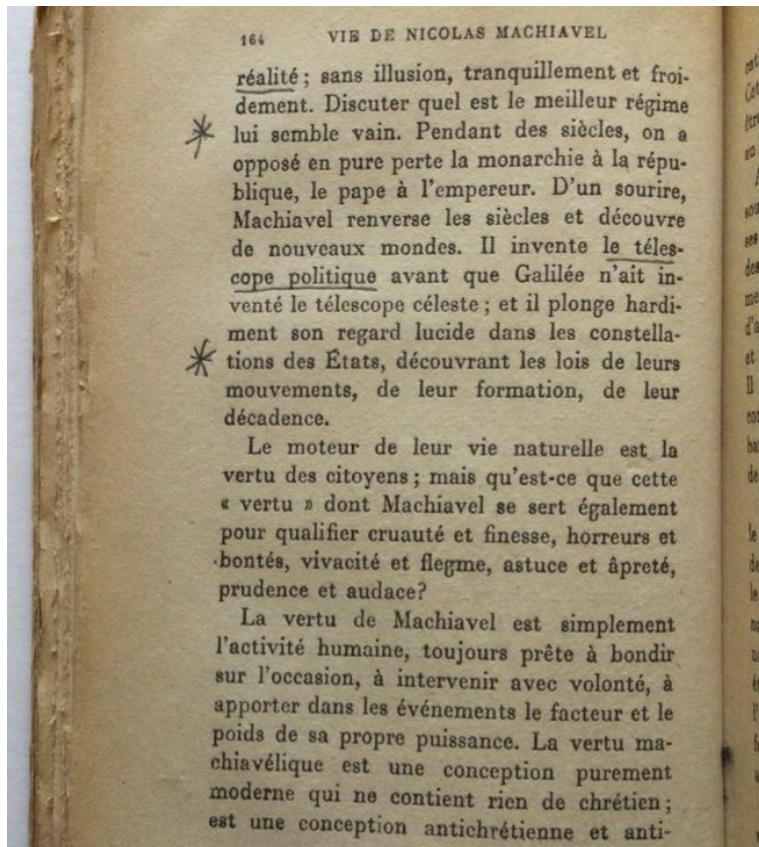


Fig. 3.11 P. 164 de NMPREZ.

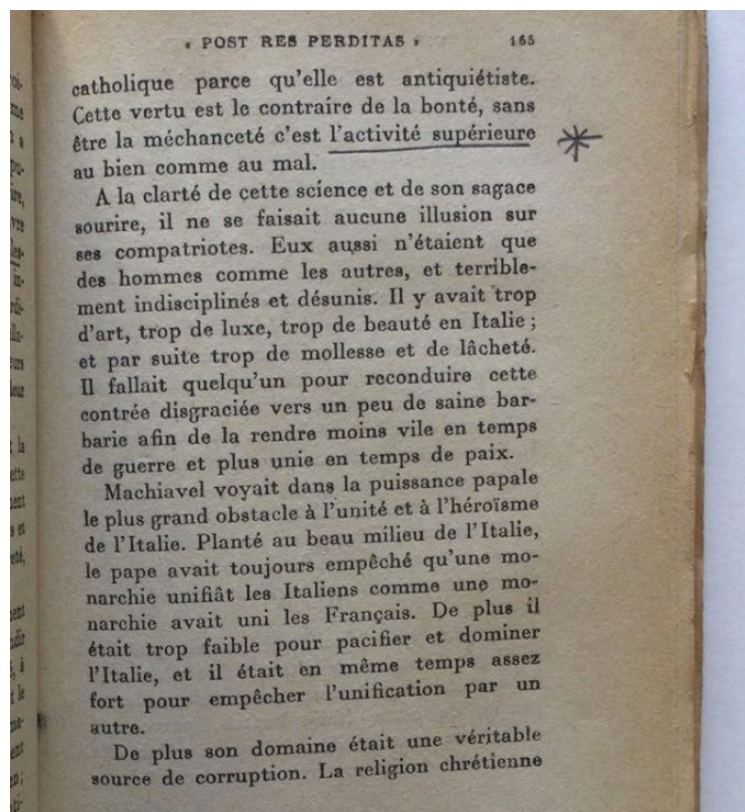


Fig. 3.12 P. 165 de NMPREZ.

L'importance de l'occasion est décrite explicitement dans *Les Âmes fortes*, notamment dans le passage où Thérèse raconte d'avoir conçu un plan d'action pour atteindre ses objectifs. Thérèse est consciente de ses capacités et attend une occasion pour les mettre à fruit. Ainsi, elle se met à la recherche de cette occasion, qui se présentera bientôt avec la rencontre avec Mme Numance : « Je me disais : il faudrait l'essayer gratuitement. S'il se présente une occasion, je le fais ».¹⁵²

Jusqu'à présent nous avons pu observer l'intérêt que Giono a pour Machiavelli, « homme comme les autres », observateur lucide de la nature humaine. Dans son article sur les lectures politiques de Giono, Mény affirme qu'après la redécouverte de Machiavelli en 1943, Giono revient dans une perspective nouvelle au *Prince*, et que de Machiavel partirait une nouvelle morale : Giono prendrait de la hauteur par rapport aux événements, il tournerait le dos à la réalité de la guerre et il observerait avec indifférence et mépris les forces politiques en présence, et cela « avec le détachement du moraliste ».¹⁵³ À partir de l'étude des marques de lecture et des sources primaires et secondaires de la bibliothèque gionienne, outre qu'à la lumière de nos considérations précédentes, nous pouvons ainsi nous demander quel est, sur le plan de la morale, l'influence que le fonctionnaire florentin exerce sur l'écrivain. Comme nous l'avons vu, Giono apprécie l'attitude de Machiavelli, qui consiste à observer et à étudier la nature humaine, et de baser sa recette de la gestion du pouvoir sur les résultats de ces observations. Sur ce plan, l'attitude de Machiavelli pourrait donc correspondre à celle du moraliste nietzschéen, à savoir, d'après la définition de Mordacci, d'un « spécialiste des coutumes, observateur de la nature humaine qui ne se limite pas, comme le ferait un anthropologue ou un sociologue, à décrire le comportement humain, mais qui participe intimement à la recherche du juste et du bien »¹⁵⁴. Mordacci donne l'exemple de Montaigne, qui a créé une méthode à partir de l'observation de soi et des autres, finalisée à trouver les faiblesses de « l'objet » étudié. Ce qui manque, cependant, chez Machiavelli, c'est la participation à la recherche du juste et du bien. Si le fonctionnaire florentin, exilé à San Casciano, rêve, lorsqu'il écrit le *Prince*, de l'unification de l'Italie, ses préceptes

¹⁵² GIONO, Jean, *AF*, cit., p. 417.

¹⁵³ MÉNY, Jacques, *Lectures politiques de Jean Giono (2)*, à paraître en 2024.

¹⁵⁴ Traduit de l'italien. MORDACCI, Roberto, *Elogio dell'immoralista*, Milano, Bruno Mondadori, 2009, p. 101. Dorénavant: MORDACCI, Roberto, *Elogio dell'immoralista*.

dépassent la dichotomie bien/mal de la morale traditionnelle. Dans sa préface au volume de Chevallier, Siegfried classe Machiavelli parmi les moralistes politiques, attitude que Chevallier même aide à contextualiser soulignant comment l'Italie de la fin du XV^e siècle aurait favorisé l'épanouissement d'individus libres et lâches, qui outrepassent la distinction entre le bien et le mal, pour atteindre une « surhumanité, masque somptueux de l'inhumanité, pour ne pas dire de la pire animalité ». ¹⁵⁵ Un moraliste politique serait quelqu'un qui médite « sur les conditions du Pouvoir et [...] [éclaire] sur la meilleure façon de l'exercer » :

De même, à côté des moralistes et même en un certain sens dans leurs propres rangs, il existe toute une lignée de moralistes politiques. Précisons : un moraliste n'est pas, heureusement, quelqu'un qui fait de la morale, mais quelqu'un qui discute des conditions de la conduite. De même, un moraliste politique n'est pas un homme qui donne de bons conseils du point de vue de la morale, mais un penseur qui, ayant médité sur les conditions du Pouvoir, nous éclaire sur la meilleure façon de l'exercer. De ce point de vue, Machiavel, Guichardin, Montesquieu sont des moralistes politiques: il ne s'agit pas de morale, au sens étroit du terme, mais d'esprit de conduite, le but étant de savoir comment gouverner, ce qui n'est pas nécessairement synonyme de vertu. Sartre a écrit, avec combien de vérité, qu'on ne gouverne pas toujours innocemment. ¹⁵⁶

Ce concept attire l'attention de Giono, comme le montrent les signes de lecture qu'il a apportés au passage en question. (Fig. 3.13).

¹⁵⁵ « La situation politique de l'Italie était propice à ce déchaînement des individus pleins de vertu, à leur épanouissement par-delà le bien et le mal ». *OPCHEV*, cit., p. 8.

¹⁵⁶ SIEGFRIED, André, *Lettre-Préface*, Ivi, p. IX.

Il se dégage de ces observations (et la découverte n'est ni sensationnelle ni nouvelle) qu'il existe, à côté de la littérature générale ou, si l'on veut, à l'intérieur même de cette littérature, une littérature politique proprement dite. De même, à côté des moralistes et même en un certain sens dans leurs propres rangs, il existe toute une lignée de moralistes politiques. Précisons : un moraliste n'est pas, heureusement, quelqu'un qui fait de la morale, mais quelqu'un qui discute des conditions de la conduite. De même, un moraliste politique n'est pas un homme qui donne de bons conseils du point de vue de la morale, mais un penseur qui, ayant médité sur les conditions du Pouvoir, nous éclaire sur la meilleure façon de l'exercer. De ce point de vue, Machiavel, Guichardin, Montesquieu sont des moralistes politiques : il ne s'agit pas de morale, au sens étroit du terme, mais d'esprit de conduite, le but étant de savoir comment gouverner, ce qui n'est pas nécessairement synonyme de vertu. Sartre a écrit, avec combien de vérité, qu'on ne gouverne pas toujours innocemment.

Fig. 3.13 Moralistes politiques. P. IX de *OPCHEV*.

Dans sa biographie, Prezolini parle de vide moral : « Il excellait d'ailleurs à faire autour d'un personnage ou d'un fait politique le "vide moral". Les actions se déroulent dans ses écrits en un silence moral parfait, et nous pouvons étudier leurs effets politiques sans qu'aucune résonnance étrangère vienne nous troubler ».¹⁵⁷ C'est cette conception qui engendre, par exemple, les considérations sur le bon et le mauvais emploi des cruautés,¹⁵⁸ un point de vue que, comme le souligne Chevallier (et Giono avec lui, en lisant, Fig. 3.14), est « purement technique (technique, art de la réussite politique), par delà le bien et le mal », ce qui ne signifie pas la négation du bien et du mal mais leur expulsion du domaine politique.¹⁵⁹

¹⁵⁷ *NMPREZ*, cit., pp. 113-114.

¹⁵⁸ Dans *Le Prince*, Machiavelli distingue entre les cruautés qui sont bien pratiquées et celles qui sont mal pratiquées. Si les cruautés bien pratiquées « sont celles commises toutes à la fois au début du règne afin de pourvoir à la sûreté du prince nouveau », les cruautés mal pratiquées « se multiplient avec le temps au lieu de cesser ». Giono se montre intéressé par cette distinction, comme le montrent les astérisques qu'il a insérés à côté de ce passage. *OPCHEV*, cit., pp. 20-21.

¹⁵⁹ Ivi, p. 21.

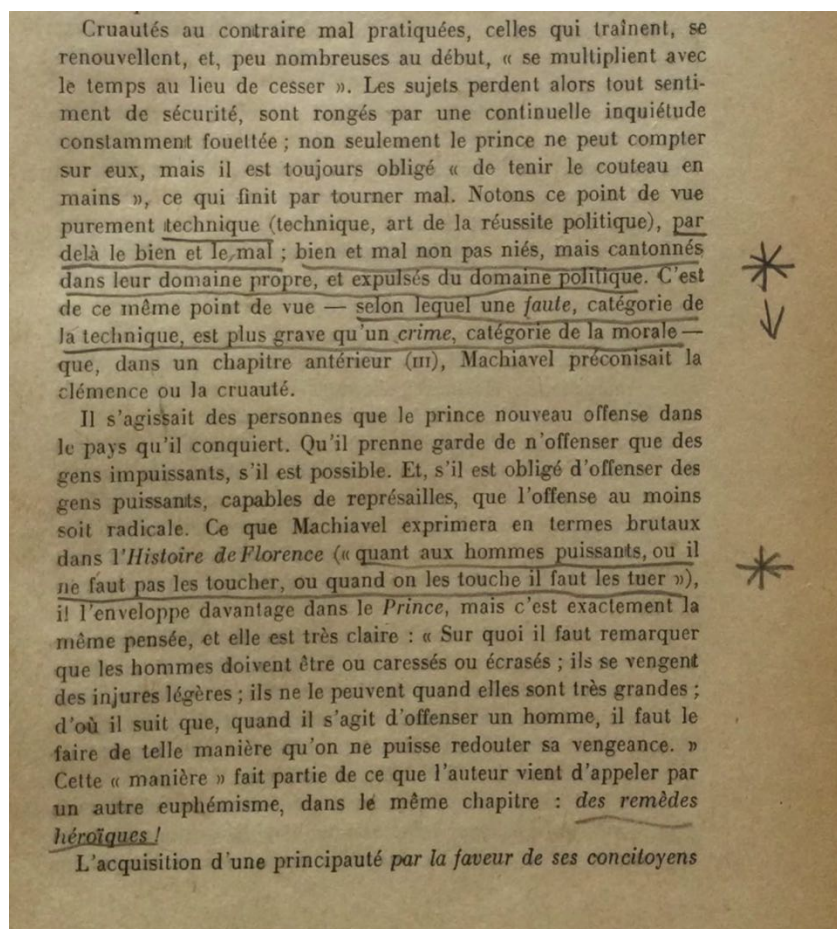


Fig. 3.14 P. 21 de *OPCHEV*.

À partir de cette distance entre morale et politique, Machiavel arrive à proposer ses « remèdes héroïques » : « quant aux hommes puissants, ou il ne faut pas les toucher, ou quand on les touche il faut les tuer ».¹⁶⁰ Giono ne se limite pas à souligner et annoter mais il montre clairement d'avoir acquis ce concept : « La politique n'a aucun rapport avec la morale. Il [Machiavel] le constate ».¹⁶¹ Toujours suivant les définitions de Mordacci, l'attitude de Machiavelli pourrait le rapprocher à celle d'un immoraliste, à savoir de quelqu'un qui est guidé par un « instinct de transparence et la recherche d'une vérité non retentissante et surtout non rassurante » et qui met le public face à la condition humaine, suscitant une réaction négative puisqu'il l'oblige à prendre acte de la

¹⁶⁰ *OPCHEV*, cit., p. 21.

¹⁶¹ GIONO, Jean, *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 205.

réalité ».¹⁶² Nous retrouvons ici l'écho des considérations de Giono: « Voilà Nicolas qui vend la mèche et on voit les choses comme elles sont ».¹⁶³

L'étude de l'être humain dans ses traits constitutifs, menée avec honnêteté et transparence, comporte un dépouillement des superstructures cristallisées par les moralismes et comporte le risque d'être mal accueillis par le public qui est habitué à vivre derrière ses masques. Cette étude est une composante essentielle de la critique au moralisme¹⁶⁴ qui caractérise la pensée immoraliste et la tradition des moralistes français, qui mettent en discussion la pureté de la nature humaine.¹⁶⁵ Dans les essais gioniens sur Machiavel, la critique à la morale est explicite, comme on voit dans les passages qui suivent.

Jusque vers 1920, les exégètes les mieux intentionnés de Machiavel se reconnaissaient cependant le droit de juger sévèrement plusieurs de ses appréciations et de ses maximes politiques. Il a, disait-on, poussé trop loin *le dédain pour tous les déguisements habituels de la pensée*. Si son nom est devenu le synonyme de duplicité et de perfidie, il doit ce triste honneur à la *crudité de son langage* autant qu'au fond même des doctrines proposées.

« Quelle leçon à méditer, s'exclame V. Poul dans son avant-propos de *l'Essai sur les Discours de Machiavel*, quelle leçon à méditer, que la flétrissure imprimée à la mémoire d'un aussi grand homme ! Tout injuste qu'elle puisse être, elle n'en reste pas moins comme *une éloquente protestation du sens moral de l'humanité*. » Ici j'ai vraiment envie de parler grossièrement. Je ne sais pourquoi, ce recours au *sens moral de l'humanité* ne m'amuse pas.

[...]

Sens moral est une locution qui n'a aucun rapport avec les faits réels, sinon celui d'être l'étiquette d'une boîte vide qui n'a jamais rien contenu et qui sert à faire passer les muscades. Rien d'autre ne s'appelle *sens moral*.¹⁶⁶

Giono affirme ici que le sens moral ne trouve pas de correspondance avec la réalité, idée qu'il réitère, en y ajoutant l'élément de la civilisation, dans une autre note : « sens moral et civilisation ne désignent rien de réel ».¹⁶⁷ Selon Mordacci, la critique immoraliste vise à rétablir le lien entre réflexion sur les hommes et la vraie vie, à éliminer les faux devoirs,

¹⁶² Traduit de l'italien. MORDACCI, Roberto, *Elogio dell'immoralista*, cit., p. 5.

¹⁶³ GIONO, Jean, *Monsieur Machiavel où le cœur humain dévoilé*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., p. 141.

¹⁶⁴ Ici considéré dans son acception la plus générale, à savoir d'une attitude qui vise à juger les comportements d'autrui selon des catégories de la pensée préétablies.

¹⁶⁵ MORDACCI, Roberto, *Elogio dell'immoralista*, cit., p. 101-104.

¹⁶⁶ GIONO, Jean, *Autres notes sur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., pp. 226-227.

¹⁶⁷ Ivi, p. 239.

à démasquer les préceptes imposés par des consciences inauthentiques,¹⁶⁸ objectif que l'on trouve déjà au début du XXe siècle dans *l'Immoraliste* (1902) de Gide. Giono pousse plus loin son attaque, et, dans une critique à des affirmations que Montesquieu fait dans *L'Esprit des lois*,¹⁶⁹ affirme clairement que le refus de se soumettre à la morale devrait être à la base de l'action de tout intellectuel, ce qui nous fournit un élément important pour comprendre la vision qu'il se fait de l'intellectuel dans la société. À partir de l'observation du monde que l'expérience des choses a rendu moins naïve chez le lecteur contemporain, le manque de correspondance entre les affirmations de Montesquieu et la réalité est évident :

Réglons d'abord le sort de prière naturelle. Je crois que personne ne pourra prononcer ces deux mots sans rire. Vers l'époque des plus grandes hypocrisies bourgeoises (disons par exemple vers 1900), de très jeunes gens auraient pu peut-être se servir de cette locution avec des gens candides, des lèvres naïves et des âmes presque pures. Car, l'hypocrisie (qui est un mensonge), quand elle est générale, réussit à créer des puretés fugaces comme les miroirs imperméables à la lumière mettent des reflets passagers dans les coins sombres. Mais à notre époque, et après l'expérience des choses, je crois que tout le monde est au fait...¹⁷⁰

L'intellectuel moderne qui observe et interprète la société se doit à l'honnêteté et ne peut pas permettre à la morale de filtrer son regard. La critique se base donc sur l'observation de la société et attaque la mauvaise utilisation du langage de la part de Montesquieu :

C'est donc une fâcheuse impropriété de terme ; que ne peut aucunement excuser ou expliquer la bonne éducation, ou la réserve, ou la décence. Un savant n'est (ne doit être) dans sa science ni bien élevé, ni réservé, ni décent. Ni *moral*, bien entendu. La science est purement et simplement basée sur des faits, et non sur des traités de bienséance puérile et honnête. Et Copernic et Galilée décident brusquement qu'elle ne peut même pas tenir compte de l'Écriture sainte ou révélée.¹⁷¹

Giono dépasse l'enquête sur le cœur humain pour réfléchir sur le rapport entre l'individu et la société, adoptant une attitude de critique à la morale. Cela dit, il est intéressant d'observer la posture de Giono dans *Les Âmes fortes*, qui se rapproche de la tradition moraliste, de celle immoraliste et, par trait, de l'hédonisme et du libertinage de matrice sadienne. *Les Âmes fortes* propose un univers fictif et une société dans lesquels les

¹⁶⁸ MORDACCI, Roberto, *Elogio dell'immoralista*, cit., p. 8.

¹⁶⁹ La référence bibliographique («Esprit des lois, livre I, chapitre I») est présente dans le texte de Giono.

¹⁷⁰ GIONO, Jean, *Autres notes sur Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., pp. 223-224.

¹⁷¹ Ivi, p. 224.

personnages agissent, poussés par le désir de réaliser leurs intérêts. Ils ne s'orientent pas vers la recherche du juste et du bien qui, selon Mordacci, anime les personnages non moins que l'auteur,¹⁷² dans les textes des moralistes, spécialistes des coutumes et observateurs de la nature humaine qui, par cette finalité « ne se limitent pas, comme le ferait un anthropologue ou un sociologue, à décrire le comportement humain ». Par leurs actions, les personnages des *Âmes fortes* révèlent les limites de la morale et visent à représenter les forces à l'œuvre dans la société, et cela avec honnêteté et sans jugements, créant un espace de liberté pour le lecteur, qui peut attribuer en toute autonomie un sens au récit et interpréter les diverses versions de l'histoire. Cet espace, qui selon la théorie de Sartre en 1947 est intrinsèque à l'écriture,¹⁷³ s'amplifie grâce aux stratégies formelles et narratologiques de Giono : l'absence du narrateur externe au récit, le choix du dialogue comme modalité narrative et la forte présence de descriptions facilitent l'omission d'un jugement moral à l'égard des personnages et de leurs comportements. Citons un autre exemple de cet emploi stylistique mis au service de l'absence de jugement dans la description du personnage de Reveillard, usurier impitoyable assoiffé d'argent :

Reveillard s'était renseigné. Il n'avait pas hésité à dépenser presque vingt francs de port de timbres. Il avait toute l'histoire des Numance écrite en langage d'huissier, dans plus de cinquante lettres circonstanciées, se complétant l'une l'autre. Il les avait longuement méditées. Il avait soupesé tous les gestes de ce passé. Habitué aux âpres combats au cours desquels il arrachait aux paysans leur fortune, leurs économies ou le maigre produit de leur travail jusqu'au dernier sou, il ignorait la pitié. C'était un capitaine de guerre. Il avait organisé la combinaison dans laquelle devaient périr les Numance avec la froide minutie de son art. Toute la fin de l'histoire était écrite dans son carnet en deux chiffres : la somme d'argent clair qu'il tirerait de l'affaire : celle qui resterait au dénommé Firmin (à côté de laquelle d'ailleurs, dans une petite parenthèse, étaient indiquées en tant pour cent les modalités d'une dernière escarmouche qu'il était décidé à livrer en fin de tout compte, et pour solde, à son allié du moment). Mais il avait au cœur l'enfantillage amer des capitaines, dont la cruauté est presque bonne façon.¹⁷⁴

[...]

Était-ce vraiment pour l'argent? Oui. C'était la seule chose qu'il aimait au monde. Mais, à force d'en prendre, à force d'en (gagner) arracher de tous les côtés, à force d'en amasser, son âpreté lui laisse à la fin le loisir de jouir de sa force physique et même de sa force de caractère et de son courage.¹⁷⁵

¹⁷² MORDACCI, Roberto, *Elogio dell'immoralista*, cit., p. 101.

¹⁷³ Écrire, c'est faire appel au lecteur pour qu'il fasse passer à l'existence objective le dévoilement que j'ai entrepris par le moyen du langage. (...) L'écrivain en appelle à la liberté du lecteur pour qu'elle collabore à la production de son ouvrage. SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, cit., p. 53.

¹⁷⁴ Giono, Jean, *AF*, cit., p. 396.

¹⁷⁵ Variante. Ivi, p. 1098.

À partir de ces considérations on remarque comment *Les Âmes fortes* ait fonction de stimuler la prise de conscience de la réalité humaine au-delà des bonnes manières de façade. Comme dans l'*Immoraliste* de Gide, c'est simplement par le fait de vivre que les personnages tuent la morale.¹⁷⁶

Les Âmes fortes dépasse donc l'attitude des moralismes et se prêterait à une lecture croisée avec la pensée de Sade, outre qu'à ouvrir à des considérations sur le comportement et les sentiments des personnages à la lumière de la pensée immorale et libertine. Sade rentre en effet parmi les lectures et les influences de Giono pendant la période de rédaction.¹⁷⁷ Une recherche de ce type serait en dehors de notre travail. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous pouvons cependant esquisser quelques réflexions dans ce sens. Les personnages du roman prennent du plaisir d'une métaphorique union charnelle avec la haine :

Après coup, je passai un peu la revue de tout ce que j'avais fait et je me dis : ça n'est pas mal, tu peux être contente. J'avais même inventé de toutes pièces des larmes et de petits soupirs de bonheur très réussis. Je pensais : « S'il savait toute la gymnastique qu'il a fallu faire pour arriver à pleurer et à soupirer, il aurait le caquet bien rabattu. » Je m'aperçus que cette réflexion me le faisait mépriser et que je n'avais plus besoin de me menacer de la corde. Je m'aperçus également tout de suite après que ce mépris me donnait beaucoup de plaisir. Finalement, cette expérience était pleine de petits bénéfices. Je fus même extraordinairement heureuse en me disant : celles qui font l'amour avec de l'amour sont bien bêtes. Elles risquent gros et elles n'ont même pas la moitié du plaisir que tu as.

Enfin, j'allais jusqu'au bout, en méprisant de plus en plus, en imitant de mieux en mieux. Et mieux j'imitais, plus je le voyais dupe et plus j'avais de plaisir. Il suait sang et eau. J'avais l'air d'une éblouie. Il ne se doutait pas qu'il jouait du violon sur une râpe à fromage.¹⁷⁸

Même en étant contraire à la morale traditionnelle, Sade n'est pas, selon Mordacci, un immoraliste, étant donné qu'il adopte sa propre morale à lui « soigneusement tracée selon l'impératif catégorique du plaisir ».¹⁷⁹ En faisant la distinction entre immoralisme et

¹⁷⁶ MORDACCI, Roberto, *Elogio dell'immoralista*, cit., p. 52.

¹⁷⁷ Le 7 juin 1947 Giono écrit à Maximilien Vox : « J'ai trouvé une combinaison (de lecture) dans laquelle je fais jouer Machiavel, Saint-Just, Saint-Simon, Sade, Rétif, Casanova (il me faudrait aussi Bonaparte, mais le vrai, pas celui, qu'on a par la suite fabriqué – tu me conseilleras), d'où le bonhomme Homme sort criant de vérité [...] tel qu'en lui-même sa damnation ne l'a pas changé »¹⁷⁷. Cette combinaison, qui selon Mény est lisible dans les notes présentes dans l'ouvrage de D'Astorg, *Introduction au monde de la Terreur* (1945) que Giono a lu en 1947, indiquerait la présence d'une pensée libertine dans la construction de la pensée gionienne. MÉNY, Jacques, *Lectures politiques de Jean Giono (2)* à paraître en 2024.

¹⁷⁸ Giono, Jean, *AF*, cit., p. 420.

¹⁷⁹ MORDACCI, Roberto, *Elogio dell'immoralista*, cit., pp. 114-116.

immoralité, le spécialiste explique comment la recherche du plaisir et de la violence gratuite ne rentrent pas dans le schéma de l'action de l'immoraliste, qui ne se réduit pas l'existence à la recherche du plaisir. Si pour le sage épicurien le plaisir représente le une condition de paix intérieure, pour le libertin « la recherche du plaisir prend les contours d'une véritable frénésie, d'un mouvement incessant et forcené ».¹⁸⁰ Le libertinage naît donc d'une vision morale du monde particulière, dans laquelle on opère un renversement systématique des relations habituelles entre être, nature et bien. La cruauté et la violence sont prêchées comme la forme première et essentielle du mouvement. Le vol, l'inceste, l'homicide sont attrayant pour le libertin, qui y trouve son plaisir plus grand, celui d'égaliser en lui-même le pouvoir destructeur de la nature.¹⁸¹ Une réponse possible et une interprétation des *Âmes fortes* à la lumière de l'attitude à l'égard de la morale pourrait être fournie par Labouret, qui, s'appuyant sur les mots de Giono, affirme que les passions sont poussées à un niveau d'une telle extrémité que la polarité bien/mal se renverse :

Il convient donc de dépasser en dernier ressort une opposition entre Mme Numance et Thérèse qui se limiterait à des critères psychologiques et moraux. Le système des références des âmes fortes, comme celui du sacrifice et de la tragédie, mène au-delà du bien et du mal. Giono a lui-même insisté sur la réversibilité des passions démesurées : au-delà d'une certaine mesure, le bien ressemble au mal, et inversement ; on ne peut plus distinguer le bien du mal. Les gestes tendres de Mme Numance sont « sans mesure » (*AF*, 163), sa jouissance est de donner « sans mesure » (*AF*, 172 et 173). Mais il faut prendre garde aux conséquences explosives d'une générosité sans mesure.¹⁸²

Selon Giono, ce phénomène est présent dans la société :

Là, nous sommes dans la transformation constante du bien en mal et parfois du mal en bien. Nous sommes précisément dans le social pur. Là, nous sommes peut-être dans la métaphysique, mais nous avons chaque jour sous nos yeux l'exemple du bien se transformant en mal et du mal se transformant en bien. Parfois même sans avoir besoin de la démesure.¹⁸³

Dans *Les Grands chemins*, Giono fera la critique de la société moderne et de sa morale à laquelle il est presque impossible de se conformer. Ici le narrateur et l'artiste ont deux rôles différents. L'artiste dépasse les normes de la morale traditionnelle, se définissant, comme l'affirme Luce Ricatte, avant tout par son contraire : « il est l'antithèse du

¹⁸⁰ Ibidem.

¹⁸¹ Ivi, pp. 116-119.

¹⁸² LABOURET, Denis, *Intérieur nuit*, cit., p. 139.

¹⁸³ GIONO, Jean, *Entretiens avec Jean Amrouche*, cit., pp. 208-209. C'est nous qui soulignons.

bourgeois sédentaire et médiocre. Il aime l'inconnu et le risque », ¹⁸⁴ alors que le narrateur observe, décrit et fait le portrait de la société. C'est ce dernier qui critique ouvertement la morale :

Or, tout ça, c'est la vie courante. La morale, tout le monde la fait. Qui la pratique? Personne, je l'espère bien. En tout cas, je n'en connais pas. Il y a toujours un tournant où je les attends et où je les trouve, ceux qui prétendent le contraire. C'est impossible de marcher dans la morale jusqu'aux genoux. Ils vous disent tous qu'ils ont fait la trace. Mais, essayez. Au premier pas vous enfoncerez jusqu'au ventre. ¹⁸⁵

[...]

Le village lui-même ou plutôt, pardon, la ville (car c'est comme ça qu'on dit ici, et j'ai tout lieu de faire semblant de le croire), la ville donc est autre chose que l'endroit d'où nous venons. Ici, c'est respectabilité et honneur sur toute la ligne. C'est bien ce que j'ai compris dans le parloir ce matin en me réveillant. C'est ce que, de pas en pas, je constate en cherchant ce qu'il nous faut. À un point que je désespère. Rien qu'à voir les façades on sait qu'on est dans un pays où tu ne fais rien de bon qu'à la sauvette et les yeux fermés. Tout le monde a installé son confessionnal pignon sur rue. Impossible de quitter son caleçon en dehors du lit conjugal et des droits de l'homme, avec des façades de cette netteté-là. C'est déjà inscrit comme au cimetière: bon père et bon époux, devant chaque porte à coups de balai Des coups de balai que nous, que moi j'ai l'habitude, dans ces cas-là, de recevoir dans les fesses. ¹⁸⁶

Dans ces passages, nous voyons comment le narrateur a du mal à s'adapter à la vie en société. Ses pérégrinations lui ont permis de conduire une existence libre en contact avec la nature et si l'on fait le rapport avec les passages où les deux protagonistes se trouvent seuls au grand air, on voit surgir le thème de la liberté qui s'oppose aux contraintes imposées par les hommes.

Cette réflexion sur la morale nous a permis d'observer la posture individualiste de Giono, qui se veut toujours libre penseur et qui considère qu'un intellectuel ne devrait pas se laisser aveugler par des superstructures prédéterminées. Au fur et à mesure que l'on analyse son parcours à la découverte de l'être humain, il est possible de constater que son attention se dirige vers la société et les groupements d'hommes. Giono, on le sait, donne beaucoup de valeur à la solitude et déplore la perte du lien avec l'espace naturel que l'industrialisation et l'urbanisation ont causé. La société dans laquelle la plupart de ses romans s'insèrent est celle d'une campagne provençale habitée par des paysans. Néanmoins, il est intéressant d'essayer de comprendre si et comment la réflexion sur la

¹⁸⁴ RICATTE, Luce, *Notice aux Grands Chemins*, in GIONO, Jean, *ORC V*, cit., p. 1146.

¹⁸⁵ GIONO, Jean, *GC*, cit., pp. 539-542.

¹⁸⁶ Ivi, pp. 573-574.

nature humaine s'étend à cette société, ce que nous allons essayer de faire dans le prochain chapitre.

3.1.3 Du fonctionnement de l'être humain à celui de la société

Dans le premier chapitre de notre travail nous avons observé la posture de Giono avant la guerre : si, d'une part l'écrivain refuse de renoncer à son individualité et à son esprit critique pour se mettre au service d'un parti ou d'une idéologie, sa lutte pacifiste et anticapitaliste repose sur la dimension du collectif, le Contadour étant une manifestation concrète de cette posture. L'isolement dans lequel il s'enferme après la guerre semblerait comporter un renoncement à agir sur le collectif. Selon Schaelchli, après la Seconde guerre mondiale, on assisterait à un transfert de sa politique du champ collectif au champ personnel, dans le cadre d'une conversion de l'échec vécu sur le plan politique avant la guerre, qui aboutit sur un triomphe du moi de ce qui « l'individu échappe à toute emprise du collectif ». ¹⁸⁷ Et pourtant, dans les romans de cette période ainsi que dans les lectures politiques, l'intérêt de Giono pour l'être humain s'étend à l'agrégat social, au fonctionnement duquel il ne cesse pas de réfléchir. Ainsi, nous pouvons nous demander, à partir de nos considérations sur la nature humaine, si et comment l'influence de la pensée de Machiavelli et de Hobbes s'étend aux agrégats humains comme le couple, la famille et la communauté et essayer de comprendre si l'intérêt qui mène à décrypter le fonctionnement de l'être humain regarde également les mécanismes qui règlent la société. Si la lecture de Machiavelli accompagne et inspire la réorientation de la posture de Giono vis-à-vis de l'être humain, il peut effectivement avoir influencé, avec sa méthode analytique qui plaît à l'auteur, le regard que ce dernier porte sur la société, se superposant à l'élaboration des événements récents, qui n'ont certainement pas laissé un bon souvenir. D'après Landi, outre à être un observateur de la politique et de l'être humain, Machiavelli est en effet un observateur de la société attentif à la nature, à l'intelligence et aux comportements des collectifs. ¹⁸⁸ Le spécialiste souligne comment le secrétaire florentin aurait ressenti la nécessité de répondre à la question de ce que c'est qu'une communauté et de déterminer les conditions qui permettent aux individus de rester ensemble au fil du

¹⁸⁷ SCHAELECHLI, Édouard, *Giono Politique*, cit., p. 149.

¹⁸⁸ LANDI, Sandro, *Lo sguardo di Machiavelli*, cit., p. 22.

temps, s'intéressant en particulier à la ville, lieu de l'éloignement de la nature et confinement forcé qui fait surgir les pulsions autodestructives, comme typologie spécifique l'agrégat humain et contribuant ainsi à la science des collectifs.¹⁸⁹

Les passions et la réalisation des objectifs personnels étant le moteur des actions humaines, la société ne peut exister qu'à partir de liens qui se nouent par intérêt. Cette idée est présente chez Hobbes, et Giono a pu entrer avec elle grâce au chapitre que Chevallier consacre au philosophe anglais, comme le témoignent les nombreuses marques de lectures présentes en particulier dans le paragraphe sur l'homme artificiel. En particulier, Chevallier met en évidence la réponse que Hobbes donne, dans le *Léviathan*,¹⁹⁰ à la question de comment la vie en société se concilie-t-elle avec la nature individuelle des êtres humains, à savoir que « pour tout homme, un autre homme est un concurrent, avide comme lui de puissance sous toutes ses formes ».¹⁹¹ Comme on sait, Hobbes n'admet pas que la sociabilité de l'homme soit naturelle, comme le soutenait Aristote, et affirme au contraire que la personne sociale ne devient telle qu'après le pacte qui scelle la cession à l'État des droits non naturels et des libertés. En dehors de ce cadre, l'homme est dépourvu de tout instinct de sociabilité, et il « ne recherche des compagnons que par intérêt, par besoin ; la société politique est le fruit artificiel d'un pacte volontaire, d'un calcul intéressé ».¹⁹² Cette idée frappe particulièrement Giono, si l'on en juge du trait marqué du soulignage dans un paragraphe déjà mis en évidence dans sa globalité par la combinaison de signes non verbaux de l'astérisque et de la flèche (Fig. 3.15).

¹⁸⁹ C'est en particulier dans l'*Histoire de Florence* que Landi relève la contribution de Machiavelli aux sciences sociales et à la compréhension des normes qui structurent le comportement des agrégats humains. À partir de ce que nous appellerions aujourd'hui une enquête de terrain, qui se déroule dans la ville avec ses habitants, il emploie des instruments analytiques pour étudier les « corps mixtes », qui sont de types variés d'agrégats, états, religions, armées, partis, etc. LANDI, Sandro, *Firenze, città di parlare avida. Le Istorie fiorentine di Machiavelli*, contribution au colloque *La tradizione italiana. Lezioni di storia del pensiero politico*, Fondazione Firpo, février 2018. Disponible en ligne à l'adresse: <https://vimeo.com/343018635>. Le texte est présent dans la bibliothèque de Giono dans l'édition *Histoire de Florence* par Nicolas Machiavel, traduction J.-V. Périés, revue et corrigée, Charpentier Libraire-Editeur, 1842.

¹⁹⁰ *LÉV*, cit., pp. 109-111.

¹⁹¹ *Ivi*, p. 56.

¹⁹² *OPCHEV*, cit., p. 58.

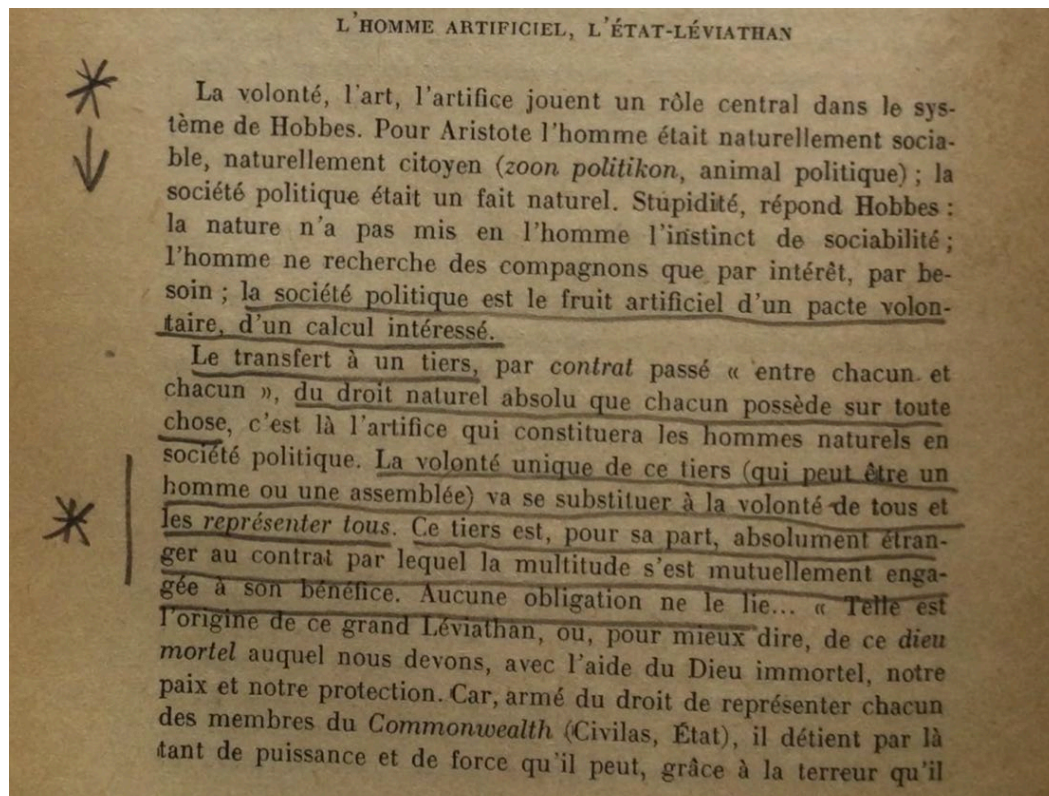


Fig. 3.15. P. 58 de *OPCHEV*.

Dans *Les Âmes fortes*, roman noir de l'intérêt et des passions démesurées, où rien ne peut arrêter les personnages de la réalisation de leur projets personnels, la représentation de la société est fortement influencée par la lecture de Machiavelli et de Hobbes et révèle, encore une fois, la question complexe du rapport entre réalité et fiction. L'idée d'une phase de transmutation et transfiguration du monde réel qui sous-tend l'œuvre nous semble décrire parfaitement le processus de création de Giono et ce qui en résulte.¹⁹³ Ainsi, au lieu de viser à une mimesis avec le monde réel, l'écrivain réélabore le matériel à sa disposition, le filtrant par son imagination et sa subjectivité. Or, ce qui nous intéresse, c'est de sonder les rapports que les mondes fictionnels qui résultent de cette opération entretiennent avec l'actualité historique et politique et avec les idées de l'auteur vis-à-vis de la société. Dans ce roman une dimension sociale est présente qui dicte ou influence les comportements des personnages. Lorsque Labouret réfléchit sur cette dimension, il relève, au-delà le romanesque et le romantisme des passions, un fond anti-romanesque du

¹⁹³ ZAMAGNI, Elena, « Par contre, je vous dirai d'autres choses » : l'aventure du regard créateur, in LABOURET, Denis (dir.) et al., *Les mondes*, cit., pp. 227-240.

monde social, issu de la tradition des XVIII^e et XIX^e siècles, de la *Vie de Marianne* (1750) de Marivaux à l'*Éducation sentimentale* (1869) de Flaubert.¹⁹⁴ Ainsi, le roman n'ignore pas les réalités socioéconomiques qui sous-tendent les conduites morales. La société rurale et restreinte que Giono représente est fortement hiérarchisée et régie par les valeurs bourgeoises de l'individualisme et de l'intérêt matériel, ce qui l'éloigne de la communauté paysanne idéalisée des écrits d'avant-guerre, comme dans les *Vraies Richesses* et dans *Triomphe de la vie*.¹⁹⁵ Dans *Les Âmes fortes* sont présents des personnages qui détiennent et exercent le pouvoir économique et politique, comme Monsieur Charmasson et il y a également un régime économique, un rapport de force qui oppose les valeurs bourgeoises et la réussite économique et les ouvriers sont représentés comme une masse anonyme.¹⁹⁶ Le parcours de Firmin peut être lu comme une ascension sociale et incarne les transformations historiques du XIX^e siècle.¹⁹⁷

En ce qui concerne le premier niveau de l'agrégat humain, le couple, dans *Les Âmes fortes* sont illustrés les liens entre Thérèse et Firmin d'une part et les Numances de l'autre. Si les Numances, couple bourgeois, semblent liés d'un amour qui pousse le mari à soutenir la générosité démesurée de sa femme trouvant, par le biais de ces actes de générosité, le moyen de se rapprocher d'elle,¹⁹⁸ Thérèse et Firmin ont un rapport troublant, axé sur l'intérêt personnel et dans lequel l'amour semble être absent. Le modèle du couple des *Âmes fortes* échappe au modèle dominant de la famille socialement reconnue, les passions démesurées appartenant à un système de valeurs situé en dehors de la réalité sociale du mariage et de la famille traditionnelle.¹⁹⁹ En ce qui concerne la famille, elle s'éloigne de l'image donnée par la tradition bourgeoise, à savoir un noyau humain solide et harmonieusement structuré qui régit la société entière :

Dans *Les Âmes fortes*, les bons pères de famille battent leurs femmes, quand ils ne les trompent pas (mais l'un n'empêche pas l'autre) ; les femmes trompent leurs maris, et il leur arrive aussi de les battre cruellement, comme le fait Thérèse avec Firmin, de son propre aveu ; les mères se désintéressent de leurs enfants ; les fratries

¹⁹⁴ LABOURET, Denis, *Intérieur nuit*, cit., pp. 63-79.

¹⁹⁵ On pourrait ajouter également l'exemple de *Regain* (1930), où l'aide des paysans, desquels Pantourle emprunte les grains du blé dont il a besoin pour faire renaître ces champs, est à la base de la réussite de ce dernier.

¹⁹⁶ LABOURET, Denis, *Intérieur nuit*, cit., pp. 63-79.

¹⁹⁷ Ivi, p. 71.

¹⁹⁸ « Mais vivre pour lui c'était donner parce que, pour sa femme, donner c'était vivre » GIONO, Jean, *AF*, cit., p. 335.

¹⁹⁹ Ivi, p. 76.

se déchirent pour des héritages... Et pourtant, « la famille » reste invoquée comme un principe moral par la bourgeoisie bien-pensante.²⁰⁰

La représentation de la famille en rupture avec le modèle bourgeois traditionnel était déjà présente dans les premiers romans de Giono. C'est le cas de *Colline* (1929), où la petite agglomération paysanne était structurée autour d'une image de famille qui est pleine de défaillances sur le plan de sa cohésion interne.²⁰¹ Dans les *Âmes fortes*, Giono a décidé de représenter une société axée avant tout sur l'individualité humaine, bien qu'ils puissent subsister des cas où les individus se réalisent pleinement au sein d'un couple. Le climat social produit à partir de l'interaction entre individus est extrêmement rude et demande la mise en œuvre de stratégies pour survivre. Les rumeurs créent des versions des faits qui ont la même valeur que la réalité, comme il arrive lorsque les habitants du coin émettent des hypothèses sur les actions secrètes de Mme Numance. De plus, les individus sont en tension constante entre les avantages de la loi et les moyens pour la contourner, comme l'on observe dans les récits qui précèdent le début de l'histoire de Thérèse, des passages qui, à une première vue, pourraient sembler introductifs par rapport à l'histoire principale, comme de nombreux débuts possibles de roman dont l'un seulement se réalise, mais qui nous paraissent, au contraire, fonctionnels à la création d'un climat général et à la réalisation d'un portrait de la société dont il sera question dans le roman entier.

Dans cette société malsaine que Giono représente après la guerre, où la tension est constante et où la plus forte gagne sur le plus faible, qui sont les victimes et les héros ? Un exemple nous est fourni par *Moulin de Pologne*, et plus en détail, par le traitement que la communauté réserve à Julie, personnage qui est perçu comme différent par rapport aux autres. Fille cadette de Jacques et Joséphine, Julie est maltraitée par ses copines à l'école, comme son frère avant elle. Dans ce cadre, l'école est ouvertement décrite comme le lieu où l'on peut observer la société du futur²⁰² et les écoliers ont tendance à conformer leurs jugements et leurs actions. La victime est isolée et attaquée par le groupe, qui éprouve du plaisir à la terroriser. Ensuite, Julie perd sa beauté suite à un accident de jeunesse qui lui déforme le visage, et se replie sur elle-même. C'est à partir de ce moment

²⁰⁰ LABOURET, Denis, *Intérieur nuit*, cit., p. 73.

²⁰¹ LAURICHESSE, Jean-Yves, *Le hameau comme scène de la violence primitive : les Bastides Blanches dans Colline*, in LABOURET, Denis (dir.) et al., *Les mondes*, cit., p. 105.

²⁰² Le narrateur, qui est allé à l'école avec Jean, le fils aîné de Jacques et de Joséphine, évoque ses souvenirs d'enfance et commente : « Les enfants de nos écoles forment plus tard la société ». GIONO, Jean, *MP*, cit., p. 682.

qu'elle développe un étrange amour pour les sons. Lorsqu'elle chante et joue de la musique sans l'assentiment de sœur Séraphine à la messe, elle provoque un scandale à partir duquel elle sera mal jugée par tout le monde, le narrateur homodiégétique participant aux attaques « plus par politique que par passion personnelle », ²⁰³ donc pour esprit d'émulation. Mais c'est le moment du bal où Giono nous montre sans filtres la monstrosité de l'isolement social qui vise la femme. Pendant celle qui sera rebaptisée comme « la nuit du scandale » appelée officiellement la « nuit de l'amitié », nom qui révèle l'ironie de l'écrivain vis-à-vis du thème, Julie se met à danser toute seule, puis elle demande si à la tombola on peut gagner le bonheur, ce qui fait éclater le rire général et scandalise les autres participants. Le sort de Julie changera bientôt grâce à l'aide de M. Joseph, mais le traitement que les gens lui réservent en raison de son anticonformisme suffit à illustrer les traits de la société gionienne telle qu'il la représente après la Seconde guerre mondiale. L'auteur en parlera lors d'un entretien avec Taos Amrouche en 1952, alors qu'il est en train d'écrire le *Bonheur fou*, dans un intéressant parcours mental qui part de la représentation de Manosque dans *Jean le Bleu*, où la ville « n'existe guère qu'à travers le regard d'un petit garçon » et où « la bourgeoisie était en train d'organiser le spectacle de sa civilisation et de sa soi-disant grandeur, dans un petit bourg des Alpes et ça c'est assez rigolo ». ²⁰⁴ Effectivement, dans *Jean le Bleu*, le monde est filtré par le regard de l'enfant et on trouve justement l'opposition entre, d'une part, l'imagination libre et créatrice d'une individualité qui, en raison de son bas âge n'est pas lié par les contraintes de la société, et, de l'autre, les valeurs qui dictent le comportement des adultes, esclaves de l'argent et des apparences. Nous pouvons citer à titre d'exemple la description que le narrateur enfant fait, par le biais de l'accumulation, des femmes riches qui soutenaient pécuniairement l'école couventine :

L'école couventine était, comme il se doit, soutenue moralement, pécuniairement et bellement par tout ce qui se promenait en poulx-de-soie dans la ville. La notairesse, la pharmacienne, la commandante en retraite, l'huissière, la propriétaire foncière, la juge de paix, les greffières, les longues enfants de Marie, les joueuses de harpes, tout ce qui était demoiselles en sucre, Delphine, Clara, la troupe des yeux baissés et des mains en mitaines, tout ce qui se corsetait en baleines de parapluie, tout ce qui marchait à la héronnière était du parti du couvent, nourrissait, astiquait, lustrait le couvent comme une bonne bête fournisseuse de gloire et de lèche à langue pleine. ²⁰⁵

²⁰³ Ivi, p. 687.

²⁰⁴ GIONO, Jean, *Entretiens avec Taos Amrouche*, cit.

²⁰⁵ Id, *JB*, cit., p. 18.

Lorsque Jean observe ces femmes, il ressent l'écart qui le sépare d'elles, ainsi que celui entre les valeurs spirituelles de cette école :

Ce qui me paraissait, au contraire, surnaturel, impossible à comprendre en même temps que la géographie des pays invisibles où ruisselait dans des nuages de poussière l'immense troupeau des dieux, c'était, à mon sens, l'existence de ces femmes qui bourdonnaient dans le vestibule du couvent. Que ça ait été doué d'un corps et d'une parole, voilà le surnaturel. Cela faisait un bruit de verroterie, de bracelets, de soie froissée et de bégaiements comme une mer sur la plage. Quel rapport pouvait-il y avoir entre ça et la Vierge à qui j'allais parler, et même, quel rapport pouvait-il y avoir entre ça et seulement la petite sœur Dorothée, encore punie et qui venait de passer, les mains pleines de petites pierres rondes ?²⁰⁶

Dans l'entretien avec Taos Amrouche de 1952, Giono souligne que la société de Manosque donnait de l'importance à la richesse et aux apparences : « C'était l'honneur de figurer dans un bal avec une jolie robe ».²⁰⁷ L'écrivain affirme avoir tenté de décrire cet aspect dans *Le Moulin de Pologne*, en particulier dans la scène du bal que nous avons mentionné à propos de Julie, et nous pouvons également l'observer dans la description de la posture des filles de M. Coste, une fois mariées, vis-à-vis des autres membres de la société qu'elles reçoivent régulièrement chez elles :

La vie des autres, avec ses vicissitudes, ses malheurs, ses défaites, est extrêmement agréable à regarder. Il s'agissait, comme toujours, de belles haines, de splendides méchancetés, d'égoïsmes, d'ambitions. Celles-là d'autant plus démesurées qu'il n'y avait rien à atteindre à des centaines de kilomètres à la ronde. (Je sais bien de quoi je parle !) Il s'agissait de fatuité, d'orgueil, de détresse (cette détresse qui, je l'ai remarqué, rend les gens exquis et invisibles), d'avarice (bien entendu on fait ici un très gros usage de vices de tout repos). Il s'agissait de passions qui n'avaient pas attendu Anaïs et Clara pour flamber mais qui cuisaient depuis longtemps le pain de tous.²⁰⁸

[...]

Leurs gros taureaux de maris avaient réussi à faire naître en elles une sensualité toujours comblée qui leur donnait une bienheureuse épaisseur d'esprit, un égoïsme très confortable, une confiance totale dans le corps au sujet du bonheur. Tout notre petit théâtre trouvait au fond d'Anaïs et de Clara des acteurs prêts à interpréter les scènes familiales : tout était leçon, spectacle, proverbe, jeu de société, sans séparation d'aucune sorte entre la scène et la salle. Elles avaient eu un nouvel enfant chacune : Anaïs une fille, Clara un autre garçon. Leurs beaux-parents étaient morts à leur date et de mort naturelle. Il n'y avait que du naturel partout sous la calotte des cieux.

²⁰⁶ Ivi, p. 21.

²⁰⁷ Id, *Entretiens avec Taos Amrouche*, cit.

²⁰⁸ Id, *MP*, cit., pp. 662-663.

Je suis persuadé que les gens de l'époque les considéraient comme des nôtres.²⁰⁹

Avant la guerre, Giono avait critiqué à maintes reprises le système de consommation et le système économique axé sur l'argent. Dans la *Lettre aux paysans* cette critique est exprimée ouvertement, d'autres textes contiennent, comme nous l'avons vu à l'égard de l'importance de la mesure, une réaction à ce système qui s'exprime par l'affirmation de l'importance des produits par rapport à la somme d'argent que ce produit seraient censés valoir. Ce papier inutile auquel la société donne tant d'importance ne vaut rien en réalité par rapport aux produits de la terre :

[P]our le billet de banque, par exemple, ça s'imprime. Il y a des plaques où l'image est gravée; il y a des encres qui les imbibent et puis une machine qui applique le papier contre les plaques et le billet est fait. C'est mille francs. C'est un peu plus de six cents kilos de blé. Le même article de journal disait qu'on avait été sur le point de faire des billets de cinq mille francs. On s'était dit: « Et si on faisait des billets de cinq mille francs! » Pourquoi pas? Au fond, ça n'était pas plus difficile. Il suffisait d'ajouter le mot cinq sur la plaque et, chaque fois que la machine aurait appliqué le papier sans plus d'effort, le billet était fait.²¹⁰

[...]

Et c'est ça que vous allez donner pour ce papier imprimé pendant une heure de travail supplémentaire? On ne peut plus guère parler ici de convention d'échange, ou bien, si vous souscrivez à cette convention, n'ai-je pas raison de dire que vous êtes des imbéciles? La valeur réelle de ce papier est de quelques centimes et, dans la plus exacte des réalités, le dessin qui le couvre ne vaut rien et la signature ne vaut rien.²¹¹

Pour Giono, accumuler de l'argent signifie être des esclaves des temps modernes, d'être « moins paysans ». Si la monnaie ne vaut rien, ce qui vaut, c'est la vie. Après la Seconde guerre mondiale, Giono montre que ce mépris pour l'argent ne l'a pas quitté, comme le témoigne l'astérisque qu'il a laissé à côté d'un passage de Vellay sur Saint-Just : « Tout se change en monnaie, les produits de la terre sont accaparés ou cachés ; enfin, je ne vois plus dans l'Etat que de la misère, de l'orgueil et du papier ».²¹² Dans *Le Moulin de Pologne*, la société est fortement hiérarchisée autour de la possession d'argent. Ainsi, par exemple, lorsque les filles sont demandées en mariage, « Ce qu'on demande toujours en mariage, ici, c'est l'argent ».²¹³ Toujours dans ce roman, lorsque le narrateur obtient un passage en carrosse pour aller au bal, il se méfie de la générosité de ses

²⁰⁹ Ivi, p. 663.

²¹⁰ GIONO, Jean, *LP*, cit., p. 58.

²¹¹ Ivi, p. 61.

²¹² *SJVEL*, cit., p. 90.

²¹³ GIONO, Jean, *MP*, cit., p. 652.

concitoyens.²¹⁴ Par conséquent, ceux qui ne donnent pas assez d'importance à l'argent ne sont pas très considérés, comme dans le cas du père de Pauline de Théus dans *Angelo*, un médecin qui n'a pas grande réputation puisqu'il offre ses services gratuitement :

Il y a à dix lieues d'ici un gros bourg qu'on appelle Rians et c'est là que mon père exerce la médecine. C'est un homme sans malice et essentiellement préoccupé de ce qui n'est pas son intérêt personnel. Tout le monde l'aime. En tout cas personne n'oserait dire qu'on ne l'aime pas. Mais, comme il soigne gratuitement les gens qui n'ont pas de ressources, je ne crois pas qu'on ait beaucoup d'estime pour lui. Il a de plus les yeux bleus, si clairs qu'il semble n'y avoir jamais de force dans son regard, et on peut imaginer qu'il n'est jamais présent à l'endroit où il se trouve. Cela facilite beaucoup l'absence de respect avec lequel tout le monde le traite, surtout les paysans de l'endroit qui savent très bien la valeur d'un sou et dédaignent tout ce qui ne peut être évalué de cette façon.²¹⁵

Le cas de M. Joseph dans le *Moulin de Pologne*, est différent. Ce personnage est effectivement en rupture avec la société de l'argent et pourtant il exerce un pouvoir très fort sur la communauté, en raison de sa personnalité, comme le note le narrateur qui l'observe dans une variante :

Cet homme intriguait tellement qu'on en arrivait, comme vous voyez, aux suppositions les plus absurdes. Le fait est, en tout cas ; même s'il ne s'explique pas. / Une chose certaine, c'est qu'il ne s'agissait pas d'une domination par l'argent. Il n'était pas riche. (...) Chose bizarre : ici, où l'argent qu'on possède donne la seule hiérarchie reconnue et respectée, il ne fut pas déconsidéré par ces manières. Il y avait dans sa façon de faire quelque chose d'éminemment raisonnable que tout le monde pouvait comprendre. Il avait aussi – nous en parlerons par la suite – le talent de se faire aimer.²¹⁶

Un autre moyen pour décrire et critiquer cette société axée autour de l'argent est la création de personnages en rupture avec ce monde, qui portent un regard critique sur le système ou qui ont du mal à s'insérer dans le monde civilisé et sont plus à l'aise dans la solitude et dans la nature, ou alors des personnages mus par d'autres désirs, qui dépassent celui d'accumuler de richesses. Dans le cas des *Âmes fortes*, par exemple, Thérèse porte un regard subversif sur la réalité sociohistorique,²¹⁷ et cela en raison de la force qui la meut et qui la pousse à réaliser ses objectifs en dehors des contraintes imposées par le

²¹⁴ « Je le remerciai et me tins sur mes gardes. Il n'y a pas d'amabilités gratuites ». Ivi, p. 697.

²¹⁵ Id, *ANGEL*, cit., pp. 97-98.

²¹⁶ Ivi, pp. 1255-1256.

²¹⁷ Ibidem.

modèle bourgeois. La critique du monde bourgeois est également présente dans *Les Grands chemins*, notamment lorsque le narrateur et l'artiste partent, un dimanche après-midi, faire une petite balade, activité qui est déjà en rupture avec les grandes marches qu'ils ont fait avant :

On va, le nez au vent, comme des bourgeois. C'est qu'on a des sentiments de bourgeois. On dirait que je vois le monde pour la première fois de ma vie ; je le regarde et il m'ennuie. Je ne prends aucun plaisir. Nous faisons aller nos jambes comme si le docteur nous l'avait recommandé, et nous pensons à autre chose. Ça ne peut vraiment pas s'appeler une distraction. C'est quoi, somme toute ? Je pense à tous ceux qui font pareil. Je me dis que nous devons être très nombreux dans cette situation sur la surface du globe.²¹⁸

Ce passage révèle une critique au conformisme qui caractérise cette civilisation et, pour qu'elle soit visible, il est nécessaire que l'observation soit faite par des personnages en dehors de ce monde, comme c'est le cas pour les deux personnages principaux.

La société manosquine revient dans le *Hussard sur le toit*, avec ses bourgeois, ses paysans et ses artisans. Ici nous pouvons remarquer l'opposition entre la société de la ville et celle de la campagne, les paysans étant plus éclairés que les citoyens, élément que nous retrouvons dans *Noé*, où les paysans tirent leur sagesse de la nature :

Les leçons que m'ont données la vaste ondulation des collines, la vallée largement ouverte, les plateaux sans limites, le ciel si profondément arqué qu'on n'en peut pas ignorer la rondeur, sont les leçons qu'ont reçues tous les paysans de ce territoire. Et les paysans de ce territoire, si on gratte un peu la suie moderne dont ils sont (naturellement comme tout le monde) encalamiés, on en tire encore de très belles étincelles.²¹⁹

Comme le remarque Prezzolini dans sa biographie de Machiavelli, dans un passage que Giono a certainement lu, ses annotations étant présentes dans d'autres passages du même chapitre, il y a bien une différence entre les paysans et les autres gens, le premier approchant, sauf exception, « d'un degré d'humanité extrêmement élevé et rare ; de sorte que sa fréquentation est moins irritante et moins fatigante que celle de certains peuples extrêmement cultivés et grossiers, enfoncés dans la science du bien-être, mais insensibles ».²²⁰ Nous avons déjà souligné l'opposition que Giono établit entre la société

²¹⁸ Id, *GC*, cit., p. 604.

²¹⁹ Id, *NO*, cit., p. 652.

²²⁰ *NMPREZ*, cit., p. 103.

moderne de la ville, qui coupe l'individu du lien avec la terre en faisant de lui un esclave et celle rurale, axée autour des besoins des hommes.

Un autre aspect lié à la société que Giono critique est celle de la transformation opérée par la guerre. Si la nature humaine n'a pas changé, au moins de l'époque de Machiavelli, la société a été au contraire altérée par les processus liés à l'industrialisation, au système économique et aux conflits. La présence d'une variante textuelle dans le *Moulin de Pologne* montre, par exemple, une réflexion sur le changement de la société provoqué par la guerre :

Les guerres et surtout la façon dont elles ont transformé les rapports des membres de la société entre eux (et le conflit intime des membres de cette même société avec leurs propres désirs) ont décharné toute cette matière à roman. On n'a plus le temps, ni les moyens, de choisir, et encore moins de choisir longuement ni un objet d'usage courant ni un objet d'amour. On est contraint d'être client de la manufacture pour ses souliers et pour ses rêves.²²¹

Ce passage, qui n'a pas été inséré dans le texte montre, d'une part, la permanence de la pensée politique de Giono et, de l'autre, une tension entre la volonté d'exprimer ouvertement cette pensée, par le biais dans ce cas d'un commentaire de la part du narrateur, et de garder cette pensée implicite, de ne la révéler qu'à travers les actions ou les discours des personnages. Mais, si la société est transformée par la guerre, il est possible d'assister à la formation de nouvelles communautés, qui poussent dans des endroits abandonnés et grâce aux efforts d'âmes solitaires et de bonne volonté. Il avait été le cas du village de *Regain*, délaissé par ses habitants et qui trouve une nouvelle vie grâce au travail de Panturle, mais aussi dans l'*Homme qui plantait des arbres* (1954), où le travail d'Elzéard Bouffier, qui sème des chênes dans un pays désolé, permettra la naissance de nouvelles communautés.

Un autre aspect de la réflexion gionienne sur la société est la critique à la déshumanisation, critique qui était déjà présente dans les textes polémiques des années Trente, par exemple dans la *Lettre aux paysans*. Dans *Les Âmes fortes*, on trouve un énorme village d'ouvrier qui ont été privés de leur individualité. Cette image représente une critique à la société moderne :

²²¹ GIONO, Jean, *MP*, cit., p. 1274.

Le jour s'est levé. C'était l'automne avec son nuage à ras de terre. Sous leurs grandes pèlerines et leurs capuchons, les ouvriers semblaient des moines. On ne pouvait mettre de nom sur aucun. Ils passaient dans le brouillard comme n'importe qui : toi ou moi, ou l'empereur de Chine. On ne distinguait personne.²²²

Il s'agit d'une image puissante en raison de l'ampleur du village et de la masse anonyme de travailleurs qui s'y trouve.²²³ Cette dénonciation n'est pas nouvelle. Giono en effet avait déjà représenté, dans *Les Vraies Richesses*, les conditions de vie insupportables des travailleurs, dans un travail qui n'est plus à la mesure de l'homme et qui est devenu laid et inutile. Ici les usines étaient représentées comme des « poumons monstres »²²⁴ et les ouvriers ne sont plus des hommes : « Sur ces quarante-trois – je ne sais pas comment dire, disons : hommes, quand même – sur ces quarante-trois hommes, il n'y a plus rien de vrai, ni cœur, ni sang, ni vue, ni odorat, ni goût. Ce sont les nouveaux habitants de la nouvelle planète de la misère et du malheur des corps ». ²²⁵ Ainsi, l'écrivain mettait déjà en garde le lecteur sur le fait que « la société construite sur l'argent détruit les récoltes, détruit les bêtes, détruit les hommes, détruit la joie, détruit le monde véritable, détruit la paix, détruit les vraies richesses » et prônait ouvertement un refus de ce système.²²⁶

Jusqu'à présent nous avons vu comment la représentation de la bourgeoisie ainsi que d'autres couches de la population est présente et se réalise dans la production romanesque d'après-guerre, avec la reprise de thèmes et du ton polémique des années Trente exprimant la pensée souvent de manière indirecte, par le biais des rapports entre les personnages et de leurs actions. Après la guerre Giono décide d'ancrer l'action de ses romans dans le social, à l'a différence des romans d'avant-guerre dont l'histoire se déroulait en dehors de la société. Mais Giono ne se limite pas à ancrer ses histoires dans le social pour en faire la critique. Dans ses romans, effectivement, il propose un autre modèle de société : celle de l'esprit. La vraie hiérarchie est axée sur la force d'esprit et sur l'intensité des passions humaines, sur le pouvoir de l'imagination et de la création, sur la liberté des contraintes du monde social. Cette vision se forme très tôt chez l'auteur.

Durant son enfance, en effet, sa vision de la réalité se forme à partir de l'activité de ses parents, dans une maison qui était « toute double » et qui avait « deux voix et deux

²²² Id, *AF*, p. 464.

²²³ LABOURET, Denis, *Intérieur nuit*, cit., p. 68.

²²⁴ GIONO, Jean, *VR*, cit., p. 155.

²²⁵ Ibidem.

²²⁶ « Vous avez droit aux récoltes, droit à la joie, droit au monde véritable, droit aux vraies richesses ici-bas, tout de suite, maintenant, pour cette vie. Vous ne devez plus obéir à la folie de l'argent ». Ibidem.

visages », dans une ville double : « en bas la ville matérielle des intérêts et des cancons, en haut la ville idéale des plateaux qui la dominent ».²²⁷ Pendant cette période nous assistons à la formation d'une première duplicité concernant le monde et ses habitants dans l'esprit du futur écrivain, une vision qui évoluera dans le temps, mais qui ne le quittera jamais. C'est l'opposition entre « les nôtres » et « les autres », entre « les poètes, les fabulateurs, les imaginatifs, les pauvres, les désintéressés, les généreux » d'un côté, comme son père et lui, et le reste de la société de l'autre, des gens qui ont un rapport constant et immédiat avec la vie, son mouvement et ses bruits,²²⁸ comme sa mère. Ce deuxième monde, comprend aussi « les avides, les bourgeois, pour qui comptent les apparences ». Giono enfant voit sa mère comme une figure liée aux nécessités matérielles, alors que son père, seul et silencieux dans son atelier, revêt le rôle du poète. Dans les romans d'après-guerre, nous retrouvons la distinction entre nobles et hypocrites. Il s'agit, comme l'on observe par exemple dans *Angelo*, d'une « aristocratie est du cœur plus que de la naissance »,²²⁹ et d'une volonté de faire vivre des âmes généreuses et héroïques qui peut prendre l'apparence et le vocabulaire d'une théorie de l'élite, voire d'une sorte d'aristocratie.²³⁰ À propos de son père, Pauline de Théus affirme qu'il a « une noblesse, un courage et une force de caractère comme seules peuvent en donner de très vieilles méthodes de vie »,²³¹ alors que dans *Noé* le narrateur souligne comment, face à la ruse et à la malice, il est « indispensable d'être noble, non de particule, mais de comportement ».²³² Dans le *Hussard sur le toit*, le rang social ne dépend pas du statut des individus au sein de la société du pouvoir, mais de la noblesse d'âme, même si les âmes nobles en dernière instance sont au service d'elles-mêmes, n'échappant pas à l'égoïsme.²³³ C'est sous cet angle qu'Angelo peut affirmer qu'il reconnaît très vite la valeur des gens.²³⁴ Toujours dans le premier volet du cycle, la marquise de Théus, obligée à gérer sa tenue, s'aperçoit que, dans le canton montagnard où elle se trouve, son nom et son titre étaient simplement « une marque de fabrique, la marque que portaient tous les arbres d'ici, debout ou couchés, habillés ou nus, l'estampille garantissant au travail une honnêteté

²²⁷ CITRON, Pierre, *Giono 1895-1970*, cit., p. 187.

²²⁸ Ibidem.

²²⁹ GODARD, Henri, *Notice à Angelo*, in GIONO, Jean, *ORC IV*, cit., p. 1214.

²³⁰ Ibidem.

²³¹ GIONO, Jean, *ANGEL*, cit., p. 100.

²³² Id, *NO*, cit., pp. 743-744.

²³³ Voir, à ce sujet le passage sur le moi, GIONO, Jean, *HT*, cit., pp. 396-397.

²³⁴ Id, *ANGEL*, cit., p. 594.

vieille de plusieurs siècles ». Ainsi elle comprend ce que c'était la vraie noblesse, et elle devient très noble.²³⁵

L'insertion de personnages en rupture avec la société de consommation ou de la société bourgeoise, que nous avons montré plus haut, n'est pas nouvelle chez Giono. En effet, déjà dans *Que ma joie demeure*, Bobi était séparé du social et c'est bien de cette position qu'il cherchait à aider la communauté dans laquelle il se trouvait, alors que dans *Les Vraies richesses* on voit se former un groupe qui englobe les artistes aux côtés des paysans. Comme dans *Jean le Bleu* et dans *Que ma joie demeure*, où le petit Jean crée de la beauté dans le monde grâce au pouvoir de l'imagination ou où Bobi enseigne l'importance de l'inutilité, la société que prône Giono accorde de l'importance à l'art et à la poésie.

3.1.4 De la société à la politique

La réflexion de Giono dans les romans d'après-guerre s'étend également au politique, concept qu'il faut séparer de celui de la politique avec ses institutions, son système d'élections et ses partis. En effet, le politique est un concept plus ample, qui se lie à la vie communautaire sans pour autant se confondre avec le social.²³⁶ Cette notion est fonctionnelle à situer la posture gionienne dans la période qui nous intéresse, l'écrivain refusant, tout comme avant la guerre, de s'asservir à une idéologie pour trouver dans le texte littéraire le lieu de réalisation de cet espace de liberté, dénué de contraintes idéologiques, un espace qui favorise la réflexion, le jugement et l'évaluation personnels. Le concept de "politique" au masculin n'implique donc pas celui de "politique" au féminin et relève de questions liées à la vie communautaire et aux rapports entre les individus et la société, abordant de thèmes tels que la gestion du pouvoir dans une forme qui est propre du littéraire. Encore une fois, parler d'engagement dans le sens sartrien ne serait pas suffisant pour décrire la posture de Giono, qui aspire, comme d'autres écrivains, à rétablir à travers l'œuvre littéraire « cet espace sans contraintes qui permet à la faculté

²³⁵ Ivi, pp. 19-20.

²³⁶ Alice Béja définit le fait du politique comme l'espace entre les hommes, où s'exerce leur liberté. Le politique est aussi l'art du vivre ensemble, qui ne prend pas pour acquises les règles dont il vise l'établissement. BÉJA, Alice, *Au-delà de l'engagement: la transfiguration du politique par la fiction*, in « Tracés » 11/2006, p. 88. Dorénavant : BÉJA, Alice, *Au-delà de l'engagement*. Disponible en ligne : <https://journals.openedition.org/traces/240>.

de juger de s'exercer pleinement », ²³⁷ créant, dans l'espace libre de la fiction, un univers où la relation au politique serait à nouveau possible. Ainsi, une approche utile serait d'étudier l'œuvre de fiction en relation au politique, pour voir comment elle le transfigure et ce qu'elle peut lui apporter. En effet, l'engagement n'est pas, ou pas seulement, une action exercée dans le champ politique mais plutôt un rapport au politique qui se réalise dans le texte littéraire. En effet, il y a bien un rapport entre esthétique et politique et aborder ce rapport implique prendre en compte le fait que l'écrivain continue de s'interroger sur certains thèmes propres au politique même après le deuxième conflit mondial. Ainsi, comme le montre Hannah Arendt, la revendication de la liberté est déjà en elle-même un geste politique. ²³⁸ A partir de ces considérations, la nécessité de repenser le concept d'engagement en relation à l'expression littéraire nous semble manifeste. Si l'on part du présupposé que le politique ne soit pas forcément en contraste avec la posture d'un écrivain qui se retire dans sa tour d'ivoire, comme Giono après la Seconde guerre mondiale, et que les signaux de réutilisation de lectures politiques aillent dans la direction de suggérer le rapport entre engagement et littérature, le terme engagement demande effectivement un élargissement de son champs sémantique ou l'insertion d'un certain nombre de degrés dans la notion.

Comme nous l'avons anticipé, dans le présent paragraphe nous allons relever la présence d'une série de réflexions de l'auteur au sujet du politique et de la politique. Comme pour les réflexions sur la nature humaine et sur la société, les lectures politiques jouent dans ce cadre un rôle majeur, et accompagnent un parcours intellectuel qui évolue tout en gardant un lien avec les idées de l'entre-deux-guerres. Un premier thème que nous allons aborder est celui du pouvoir et de sa gestion dans une réalité telle que celle d'un pays comme la France au milieu du XX^e siècle. Le peuple étant formé, dans la vision gionienne, par des individus pris par leurs passions, indissociables de leur nature qui tend vers le mal et la recherche de l'intérêt personnel, déracinés par la révolution industrielle et insérés dans un système économique qui prône le progrès, la production et la consommation à large échelle, on peut se demander comment l'écrivain se pose la question du pouvoir au niveau sociétaire.

²³⁷ Ivi, p. 89.

²³⁸ ARENDT, Hannah, *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Seuil, 1995, p. 71.

Dans l'essai de Chevallier, qui se trouve dans la bibliothèque de Giono et auquel nous avons déjà fait référence, cette question est abordée en traitant les théories de Montesquieu. Selon le philosophe des Lumières, observateur des mécanismes qui régissent le fonctionnement de la république, de la monarchie et du despotisme, classification qui substitue celle traditionnelle de république, aristocratie et monarchie, les passions sont le principe de chaque gouvernement, à savoir « ce qui le fait agir ».²³⁹ Ainsi, il faut distinguer, dans chaque gouvernement, sa nature et son principe : « sa nature est ce qui le fait être tel, sa structure particulière ; son principe est ce qui le fait agir, les passions humaines qui le font mouvoir ».²⁴⁰ Si les passions constituent donc, comme nous l'avons vu, le moteur de l'action humaine et de la société, il en va de même pour le gouvernement des nations. Dans ses notes sur Machiavelli, l'écrivain affirme que la connaissance du cœur humain constitue un point de départ pour les actions politiques et que le besoin de puissance est présent dans les hommes et par conséquent dans ceux parmi ceux qui gouvernent :

Politique. Il sait par-dessus tout qu'elle est fausse (il s'en sert car il a été mis en position de s'en servir; mais il pense surtout à la connaissance du cœur humain. Il aime connaître le cœur humain. C'est en partant de l'homme qu'il édifie les lois politiques). Il sait que la force qui suffit à soutenir et à animer un seul corps devient insuffisante lorsqu'il s'agit de soulever un plus gros poids. Les hommes ne sont jamais rassasiés de puissance.²⁴¹

Ainsi, l'observation et la connaissance des passions humaines sont fonctionnelles aux gouvernants, méthode que Machiavelli propose dans *Le Prince*, suggérant au bon gouvernant d'adapter ses stratégies aux mécanismes qui font fonctionner les citoyens.²⁴² Observateur lucide, Machiavelli est conscient que le monde est régi par la loi du plus fort, et Giono est attentif à cet aspect, comme le montrent encore les marques non verbales qu'il apporte à ce passage de Chevallier (Fig. 3.16).

²³⁹ OPCHEV, cit., p. 108 – Sur l'*Esprit des Lois* de Montesquieu – La théorie des gouvernements (pas de marques de lecture dans ce passage, mais il en a plus loin, donc Giono a dû lire tout le chapitre).

²⁴⁰ Ibidem.

²⁴¹ GIONO, Jean, *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel* cit., pp. 207-208.

²⁴² Dans le *Prince*, Machiavelli affirme à plusieurs reprises comment les comportements du prince doivent tenir compte de la nature, des comportements et des réactions des êtres humains. Voir MACHIAVEL, Nicolas, *Le Prince*, cit.

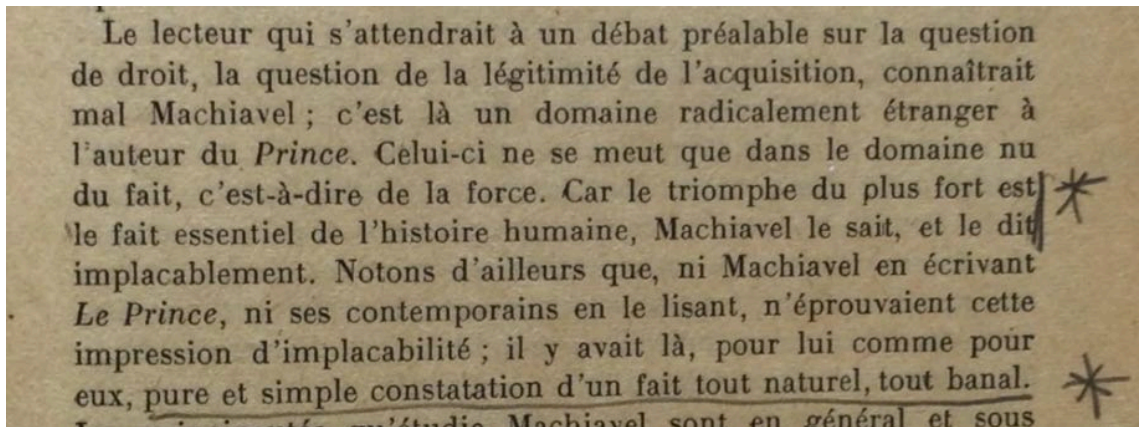


Fig. 3.16. P. 15 de *OPCHEV*.²⁴³

Pour Giono, l'observation de l'être humain chez le secrétaire florentin aboutit à une hiérarchie des passions, au sommet de laquelle on trouve le pouvoir : « Si l'étude de la passion dominante des hommes, la passion du pouvoir (ses rapports avec toutes les autres passions), est son étude principale, c'est qu'elle lui met sous les yeux, lui fait voir, lui fait connaître des choses que sans cette étude il n'aurait ni connues ni vues ». ²⁴⁴ Le 19 mai 1949, Giono note dans son journal : « Chez Machiavel nous avons l'homme aux prises avec une des passions les plus tyranniques : la passion du pouvoir (rien à y changer pour la passion de l'amour) (recherche du bonheur personnel) ». ²⁴⁵ Parmi les écrits de Machiavel, Giono trouve dans *l'Histoire de Florence* la présence de cette passion majeure : « La dernière entreprise de M., un vaste roman historique : *l'Histoire de Florence*. Un roman sur la plus forte des passions humaines : le besoin de dominer. (Romans d'amour, passions de 2e ordre – la puissance, passion de premier ordre, car elle se trouve dans l'amour)... ». ²⁴⁶

Rédigée entre 1520 et 1526, *l'Histoire de Florence* (1532) est un ouvrage écrit sous la commission du cardinal Jules de Médicis. Il s'agit d'un écrit dans lequel Machiavel fait un portrait très humain des protagonistes de *l'Histoire* de cette ville. De l'épisode d'Alboin, ²⁴⁷ en passant par les divisions entre Guelfes et Guibelins, Noirs et Blancs et entre les familles des Boldemonti, des Uberti, des Donati et des Cerchi ou des

²⁴³ *OPCHEV*, cit., p. 15.

²⁴⁴ GIONO, Jean, *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel* cit., p. 211.

²⁴⁵ MORZEWSKI, Christian (dir.), *Journal de Giono 1946-1949*, cit., p. 34.

²⁴⁶ GIONO, Jean, *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel*, cit., pp. 213-214.

²⁴⁷ Dans cet épisode, Alboin épouse la fille d'un homme qu'il a tué et qui boit du crâne de cet homme devant sa femme. MACHIAVEL, Nicolas, *Histoire de Florence*, Paris, Charpentier, 1842, pp. 12-13.

Albizzi et des Ricci, s'enchainent des complots, des tumultes et des guerres qui sont le résultat de l'ambition des hommes et qui se caractérisent par leur cruauté et par la soif de se venger. Les passions et le désir de prendre le pouvoir sont à l'origine des tumultes qui déchirent la ville de Florence, dans un schéma qui se répète. En 1298,²⁴⁸ par exemple, Florence se trouve dans un état de paix et de croissance, « remplie d'habitants, de richesses, et au comble de la gloire, [elle] ne fut jamais dans une position plus élevée et plus heureuses ». Son pouvoir étant reconnu à l'extérieur, la ville ne craint pas d'être attaquée. Cependant, elle se fait « de ses propres mains le mal que les étrangers ne [peuvent] lui faire ». La division entre deux familles puissantes, les Donati et les Cerchi cause des tumultes qui s'étendent à toute la ville, puis à la campagne. À partir d'une simple dispute entre citoyens, un désordre général, « source des maux les plus funestes », se déclenche, touchant « aussi bien le peuple que les grands », et aboutissant à la création de deux partis, les Blancs et les Noirs. Ainsi, Florence tombe à nouveau dans le chaos, et la discorde empêche le maintien de la stabilité. En 1304, le schéma se répète. Florence se trouve dans une situation de stabilité : « Depuis que ce prince avait quitté Florence, elle était assez tranquille ; seul Corso se plaignait de n'y pas tenir un rang convenable. La forme du gouvernement étant populaire, il voyait la république administrée par ses inférieurs ».²⁴⁹ La jalousie et l'ambition de Messer Corso provoquent des animosités qui finissent par provoquer une émeute parmi les citoyens. Le désir de dominer est donc une donnée essentielle dans la connaissance des hommes et des phénomènes sociales et politiques. Comme l'affirme Giono : « la connaissance de cet état de fait sert à connaître les choses en cours de pratique et à prévoir à fin (pour les passions comme pour la politique qui n'est que l'instrument de la passion la plus éminente : celle du pouvoir) – rapport avec les autres, l'amour en particulier. Cette connaissance sert à faire des conjectures exactes et à raisonner juste ».²⁵⁰

Dans les romans d'après-guerre, Giono aborde le thème du pouvoir, montrant des personnages qui agissent dans le but de l'accroître. Dans le *Moulin de Pologne*, par exemple, le personnage de Mlle Hortense accepte des conditions de vie difficiles à condition d'exercer un pouvoir sur les autres :

²⁴⁸ Cet épisode est tiré du livre II de l'*Histoire de Florence*, MACHIAVEL, Nicolas, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », pp. 1019-1025.

²⁴⁹ Ivi, p. 1026.

²⁵⁰ GIONO, Jean, *Notes sur un Machiavel*, in GODARD, Henri (dir.), *De Homère à Machiavel* cit., p. 208.

Il semble bien qu'à partir de la mort d'Anaïs, Mlle Hortense se soit installée à demeure au Moulin de Pologne. Elle y fit sans doute ce ménage qu'on rencontre souvent : sans salaire, mangeant ses propres rentes au profit d'un commandement qu'elle exerçait sans contrôle.²⁵¹

Ainsi, le Moulin de Pologne devient le règne de Mlle Hortense, et dans ce règne elle est « non pas régente mais reine ». Et lorsqu'elle « trône » au moulin, elle tient « fortement à son sceptre » et se réjouisse d'avoir enfin « la bride en main », jouant avec le destin savourant « d'être, plus que quiconque, femme jusqu'au bout des ongles ».²⁵² Dans ce passage, la puissance du personnage féminin est décrite par le narrateur à travers le champ lexical de la régence monarchique, associée métaphoriquement à un pouvoir absolu. Dans ce même roman, le personnage de Julie domine son instrument avec une passion particulièrement intense. Au bout d'un parcours d'apprentissage, elle arrive non pas à se servir des orgues, mais à les dominer.²⁵³ La domination des objets devient importante ici pour pouvoir donner libre cours à une passion démesurée que le personnage a développé pour la musique, devenant un *ogre*.²⁵⁴ Ainsi, avoir du pouvoir est important puisque cela permet d'exprimer d'autres passions et d'autres vices, comme le soulignent, dans une variante textuelle, les réflexions du narrateur à propos de M. Joseph, que le dialogue avec un vieux procureur de Grenoble, « profond connaisseur du cœur humain et amateur d'âmes » provoque :

En tout état de cause, et que qu'il soit, nous ne pouvions pas lui contester la palme de la politique. Politique qui lui permettait tous les vices: avarice (et comme je l'ai fait remarquer: de la plus rare sorte), orgueil, soif du bien d'autrui, ambition, vengeance. Il aurait été bien sot de se brouiller avec le ciel pour rien.²⁵⁵

Connaître le cœur humain et la méchanceté des hommes constitue le point de départ pour la construction de toute institution politique. Le 18 mai 1949, Giono écrit dans son journal :

Avec Machiavel, [...] il n'y a jamais d'erreur. Il est toujours posé en fonction de la connaissance de l'homme. Ni ange, ni bête. Exactement ce qu'il est, ce que la longue

²⁵¹ Id, *MP*, cit., p. 666.

²⁵² Ivi, p. 678.

²⁵³ Ivi, p. 686.

²⁵⁴ Ibidem.

²⁵⁵ Id, *MP*, cit., p. 1331.

expérience de sa pratique montre clairement qu'il est, neuf fois sur dix, même dix fois sur dix. Nous partons d'une base solide. Incontestable. Nous ne comptons pas sur la bonté qu'il a quelquefois (et souvent bêtement), nous comptons sur la méchanceté qu'il a toujours (et toujours très intelligemment). Sur cette méchanceté nous pouvons bâtir solidement. (Quelqu'un vous aime : ce n'est jamais sûr ; vous avez mille occasions d'en douter. Quelqu'un vous hait : vous êtes tout de suite ébloui par la certitude. Voilà quelqu'un qui ne changera pas ! Là-dessus vous pouvez construire ; vous êtes sur le roc !).²⁵⁶

Cependant, outre à connaître les passions des hommes, afin de le gouverner il est nécessaire de diriger les siennes. Toujours dans le *Moulin de Pologne*, au Chapitre V, M. Joseph arrive à gérer la société même s'il n'occupe pas une position institutionnelle. Après avoir sauvé Julie et l'avoir épousée, il a donné une nouvelle vie au Moulin de Pologne. Le narrateur, employé par le nouveau maître du domaine, l'observe et décrit le pouvoir de séduction qu'il exerce autour de lui, se rendant vite compte que, pour cet homme charmant, le pouvoir sur les autres n'est qu'en fonction de son amour pour Julie, qui est donc le véritable moteur de ses actions : « Ce n'était pas pour eux qu'il organisait la séduction. C'était pour Julie ».²⁵⁷ En ligne avec son regard désenchanté, le narrateur se rend compte que M. Joseph a un pouvoir de séduction hors du commun et considère que cette qualité devrait être utilisée pour acquérir encore plus de pouvoir, plutôt que de la gâcher auprès d'une femme : « Je ne laissais pas cependant que de trouver assez enfantine cette façon de procéder envers une femme. Il dépensait ainsi des trésors qui eussent été mieux employés ailleurs. Avec la même volonté dirigée dans le bon sens il pouvait devenir le roi de la région ».²⁵⁸ Cette remarque souligne donc l'importance, outre qu'à connaître ses passions, de savoir les diriger dans le bon sens. Comme Machiavelli dans le *Prince*, le narrateur du roman observe et commente, avec l'air de vouloir donner les bonnes recettes pour gérer le pouvoir.

Si M. Joseph arrive à réaliser ses objectifs grâce à la capacité de maîtriser ses passions et de diriger sa volonté, la majorité des hommes n'a pas cette capacité. En effet, les êtres humains ont plutôt tendance à devenir des esclaves de leurs passions, qu'il n'est pas facile de gérer, même lorsqu'on connaît les mécanismes qui les règlent. C'est ce que découvre le Machiavelli de Prezzolini avec amertume, dans un passage qui présente un tout petit signe non verbal de la part de Giono (Fig. 3.17) :

²⁵⁶ MORZEWSKI, Christian (dir.), *Journal de Giono 1946-1949 II*, cit., pp. 33-34.

²⁵⁷ GIONO, Jean, *MP*, cit., p. 729.

²⁵⁸ Ivi, p. 731.